





<36625989000015

HISTOIRE

D'UNE

GRECQUE MODERNE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



AVERTISSEMENT.

CETTE histoire n'a pas besoin de Préface ; mais l'usage en demande une à la tête d'un livre. Celle-ci ne servira qu'à déclarer au lecteur qu'on ne lui promet, pour l'ouvrage qu'on lui présente, ni clé des noms, ni éclaircissement sur les faits,

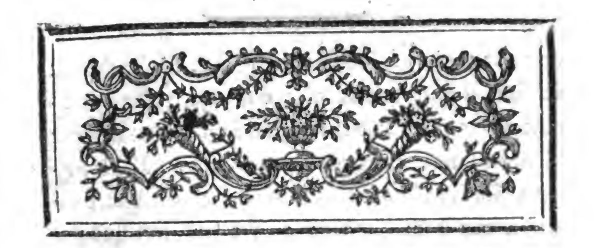
ni le moindre avis qui puisse lui faire comprendre ou deviner ce qu'il n'entendra point par ses propres lumières. Le manuscrit s'est trouvé parmi les papiers d'un homme connu dans le monde. On a tâché de le revêtir d'un style supportable, sans rien changer à la simplicité du récit, ni à la force des sentimens. Avec la tendresse, tout y respire l'honneur & la vertu. Qu'il parte sous de si bons aus-

pices, & qu'il ne doive ſon ſuccès qu'à lui-même.

On a retranché un étalage d'érudition turque, qui auroit appeſanti la narration, & l'on a rendu par des termes françois tous les noms étrangers qui pouvoient permettre ce changement. Ainſi, l'on a mis *ſérail* au lieu de *harem*, quoiqu'on n'ignore point que harem eſt le nom des ſérails particuliers, *marché* au lieu de *bazar*, &c. C'eſt en faveur de

ceux qui ne ſont point familiari-ſés avec les relations du levant; car il y a peu de ces ouvrages où l'on ne trouve l'explication de tous ces termes.





HISTOIRE

D'UNE

GRECQUE MODERNE.

LIVRE PREMIER.

Ne me rendrai-je point suspect par l'aveu qui va faire mon exorde? Je suis l'amant de la belle grecque dont j'entreprends l'histoire. Qui me croira sincère dans le récit de mes plaisirs ou de mes peines? Qui ne se défiera point de mes descriptions & de mes éloges? Une passion violente ne fera-t-elle point changer de nature à tout ce qui va passer par mes yeux ou par mes mains? En un mot, quelle fidélité attendra-t-on d'une plume conduite par l'amour? Voilà les raisons qui

doivent tenir un lecteur en garde. Mais s'il est éclairé, il jugera tout d'un coup qu'en les déclarant avec cette franchise, j'étois sûr d'en effacer bientôt l'impression par un autre aveu. J'ai long-tems aimé, je le confesse encore, & peut-être ne suis-je pas aussi libre de ce fatal poison que j'ai réussi à me le persuader. Mais l'amour n'a jamais eu pour moi que des rigueurs. Je n'ai connu ni ses plaisirs, ni même ses illusions, qui dans l'aveuglement où j'étois auroient suffi sans doute pour me tenir lieu d'un bien réel. Je suis un amant rebuté, trahi même, si je dois m'en fier à des apparences dont j'abandonnerai le jugement à mes lecteurs; estimé néanmoins de ce que j'aimois, écouté comme un pere, respecté comme un maître, consulté comme un ami; mais quel prix pour des sentimens tels que les miens! Et dans l'amertume qui m'en reste encore, est-ce des louanges trop flatteuses ou des exagérations de sentiment qu'on doit attendre de moi, pour une ingrate qui a fait le tourment continuel de ma vie?

J'étois employé aux affaires du roi dans une cour dont personne n'a connu mieux que moi les usages & les intrigues. L'avantage que j'avois eu en arrivant à Constantinople de savoir parfaitement la langue turque, m'avoit fait parvenir presque tout d'un coup au point de familiarité & de confiance où la plûpart des ministres n'arrivent

qu'après de longues épreuves ; & la seule singularité de voir un françois aussi turc, si l'on me permet cette expression, que les habitans naturels du pays, m'attira dès les premiers jours des caresses & des distinctions dont on ne s'est jamais relâché. Le goût même que j'affectois de marquer pour les coutumes & les mœurs de la nation, servit encore à redoubler l'inclination qu'on y prit pour moi. On alla jusqu'à s'imaginer que je ne pouvois avoir tant de ressemblance avec les turcs sans être bien disposé pour leur religion ; & cette idée, achevant de me les attacher par l'estime, je me trouvai aussi libre & aussi familier dans une ville où j'avois à peine vécu deux mois, que dans le lieu de ma naissance.

Les occupations de mon emploi me laissoient tant de liberté pour me répandre au-dehors, que je m'attachai d'abord à tirer de cette facilité tout le fruit qui convenoit à la curiosité que j'avois de m'instruire. J'étois d'ailleurs dans un âge où le goût du plaisir s'accorde encore avec celui des affaires sérieuses, & mon projet, en faisant le voyage d'Asie, avoit été de me partager entre ces deux inclinations. Les divertissemens des turcs ne me parurent point si étranges que je n'espérasse d'y être bientôt aussi sensible qu'eux. Ma seule crainte fut de trouver moins facilement à satisfaire le penchant que j'avois pour les femmes. La

contrainte où elles ſont retenues, & la difficulté qu'on trouve même à les voir, m'avoient déjà fait former le deſſein de réprimer cette partie de mes inclinations, & de préférer une vie tranquille à des plaiſirs ſi pénibles.

Cependant, je me trouvois en liaiſon avec les ſeigneurs turcs qui avoient la réputation d'être les plus délicats dans le choix de leurs femmes, & les plus magnifiques dans leur ſérail. Ils m'avoient traité vingt fois dans leurs palais avec autant de careſſes que de diſtinction. J'admirois qu'au milieu de nos entretiens ils ne mêlaſſent jamais les objets de leur galanterie, & que leurs diſcours les plus enjoués ne roulaſſent que ſur la bonne chère, la chaſſe & les petits événemens de la cour ou de la ville qui peuvent ſervir de matière à la raillerie. Je me contenois dans la même réſerve, & je les plaignois de ſe retrancher par un excès de jalouſie ou par un défaut de goût, le plus agréable ſujet qui puiſſe échauffer une converſation. Mais je pénétrois mal dans leurs vues. Ils ne penſoient qu'à mettre ma diſcrétion à l'épreuve ; ou plutôt dans l'idée qu'ils avoient du goût des françois pour le mérite des femmes, ils s'accordoient comme de concert à me laiſſer le tems de leur découvrir mes inclinations. Ce fut du moins le jugement qu'ils me donnèrent bientôt lieu d'en porter.

Un ancien bacha, qui jouiſſoit tranquillement des richeſſes qu'il avoit accumulées dans une longue poſſeſſion de ſon emploi, m'avoit marqué des ſentimens d'eſtime auxquels je m'efforçois de répondre par des témoignages continuels de reconnoiſſance & d'attachement. Sa maiſon m'étoit devenue auſſi familière que la mienne. J'en connoiſſois tous les appartemens, à l'exception du quartier de ſes femmes, vers lequel j'obſervois méme de ne pas jeter les yeux. Il avoit remarqué cette affectation, & ne pouvant douter que je ne connuſſe du moins la ſituation de ſon ſérail, il m'avoit engagé pluſieurs fois à faire quelques tours de promenade avec lui dans ſon jardin, ſur lequel donnoit une partie du bâtiment. Enfin, me voyant garder un ſilence obſtiné, il me dit en ſouriant qu'il admiroit ma retenue. Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, que j'ai de belles femmes, & vous n'êtes ni d'un âge ni d'un tempérament qui puiſſe vous inſpirer beaucoup d'indifférence pour ce ſexe. Je m'étonne que votre curioſité ne vous ait pas fait ſouhaiter de les voir. Je ſais vos uſages, lui répondis-je froidement, & je ne vous propoſerai jamais de les violer en ma faveur. Un peu d'expérience du monde, repris-je en le regardant du même air, m'a fait comprendre, en arrivant dans ce pays, que puiſqu'on y apporte tant de précautions à la garde des femmes, la curioſité &

l'indiſcrétion doivent être les deux vices qu'on y ſupporte le moins. Pourquoi m'expoſerois-je à bleſſer mes amis par des queſtions qui pourroient leur déplaire? Il loua beaucoup ma réponſe. Et me confeſſant que divers exemples de la hardieſſe des françois avoient fort mal diſpoſé les turcs pour les galans de cette nation, il n'en parut que plus ſatisfait de me trouver des ſentimens ſi raiſonnables. Sur le champ il m'offrit de m'accorder la vue de ſes femmes. J'acceptai cette faveur ſans empreſſement. Nous entrâmes dans un lieu dont la deſcription eſt inutile à mon deſſein. Mais je fus trop frappé de l'ordre que j'y vis régner pour n'en pas rappeler aiſément toutes les circonſtances.

Les femmes du bacha, qui étoient au nombre de vingt-deux, ſe trouvoient toutes enſemble dans un ſallon deſtiné à leurs exercices. Elles étoient occupées ſéparément, les unes à peindre des fleurs, d'autres à coudre ou à broder, ſuivant leurs talens ou leurs inclinations, qu'elles avoient la liberté de ſuivre. L'étoffe de leurs robes me parut la même; la couleur du moins en étoit uniforme. Mais leur coëffure étoit variée, & je conçus qu'elle étoit ajuſtée à l'air de leur viſage. Un grand nombre de domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe, dont je remarquai néanmoins que ceux qui paroiſſoient du mien étoient des Eu-

nuques, ſe tenoient aux coins du ſallon pour exécuter leurs moindres ordres. Mais cette foule d'eſclaves ſe retira auſſitôt que nous fûmes entrés, & les vingt-deux dames ſe levant ſans s'écarter de leurs places, parurent attendre les ordres de leur ſeigneur, ou l'explication d'une viſite qui leur cauſoit apparemment beaucoup de ſurpriſe. Je les conſidérai ſucceſſivement, leur âge me parut inégal; mais ſi je n'en remarquai aucune qui me parût au-deſſus de trente ans, je n'en vis pas non plus d'auſſi jeunes que je me l'étois figuré, & celles qui l'étoient le plus, n'avoient pas moins de ſeize ou dix-ſept ans.

Cheriber, c'étoit le nom du bacha, les pria honnêtement de s'approcher, & leur ayant appris en peu de mots qui j'étois, il leur propoſa d'entreprendre quelque choſe pour mon amuſement. Elles ſe firent apporter divers inſtrumens, dont quelques-unes ſe mirent à jouer, tandis que les autres danſoient avec aſſez de grâce & de légèreté. Ce ſpectacle ayant duré plus d'une heure, le bacha fit apporter des rafraîchiſſemens, qui furent diſtribués dans chaque lieu du ſallon où elles avoient repris leur place. Je n'avois pas encore eu l'occaſion d'ouvrir la bouche. Il me demanda enfin ce que je penſois de cette galante aſſemblée; & ſur l'éloge que je fis de tant de charmes, il me tint quelques diſcours ſenſés ſur

la force de l'éducation & de l'habitude, qui rend les plus belles femmes soumises & tranquilles en Turquie, pendant qu'il entendoit, me dit-il, toutes les autres nations se plaindre du trouble & du désordre qu'elles causent ailleurs par leur beauté. Je lui répondis par quelques réflexions flatteuses pour les dames turques. Non, reprit-il, ce n'est point un caractère qui soit plus propre à nos femmes qu'à celles de tout autre pays. De vingt-deux que vous voyez ici, il n'y en a pas quatre qui soient nées turques. La plûpart sont des esclaves que j'ai achetées sans distinction. Et me faisant jeter les yeux sur une des plus jeunes & des plus aimables, c'est une grecque, me dit-il, que je n'ai que depuis six mois. J'ignore des mains de qui elle sortoit. Le seul agrément de sa figure & de son esprit me l'a fait prendre au hasard, & vous la voyez aussi contente de son sort que le reste de ses compagnes. Cependant, avec l'étendue & la vivacité de génie que je lui connois, j'admire quelquefois qu'elle ait pu s'assujettir sitôt à nos usages, & je n'en puis trouver d'autre raison que la force de l'exemple & de l'habitude. Vous pouvez l'entretenir un moment, me dit-il, & je suis trompé si vous n'y découvrez tout le mérite qui éleve chez vous les femmes à la plus haute fortune & qui les rend propres aux plus grandes affaires

Je m'approchai d'elle. Son goût étoit pour la peinture, & peu attentive en apparence à ce qui ſe paſſoit dans le ſallon, elle n'avoit ceſſé de danſer que pour reprendre ſon pinceau. Après quelques politeſſes ſur la liberté que je prenois de l'interrompre, il ne s'offrit rien de mieux à mon eſprit que ce que je venois d'apprendre de Cheriber. Je la félicitai ſur les qualités naturelles qui la rendoient chère à ſon maître, & lui faiſant connoître que je n'ignorois pas depuis quel tems elle étoit à lui, j'admirai que dans un eſpace ſi court elle ſe fût formée ſi parfaitement aux uſages & aux exercices des dames turques. Sa réponſe fut ſimple. Une femme, me dit-elle, n'ayant point d'autre bonheur à eſpérer que celui de plaire à ſon maître, elle ſe trouvoit fort heureuſe ſi Cheriber avoit d'elle l'opinion qu'il m'en avoit fait prendre, & je ne devois pas être ſurpris qu'avec ce motif elle ſe fût conformée ſi facilement aux loix qu'il avoit établies pour ſes eſclaves. Ce dévouement ſincère aux volontés d'un vieillard, dans une fille charmante qui n'avoit pas en effet plus de ſeize ans, me parut beaucoup plus admirable que tout ce que j'avois entendu du bacha. Je croyois remarquer à l'air autant qu'au diſcours de la jeune eſclave, qu'elle étoit pénétrée du ſentiment qu'elle venoit d'exprimer. La comparaiſon qui ſe fit dans mon eſprit entre les principes

de nos dames & les ſiens, me porta ſans deſſein à lui marquer quelque regret de la voir née pour un autre ſort que celui qu'elle méritoit par tant de complaiſance & de bonté. Je lui parlai avec douleur de l'infortune des pays chrétiens, où les hommes n'épargnant rien pour le bonheur des femmes, les traitant en reines plutôt qu'en eſclaves, ſe livrant à elles ſans partage, ne leur demandant pour unique retour que de la douceur, de la tendreſſe & de la vertu, ils ſe trouvent preſque toujours trompés dans le choix qu'ils font d'une épouſe, avec laquelle ils partagent leur nom, leur rang & leur bien. Et croyant m'appercevoir que mes plaintes étoient écoutées avidement, je continuai de parler avec envie du bonheur d'un mari françois qui trouveroit dans la compagne de ſa vie des vertus qui étoient comme perdues pour les dames turques, par le malheur qu'elles ont de ne jamais trouver dans les hommes un retour digne de leurs ſentimens.

Cette converſation, où j'avoue que le mouvement de pitié qui m'emportoit me fit laiſſer à la jeune grecque peu de liberté pour me répondre, fut interrompue par Cheriber. Il s'apperçut peut-être de la chaleur avec laquelle j'entretenois ſon eſclave ; mais le témoignage de mon cœur ne me reprochant rien qui bleſſât ſa confiance, je retournai à lui d'un air libre. Ses queſtions néanmoins

ne furent accompagnées d'aucune marque de jaloufie. Il me promit au contraire de me donner fouvent le même fpectacle fi je le trouvois propre à m'amufer.

Il fe paffa quelques jours pendant lefquels je me difpenfai volontairement de le voir, dans le feul deffein de prévenir toutes fes défiances par une affectation d'indifférence pour les femmes. Mais dans une vifite qu'il me rendit lui-même pour me faire quelques reproches de l'avoir négligé, un efclave de fa fuite remit un billet à l'un de mes gens. Ce fut à mon valet de chambre, qui me l'apporta auffi myftérieufement qu'il l'avoit reçu. L'ayant ouvert, je le trouvai en caractères grecs, que je n'entendois point encore, quoique j'euffe commencé depuis quelque tems à étudier cette langue. Je fis appeler auffitôt mon maître, qui paffoit pour un fort honnête chrétien, & je lui demandai l'explication de cette piéce, comme fi le hafard l'eût fait tomber entre mes mains. Il m'écrivit la traduction : je reconnus tout d'un coup qu'elle venoit de la jeune grecque à qui j'avois parlé au férail du bacha. Mais j'étois fort éloigné de m'attendre à ce qu'elle contenoit. Après quelques réflexions fur le malheur de fa condition, elle me conjuroit au nom de l'eftime que je lui avois marquée pour

les femmes qui aimoient la vertu, d'employer mon crédit à la tirer des mains du bacha.

Je n'avois pris pour elle que les ſentimens d'admiration qui étoient dûs naturellement à ſes charmes; & dans les principes de conduite que je m'étois formés, rien n'étoit ſi oppoſé à mes intentions que de m'engager dans une aventure, où j'avois plus de peine à craindre, que de plaiſir à eſpérer. Je ne doutai point que la jeune eſclave, charmée de l'image que je lui avois tracée en peu de mots du bonheur de nos femmes, n'eût pris du dégoût pour la vie du ſérail, & que l'eſpérance de me trouver toutes les diſpoſitions que je lui avois vantées dans les hommes de mon pays ne lui fît ſouhaiter de lier avec moi quelqu'intrigue d'amour. En réfléchiſſant ſur les dangers de cette entrepriſe, je ne fis que me confirmer dans ma première réſolution. Cependant, le déſir naturel d'obliger une femme aimable, à qui je ſuppoſai que ſa condition alloit devenir un ſupplice, me fit chercher s'il étoit impoſſible de lui procurer la liberté par des voies honnêtes. Il me vint à l'eſprit d'en eſſayer une, qui ne devoit exercer que ma généroſité, par l'engagement que je voulois prendre de payer ſa rançon. La crainte de choquer le bacha par mes offres étoit capable de m'arrêter. Mais je formai un plan

qui ſatisfit toute ma délicateſſe. J'étois lié fort étroitement avec le *Selictar*, qui eſt un des plus importans perſonnages de l'empire. Je réſolus de m'ouvrir à lui ſur le déſir que j'avois d'acheter une eſclave qui appartenoit au bacha Cheriber, & de l'engager à ſe charger de cette propoſition comme s'il eût ſouhaité de faire le marché pour lui-même. Le ſélictar y conſentit, ſans me faire trop valoir un ſervice ſi léger. Je le laiſſai le maître du prix. La conſidération que Cheriber avoit pour ſon rang, le rendit plus facile que je n'oſois l'eſpérer. J'eus dès le même jour la parole du ſélictar, qui me fit avertir en même tems qu'il m'en coûteroit mille écus.

Je m'applaudis d'un ſi bel emploi de cette ſomme; mais étant à la veille d'obtenir ce que j'avois déſiré, je fis une réflexion qui m'étoit échappée dans l'ardeur de réuſſir. Qu'alloit devenir la jeune eſclave, & quelles étoient ſes vues en ſortant du ſérail? Se propoſoit-elle de venir chez moi & de ſe faire un établiſſement dans ma maiſon? Je la trouvois aſſez aimable pour mériter que je priſſe ſoin de ſa fortune; mais outre les meſures de bienſéance que je devois garder avec mes domeſtiques, pouvois-je éviter que le bacha n'apprît tôt ou tard où elle s'étoit retirée, & ne retombois-je pas malgré moi dans l'écueil dont j'avois cru me garantir? Cette penſée me

refroidit tellement pour mon entreprise, qu'ayant vu le lendemain le Seliĉtar, je lui marquai quelque regret de l'avoir employé dans une affaire dont je craignois que le bacha ne ressentît trop de chagrin. Et sans parler de lui remettre les mille écus, je le quittai pour rendre ma visite à Cheriber. Partagé tout à la fois entre le désir de rendre service à l'esclave, l'embarras que j'en appréhendois, & la crainte de chagriner mon ami, j'aurois souhaité de trouver quelque prétexte pour me dégager absolument de cette aventure, & je délibérai si le meilleur parti n'étoit pas de m'ouvrir assez au bacha même, pour connoître du moins si le sacrifice dont je lui avois fait comme une nécessité ne lui coûtoit pas trop de violence. Il me sembloit qu'avec une excuse aussi juste que celle des égards de l'amitié, je pourrois me dispenser sans grossièreté de satisfaire les caprices d'une femme. Ma visite fut si agréable à Cheriber, qu'ayant prévenu par les témoignages de sa joie l'ouverture à laquelle je m'étois préparé, il eut le tems de me raconter sans interruption qu'il avoit une femme de moins dans son sérail, & que la jeune grecque dont il m'avoit procuré l'entretien étoit vendue au Séliĉtar. Il parut si peu contraint dans ce récit, que jugeant de ses sentimens par ses expressions, je ne le crus point fort affligé de sa perte. Je re-

marquai encore mieux dans la ſuite qu'il n'avoit aucune paſſion pour ſes femmes. A l'âge où il étoit, les beſoins du tempérament lui cauſoient peu d'inquiétude, & la dépenſe qu'il faiſoit dans ſon ſérail étoit moins pour la ſatisfaction de ſon cœur que pour celle de ſa vanité. Cette obſervation ayant levé tous mes ſcrupules, je perdis juſqu'à la penſée de les lui découvrir, & je crus devoir lui laiſſer celle où il étoit d'avoir acquis un droit eſſentiel ſur la reconnoiſſance du Selictar.

Cependant, m'ayant propoſé d'aller paſſer quelques momens dans ſon ſérail, il me parut embarraſſé ſur le compliment qu'il avoit à faire à ſon eſclave. Elle ignore, me dit-il, qu'elle va changer de maître. Après tous les témoignages qu'elle a reçus de mon affection, ſon orgueil ſera bleſſé de me voir conſentir ſi facilement à la mettre au pouvoir d'un autre. Vous ſerez témoin, ajouta-t-il, de la manière dont elle recevra mes adieux, car je vais la voir pour la dernière fois, & j'ai dit au Selictar qu'il étoit le maître de ſe la faire amener quand il le jugeroit à propos. Je prévis que cette ſcène auroit en effet quelqu'agrément pour moi; mais ce n'étoit point par les raiſons qui pouvoient la faire trouver embaraſſante au bacha. N'ayant oſé riſquer un mot de réponſe au billet de la jeune grecque, je m'attendois bien qu'elle n'apprendroit point ſans dou-

leur que ſon eſclavage alloit augmenter dans le ſérail du ſéliĉtar. Que ſeroit-ce de l'apprendre en ma préſence, & de n'oſer faire éclater ſon reſſentiment par des plaintes? L'eſclave de Cheriber étoit venu deux fois me demander ma réponſe, & je m'étois contenté de lui dire que je répondrois à l'opinion qu'on avoit de moi avec tout le zèle qu'on en attendoit.

Au lieu de me conduire au ſallon, le bacha fit avertir ſon eſclave de venir nous joindre dans un cabinet où il donna ordre qu'on ne reçût qu'elle après nous. Sa timidité, en nous abordant, me fit connoître l'agitation de ſon cœur. Elle ne put me voir avec ſon patron, ſans ſe flatter que j'étois entré dans ſes intentions, & que je lui apportois peut-être l'heureuſe nouvelle de ſa liberté. Le premier compliment du bacha dût la confirmer dans cette idée. Il lui déclara avec beaucoup de douceur & de politeſſe, que malgré toute l'affection qu'il avoit pour elle, il n'avoit pu ſe défendre de céder à un puiſſant ami les droits qu'il avoit ſur ſon cœur; mais ſa conſolation, ajouta-t-il, étoit de l'aſſurer en la perdant, qu'elle ne pouvoit tomber entre les mains d'un plus galant homme; ſans compter que c'étoit un des premiers ſeigneurs de l'empire, & le plus capable par ſes richeſſes & ſon penchant pour l'amour, de faire un heureux ſort aux femmes qui



Vous devez être consolée, par le chagrin que votre perte cause au Bacha ;

Marillier del. — Delignon Sculp.





qui prenoient quelqu'ascendant ſur lui. Il lui nomma le ſéliĉtar. Un regard tremblant qu'elle jeta ſur moi, & la triſteſſe qui ſe répandit tout d'un coup ſur ſon viſage me parut un reproche d'avoir mal compris ſes intentions. Elle ſe figura que c'étoit moi qui la tirois effectivement du ſérail de Cheriber, mais pour la faire changer ſeulement d'eſclavage, & que j'avois mal entendu par conſéquent ou compté pour rien les motifs qu'elle m'avoit donnés pour la ſervir. Cheriber ne douta point que le trouble où il la voyoit ne vînt du regret qu'elle avoit de le quitter. Elle augmenta ſon erreur, en lui proteſtant que pour vivre dans la condition où la fortune l'avoit placée, elle ne ſouhaitoit point d'autre maître que lui; & ſa douleur lui fit joindre à cette proteſtation des inſtances ſi tendres & ſi preſſantes, que je vis le bacha au moment d'oublier toutes ſes promeſſes. Mais regardant ſon incertitude comme un mouvement paſſager, dont je fus beaucoup moins attendri que des larmes de la belle grecque, je me hâtai de les ſecourir l'un & l'autre par quelques mots qui les remirent également. Vous devez être conſolée, dis-je à l'eſclave, par le chagrin que votre perte cauſe au bacha; & ſi vous doutiez du bonheur qui vous attend, je ſuis aſſez bien avec le ſéliĉtar pour vous garantir qu'il vous rendra maîtreſſe de vo-

tre ſort. Elle leva les yeux ſur moi, & ſa pénétration lui fit lire ma penſée dans les miens. Cheriber ne vit dans mon diſcours que tout ce qui ſe rapportoit à ſes idées. Le reſte de notre entretien devint plus tranquille. Il la combla de préſens, & il voulut que j'aidaſſe à les choiſir. Enſuite, m'ayant prié de trouver bon qu'il en uſât familièrement, il paſſa avec elle dans un autre cabinet, où ils demeurèrent enſemble plus d'un quart d'heure; & je ne doutai point que ce ne fût pour lui donner les dernières marques de ſa tendreſſe. Mon cœur étoit bien libre, puiſque je ſoutins cette idée ſans la moindre émotion.

Cependant, l'affaire étant ſi avancée qu'il n'étoit plus queſtion de délibérer, je ne penſai qu'à me rendre chez moi, pour y prendre mille écus que je portai ſur le champ au ſéliƈtar. Il me demanda agréablement ſi je lui ferois un ſecret de mon aventure; & pour unique prix du ſervice qu'il alloit me rendre, il me pria de lui apprendre du moins par quel haſard je me trouvois lié avec une eſclave de Cheriber. Rien ne m'obligeant à la diſſimulation, je lui racontai l'origine & la nature de mon intrigue. Et lorſqu'il eut marqué quelque peine à croire que ce fût ma ſeule généroſité qui me portoit à ſervir une fille auſſi aimable que je lui avois repréſenté cette jeune grecque, je lui jurai ſi ſincèrement

que j'étois ſans paſſion pour elle, & que ne penſant qu'à la rendre libre, j'avois méme quelqu'embarras ſur le parti qu'elle prendroit en ſortant d'eſclavage, qu'il ne put lui reſter le moindre doute de mes ſentimens. Il me marqua l'heure à laquelle je pourrois la prendre chez lui. Je l'attendis ſans impatience. Nous étions convenus de choiſir le tems de la nuit, pour dérober la connoiſſance de cette aventure au public. J'envoyai mon valet de chambre, vers les neuf heures du ſoir, dans une voiture peu éclatante, avec ordre de faire avertir ſeulement le ſélictar qu'il étoit de ma part à ſa porte. On lui répondit que le ſélictar me verroit le lendemain, & qu'il remettoit à me rendre compte alors de ce qu'il avoit fait en ma faveur.

Ce retardement ne m'apporta point d'inquiétude. A quelque raiſon qu'il fallût l'attribuer, j'avois ſatisfait à tout ce que l'honneur & la généroſité m'avoient preſcrit, & la joie que pouvoit me cauſer le ſuccès de mon entrepriſe ne tiroit ſa force que de ces deux motifs. J'avois penſé ſérieuſement dans cet intervalle à la conduite que je devois tenir avec la jeune eſclave. Mille raiſons ſembloient me défendre de la recevoir chez moi; & m'arrêtant même à ce qu'il y avoit de plus flatteur pour moi dans le parti qu'elle avoit pris de ſolliciter mon ſecours, qui

étoit peut-être l'eſpérance qu'elle me feroit une compoſition aiſée de ſes charmes, mon deſſein n'étoit pas d'en faire ouvertement ma maîtreſſe. Je m'étois adreſſé à mon maître de langues, que j'avois mis enfin dans ma confidence. Il étoit marié. Sa femme devoit recevoir l'eſclave des mains de mon valet de chambre, & je me propoſois d'aller ſavoir le lendemain d'elle-même ce qu'elle déſiroit encore de mon zèle.

Mais les raiſons qui avoient arrêté le ſéliḉtar étoient plus fortes que je n'aurois pu me l'imaginer. M'étant rendu chez lui lorſqu'il penſoit lui-même à me prévenir par ſa viſite, mon arrivée & mes premières queſtions ne laiſſèrent pas de l'embarraſſer. Il demeura quelques momens à me répondre. Enſuite, m'embraſſant avec plus de tendreſſe que je n'en avois remarqué dans ſon caraḉtère, il me conjura de rappeler à ma mémoire ce que je lui avois aſſuré la veille dans des termes qui ne lui avoient pas permis de ſoupçonner ma bonne foi. Il attendit que je les euſſe confirmés par de nouvelles aſſurances, & recommençant à m'embraſſer d'un air plus ouvert & plus gai, il me dit qu'il étoit donc le plus heureux de tous les hommes, puiſqu'ayant conçu une vive paſſion pour l'eſclave de Cheriber, il n'avoit point à redouter la concurrence ni les oppoſitions de ſon ami. Il ne

me diſſimula rien. Je la vis hier, me dit-il, je paſſai une heure ſeulement avec elle; il ne m'eſt pas échappé un mot d'amour. Mais il m'eſt reſté une impreſſion de ſes charmes qui ne me permet plus de vivre ſans elle. Vous ne la voyez pas du même œil, continua-t-il ; je me ſuis flatté qu'en faveur d'un ami vous abandonneriez ſans peine un bien qui vous touche ſi peu. Mettez-y le prix dont vous la jugez digne, & ne ſoyez pas ſi réſervé que Cheriber, qui n'a pas connu ce qu'elle vaut.

Quoique je ne me fuſſe point attendu à cette propoſition, après le ſervice qu'il m'avoit rendu, n'ayant rien dans le cœur qui pût me la faire regarder comme une infidélité, je ne me plaignis poins qu'elle bleſſât ni l'honneur ni l'amitié ; mais les mêmes motifs qui m'avoient porté à ſervir l'eſclave, me révoltèrent contre la penſée de lui donner malgré elle un nouveau maître. Je ne fis point d'autre difficulté au ſéliƈtar. Si vous m'appreniez, lui dis-je, qu'elle eſt ſenſible à votre tendreſſe, ou qu'elle conſent du moins à vous appartenir, j'oublierois tous mes déſirs, & j'atteſte le ciel que vous ne me demanderiez pas deux fois une ſatisfaƈtion que je m'empreſſerois de vous accorder. Mais je ſais au contraire qu'elle regarderoit comme le dernier malheur de retomber dans un ſérail, &

c'eſt l'unique raiſon qui m'ait fait prendre intérêt à ſon ſort. Il ne put s'empêcher de revenir ici aux principes de ſa nation : faut-il conſulter, me dit-il, les inclinations d'une eſclave ? Je pris le parti de lui ôter ſur le champ ce prétexte. Ne lui donnez plus ce nom, répondisje ; je ne l'ai achetée que pour la rendre libre : elle l'eſt depuis le moment qu'elle eſt ſortie des mains de Cheriber.

Il parut extrêmement conſterné de cette déclaration. Cependant comme je voulois me conſerver ſon amitié, j'ajoutai qu'il n'étoit pas impoſſible que la tendreſſe & les offres d'un homme de ſon rang ne touchaſſent le cœur d'une fille de cet âge, & je lui engageai ma parole de conſentir à tout ce qui me paroîtroit volontaire. Je lui propoſai de ne pas remettre plus loin cette épreuve. Il reprit quelqu'eſpérance. La jeune grecque fut appelée. Ce fut moi-même qui ſervis d'interprête aux ſentimens du ſéliĉtar ; mais je voulus qu'elle connût tous ſes avantages, afin qu'il ne manquât rien à la liberté de ſon choix. Vous êtes à moi, lui disje ; je vous ai achetée de Cheriber par la médiation du ſéliĉtar. Mon intention eſt de vous rendre heureuſe, & l'occaſion s'en offre dès aujourd'hui. Vous pouvez trouver ici dans la tendreſſe d'un homme qui vous aime & dans

l'abondance de toutes ſortes de biens, ce que vous chercheriez peut-être inutilement dans tout le reſte du monde. Le ſéliƈtar, qui trouva mon langage & mes procédés ſincères, s'empreſſa d'y joindre mille promeſſes flatteuſes. Il prit ſon prophête à témoin qu'elle tiendroit le premier rang dans ſon ſérail. Il lui fit l'expoſition de tous les plaiſirs qui l'attendoient, & du nombre d'eſclaves qu'elle auroit pour la ſervir. Elle écouta ſon diſcours; mais elle avoit compris le ſens du mien. Si vous penſez à me rendre heureuſe, me dit-elle, il faut me mettre en état de profiter de votre bienfait. Cette réponſe ne pouvant me laiſſer d'incertitude, je ne penſai plus qu'à lui fournir toutes les armes qui pouvoient la défendre contre la violence, & quoique je n'en appréhendaſſe point d'un homme tel que le ſéliƈtar, cette précaution me parut utile par mille raiſons. Autant que les turcs gardent peu de ménagement pour leurs eſclaves, autant reſpeƈtent-ils les femmes libres. Je voulois qu'elle fût à couvert de tous les périls de ſa condition. Suivez votre penchant, lui dis-je, & ne vous formez point de crainte, ni de ma part ni de celle d'un autre, car vous n'êtes plus eſclave; & je vous rends tous les droits que j'ai ſur vous & ſur votre liberté.

Elle ſavoit, pour l'avoir entendu mille fois depuis qu'elle étoit en Turquie, quelle différence les turcs mettent dans leurs manières à l'égard des femmes libres. Dans quelques tranſports de joie que l'eût jetée ma déclaration, ſon premier mouvement fut de prendre l'air, & la contenance qu'elle crut convenable au changement de ſon ſort. J'admirai la modeſtie & la décence qui ſemblèrent tout d'un coup répandues ſur ſon viſage. Elle s'occupa moins à me témoigner ſa reconnoiſſance qu'à faire entendre au ſéliƈtar, à quoi ſon devoir l'obligeoit après la faveur que je venois de lui accorder. Il ſe vit forcé lui-même de le reconnoître, & ne marquant ſon chagrin que par ſon ſilence, il parut diſpoſé à lui laiſſer la liberté qu'elle ſouhaitoit de ſe retirer. J'ignorois où elle prétendoit ſe faire conduire ; mais ſurpriſe elle-même que je ne lui expliquaſſe point mes intentions, elle s'approcha de moi pour me les demander. Je ne jugeai point à propos d'entrer dans un long éclairciſſement à la vue du ſéliƈtar ; & l'aſſurant qu'elle continueroit de trouver dans mes ſervices tous les ſecours qui lui ſeroient néceſſaires, je la menai juſqu'à la porte de l'appartement, où je la mis entre les mains d'un de mes gens, avec ordre de la conduire ſecrètement chez le maître de langues. On trouve à

Conſtantinople des voitures propres à l'uſage des femmes.

Mon étonnement fut que le ſéliĉtar, loin de s'oppoſer au parti qu'elle prenoit de ſe retirer, donna lui-même ordre qu'on lui ouvrît la porte de ſa maiſon, & me reçut d'un viſage fort tranquille, lorſque je retournai vers lui. Il me pria avec la même modération d'écouter ce qu'il avoit médité. Je loue, me dit-il, le généreux ſentiment qui vous intéreſſe au bonheur de cette jeune grecque, & je le trouve ſi déſintéreſſé qu'il excite mon admiration. Mais puiſque vous l'en jugez digne, l'opinion que vous avez d'elle ſert à confirmer la tendreſſe qu'elle m'a inſpirée. Elle eſt libre, continua-t-il, & je ne vous accuſe point d'avoir préféré ſa fortune à ma ſatisfaĉtion. Mais je vous demande une grâce, dont je vous promets de ne point abuſer. C'eſt de ne pas permettre qu'elle s'éloigne de Conſtantinople ſans ma participation. Et vous ne ſerez pas lié longtems par votre promeſſe, ajouta-t-il, car je vous engage la mienne, que vous ſaurez dans quatre jours quelles ſont mes intentions. Je ne fis point difficulté de lui accorder une faveur ſi ſimple. Ayant même appréhendé qu'il ne lui reſtât quelque reſſentiment de ma conduite, je fus

charmé de me conſerver à ce prix ſon eſtime & ſon amitié.

Quelques affaires que j'avois à terminer le même jour, me firent différer juſqu'au ſoir la viſite que je devois à ma jeune grecque. Le haſard me fit rencontrer Cheriber. Il me dit qu'il avoit vu le ſéliĉtar, & qu'il l'avoit trouvé extrêmement ſatisfait de ſon eſclave. Ce ne pouvoit être que depuis que je l'avois quitté. La diſcrétion qui lui avoit fait cacher ſi ſoigneuſement notre aventure augmenta l'opinion que j'avois de ſa probité. Cheriber releva beaucoup l'idée qu'il avoit auſſi de la mienne ; & de la manière dont ce ſeigneur s'étoit expliqué avec lui ſur mon compte, il m'aſſura que je n'avois point d'amis qui me fuſſent dévoués plus parfaitement. Je reçus ce compliment avec la reconnoiſſance qu'il méritoit. N'ayant point un intérêt fort vif à pénétrer où ce redoublement d'amitié & la promeſſe que le ſéliĉtar avoit exigée de moi pouvoient aboutir, mon imagination étoit auſſi tranquille que mon cœur, & rien n'avoit changé ma diſpoſition lorſque je me rendis le ſoir chez le maître de langues.

On me dit que la jeune grecque, qui avoit déjà changé le nom de Zara, qu'elle portoit dans l'eſclavage, en celui de *Théophé*, attendoit

mon arrivée avec toutes les marques d'une vive impatience. Je me préſentai à elle. Son premier mouvement fut de ſe jeter à mes genoux, qu'elle embraſſa avec un ruiſſeau de pleurs. Je fis longtems des efforts inutiles pour la relever. Ses ſoupirs furent d'abord le ſeul langage qu'elle me fit entendre; mais à meſure que le tumulte de ſes ſentimens diminuoit, elle m'adreſſa mille fois les noms de ſon libérateur, de ſon père & de ſon dieu. Il me fut impoſſible de modérer ce premier tranſport, dans lequel il ſembloit que ſon ame ſe répandit toute entière. Et touché moi-même juſqu'aux larmes des expreſſions d'une ſi vive reconnoiſſance, je perdis comme la force de repouſſer ſes tendres careſſes, & je lui laiſſai toute la liberté de ſe ſatisfaire. Enfin, lorſque je crus m'appercevoir qu'elle revenoit un peu de ſon agitation, je la levai entre mes bras, & je la plaçai dans un lieu plus commode où je m'aſſis auprès d'elle.

Après avoir repris haleine pendant quelques momens, elle me répéta avec plus d'ordre ce qu'elle avoit déjà commencé dans vingt diſcours interrompus. C'étoient des remercimens affectueux du ſervice que je lui avois rendu, des marques d'admiration pour ma bonté, des prières ardentes au ciel, de me rendre avec une profuſion de faveurs ce que toutes ſes forces &

tout son sang ne pouvoient jamais la mettre en état de payer. Elle s'étoit fait une mortelle violence pour retenir ses transports aux yeux du sélictar. Elle n'avoit pas moins souffert du délai de ma visite, & si je n'étois pas persuadé qu'elle ne vouloit vivre & respirer que pour se rendre digne de mes bienfaits, j'allois la rendre plus malheureuse qu'elle ne l'avoit été dans l'esclavage. Je l'interrompis, pour l'assurer que des sentimens si vifs & si sincères étoient déjà un retour égal à mes services. Et ne pensant qu'à détourner des transports que je voyois prêts à se renouveler, je lui demandai pour unique faveur de m'apprendre depuis quel tems & par quelle infortune elle avoit perdu sa liberté.

Je me dois ce témoignage, que malgré les charmes de sa figure, & ce désordre touchant où je l'avois vue à mes pieds & dans mes bras, il ne s'étoit encore élevé dans mon cœur aucun sentiment qui fût différent de la compassion. Ma délicatesse naturelle m'avoit empêché de sentir rien de plus tendre pour une jeune personne qui sortoit des bras d'un turc, & dans laquelle je ne supposois d'ailleurs que le mérite extérieur qui n'est pas rare dans les sérails du Levant. Ainsi, non-seulement j'avois encore tout le mérite de ma générosité, mais il m'étoit tombé plus d'une fois dans l'esprit que si elle eût été connue de

nos chrétiens, je n'aurois pas évité la cenſure des gens ſévères, qui m'auroient fait un crime de n'avoir pas employé pour le bien de la religion, ou pour la liberté de quelques miſérables captifs, une ſomme qu'ils auroient crue prodiguée à mes plaiſirs. On jugera ſi la ſuite de cette aventure me rend plus excuſable ; mais ſi j'avois quelque reproche à craindre dans ſon origine, ce ne ſeroit pas ce qu'on va lire qui paroîtroit capable de me juſtifier.

Le moindre de mes déſirs paroiſſant une loi pour Théophé, elle me promit de m'apprendre naturellement ce qu'elle ſavoit de ſa naiſſance & des aventures de ſa vie. J'ai commencé à me connoître, me dit-elle, dans une ville de la Morée, où mon père paſſoit pour étranger, & ce n'eſt que ſur ſon témoignage que je me crois grecque, quoiqu'il m'ait toujours caché le lieu de ma naiſſance. Il étoit pauvre, & n'ayant aucun talent pour acquérir plus de richeſſes, il m'éleva dans la pauvreté. Cependant je ne puis me rappeler aucune circonſtance d'une misère que je n'ai jamais ſentie. A peine étois-je âgée de ſix ans, que je me trouvai tranſportée à Patras ; je me ſouviens de ce nom, parce que c'eſt la première trace que ma mémoire conſerve de mon enfance. L'abondance où je m'y trouvai après une vie fort dure, fit auſſi

ſur moi des impreſſions qui n'ont pu s'effacer. J'avois mon père avec moi; mais ce ne fut qu'après avoir paſſé pluſieurs années dans cette ville que je connus diſtinctement ma ſituation, en apprenant à quel ſort j'étois deſtinée. Mon père ſans être eſclave, & ſans m'avoir vendue, s'étoit attaché au gouverneur turc. Quelques agrémens qu'on trouvoit dans ma figure, lui avoient ſervi de recommandation auprès du gouverneur, qui s'étoit engagé à le nourrir pendant toute ſa vie, & à me faire élever avec ſoin, ſans autre condition que de me livrer à lui, lorſque j'aurois atteint l'âge qui répond au déſir des hommes. Avec un logement & ſa nourriture, mon père obtint un petit emploi. J'étois élevée ſous ſes yeux, mais par une eſclave du gouverneur, qui attendit à peine que je fuſſe à l'âge de dix ans, pour me parler du bonheur que j'avois eu de plaire à ſon maître, & de l'eſpérance dans laquelle il prenoit ſoin de mon éducation. Ce qui m'étoit annoncé comme la plus haute fortune ne ſe préſenta plus à mon imagination que ſous cette forme. L'éclat de pluſieurs femmes qui compoſoient ſon ſérail, & dont on me repréſentoit l'heureuſe condition, excitoit mon impatience. Cependant il étoit dans un âge ſi avancé, que mon père déſeſpérant d'en tirer pour toute ſa vie les avan-

tages qui l'avoient attiré à Patras, commençoit à ſe repentir d'un engagement dont il avoit à recueillir des fruits ſi courts. Il ne me communiquoit point encore ces réflexions ; mais n'ayant point d'obſtacle à craindre des principes où l'on m'élevoit, il ſe lia ſecrètement avec le fils du gouverneur, qui marquoit déjà beaucoup de paſſion pour les femmes, & il lui propoſa d'entrer dans les droits de ſon père aux mêmes conditions. On me fit voir à ce jeune homme. Il prit une vive paſſion pour moi. Plus impatient que ſon père, il exigea du mien que le terme de leur convention fût abrégé. Je fus livrée à lui dans un âge où j'ignorois encore la différence des ſexes.

Vous voyez que le goût du plaiſir n'a point eû de part à ma mauvaiſe fortune, & que je ſuis moins tombée dans le déſordre que je n'y ſuis née. Auſſi n'en ai-je jamais connu la honte ni les remords. L'augmentation des années ne m'a pas même apporté de lumières qui ayent pu ſervir à rectifier mes principes. Je n'ai pas connu non plus dans ces premiers tems les déſirs dont ſe forment les paſſions. Ma ſituation étoit celle de l'habitude. Elle a duré juſqu'au tems que le gouverneur avoit fixé pour m'approcher de lui. Son fils, mon père, & l'eſclave qui avoit été chargée du ſoin de mon

enfance, tombèrent dans un embarras presqu'égal ; loin de le partager avec eux, j'étois encore persuadée que c'étoit au gouverneur que je devois appartenir. Il étoit fier & cruel. Mon père qui avoit compté mal à propos sur sa mort, se vit si pressé par le tems, que s'étant abandonné à ses craintes il résolut de prendre la fuite avec moi, sans s'ouvrir ni à l'esclave, ni au jeune turc ; mais son entreprise fut si malheureuse que nous fûmes arrêtés avant que d'avoir gagné le port. N'étant point esclave ; son évasion n'étoit point un crime qui pût l'exposer au supplice. Cependant il essuya tous les emportemens du gouverneur, qui lui reprocha non-seulement sa fuite comme une trahison, mais tous les bienfaits qu'il avoit reçus de lui comme un vol. Je fus renfermée dès le même jour au sérail. On m'annonça la nuit suivante que j'aurois l'honneur d'être comptée parmi les femmes de mon maître. Je reçus cette déclaration comme une faveur ; & n'ayant point pénétré les raisons qui avoient obligé mon père à fuir, je m'étois étonnée qu'il eût voulu renoncer tout d'un coup à sa fortune & à la mienne.

La nuit arrive. On me prépare à l'honneur qu'on m'avoit annoncé, & je suis conduite à l'appartement du gouverneur, qui me reçoit avec

avec beaucoup de complaiſance & de careſſes. Dans le même moment on vient l'avertir que ſon fils demande avec les dernières inſtances à lui parler, & que les affaires qui l'amènent ſont ſi preſſantes qu'elles ne peuvent être remiſes au lendemain. Il le fait introduire, & donne ordre qu'on le laiſſe ſeul pour l'écouter. Je demeure néanmoins avec eux; mais le père paſſe avec ſon fils dans un cabinet intérieur, où ils ſont quelques momens enſemble. J'entendis à la vérité quelques termes violens, qui me firent juger que leur conférence n'étoit pas tranquille. Ils furent ſuivis d'un bruit qui commençoit à m'alarmer, lorſque le fils ſortant d'un air égaré, vient à moi, me prend par la main, & m'exhorte à fuir avec lui. Enſuite faiſant attention ſans doute à ce qu'il avoit à craindre des domeſtiques, il ſort ſeul, les trompe par des ordres feints de ſon père, & me laiſſe dans l'état où j'étois, c'eſt-à-dire, tremblante de ſon agitation, & n'oſant même aller juſqu'au cabinet pour m'aſſurer de ce qui s'y étoit paſſé. Cependant les eſclaves à qui le jeune turc avoit déclaré que ſon père vouloit être ſeul un quart-d'heure, reparoiſſant après cet intervalle, & me trouvant dans la ſituation que je n'avois pas quittée, mon trouble leur fait naître des ſoupçons. Ils m'interrogent. Je leur

montre le cabinet, ſans avoir la force de parler. Ils y trouvent leur maître baigné dans ſon ſang, & mort de deux coups de poignard. Leurs cris attirent auſſitôt toutes les femmes du ſérail. On me demande le récit d'un évènement ſi tragique. Je raconte moins ce que j'avois vu que ce que je m'étois figuré d'entendre; & ne pénétrant pas mieux qu'une autre dans le fond de cette aventure, mon ignorance & ma crainte ſe déclaroient également par mes larmes.

On ne put douter que le gouverneur ne fût mort de la main de ſon fils. Cette opinion, qui étoit confirmée par la fuite du jeune turc, produiſit un effet fort étrange. Les femmes & les eſclaves du ſérail ſe croyant déſormais ſans maître, ne pensèrent qu'à s'emparer de ce qui s'offroit de plus précieux à leurs yeux, & qu'à profiter de l'obſcurité pour s'échapper de leur priſon. Ainſi, les portes ayant été ouvertes de tous côtés, je me déterminai à ſortir, avec d'autant plus de raiſon que perſonne ne penſoit ni à me conſoler, ni à me retenir. Mon intention étoit de gagner le logement de mon père, qui étoit dans le voiſinage du ſérail, & je me flattois d'en trouver facilement la route. Mais à peine eus-je fait vingt pas dans les ténèbres, que je crus appercevoir le fils du gouverneur. Je ne le reconnus néanmoins qu'après m'être haſardée à lui demander qui il étoit. Il

me dit que dans l'effroi du crime atroce qu'il venoit de commettre, il cherchoit à s'aſſurer ſi ſon père étoit mort, pour ſe mettre à couvert auſſitôt par la fuite. Je lui rendis témoignage de tout ce que j'avois vu. Sa douleur me parut ſincère. Il m'apprit en deux mots qu'étant allé avec plus de crainte que de colère pour s'expliquer ſur le commerce qu'il avoit eu avec moi, ſon père furieux de cette déclaration, avoit voulu lui ôter la vie de ſon poignard, & qu'il n'avoit pu s'en défendre qu'en le prévenant avec le ſien. Il me propoſa de l'accompagner dans ſa fuite ; mais au moment qu'il m'en preſſoit avec beaucoup d'inſtances, nous fûmes enveloppés de pluſieurs perſonnes qui le reconnurent, & qui, ſur le bruit qui s'étoit déjà répandu de ſon crime, ſe prêtèrent la main pour l'arrêter. On me laiſſa libre. Je me rendis ſecrètement chez mon père, qui me reçut avec un tranſport de joie.

N'étant pas mêlé dans une ſi funeſte aventure, il ſe propoſa ſur le champ de recueillir tout ce qu'il avoit amaſſé pendant ſon ſéjour à Patras, & de quitter cette ville avec moi. Il ne m'expliquoit point quelles étoient ſes vues, & ma ſimplicité me les faiſoit encore moins appréhender. Nous partîmes ſans obſtacle ; mais à peine fûmes nous en mer, qu'il me tint un

diſcours qui m'affligea. Vous êtes jeune, me dit-il, & la nature vous a donné tout ce qui eſt capable d'élever une femme à la plus haute fortune. Je vous mène dans un lieu où vous avez beaucoup de fruit à tirer de ces avantages ; mais je veux que vous me promettiez avec ſerment de ne vous conduire que par mes conſeils. Il me preſſa de lui faire cette promeſſe dans les termes qu'il crut les plus propres à la rendre inviolable. Je me ſentis une répugnance extrême à me lier comme il l'exigeoit. Quelques réflexions que j'avois commencé à faire ſur les aventures où il m'avoit engagée, me faiſoient concevoir qu'en me liant avec un homme, je pouvois tirer plus d'agrément de mon propre choix. Le fils du gouverneur de Patras avec qui j'avois eu cette liaiſon, n'avoit jamais fait d'impreſſion ſur mon cœur ; tandis que j'avois vu mille jeunes gens avec qui je n'aurois pas été fâchée d'avoir la même familiarité. Cependant, l'autorité paternelle étant un joug auquel je n'avois pas la force de réſiſter, je pris le parti de la ſoumiſſion. Nous arrivâmes à Conſtantinople. Les premiers mois furent employés à me faire acquérir les manières & les connoiſſances qui mettent une femme au goût de la capitale. Mon âge ne paſſoit pas quinze ans. Sans s'ouvrir ſur

ſes deſſeins, mon père me flattoit ſans ceſſe d'une fortune qui ſurpaſſeroit mes eſpérances. Un jour qu'il revenoit de la ville, il ne s'apperçut point qu'il avoit été ſuivi par deux perſonnes, qui ne s'arrêtèrent qu'après s'être aſſurées de la maiſon où il entroit, & qui ſe firent accompagner de quelques voiſins pour y entrer après lui. Nous n'en occupions qu'une petite partie. Ils frappèrent ſi bruſquement à notre porte, que dans l'inquiétude qu'il eut de ce bruit, il me fit paſſer dans une ſeconde chambre qui touchoit à la première. Ayant ouvert, il ſe vit arrêté tout d'un coup par un homme qu'il crut reconnoître, puiſque ſa vue lui fit perdre la voix, & qu'il demeura quelques tems ſans répondre à pluſieurs reproches injurieux que j'entendois diſtinctement. On l'appeloit traître, lâche, qui n'échapperoit pas plus longtems à la juſtice, & qui rendroit compte malgré lui de ſes perfidies & de ſes vols. Il ne chercha point à ſe juſtifier, & ne voyant pas plus d'apparence à ſe défendre, il ſe laiſſa mener ſans réſiſtance au *cadi*. A peine fus-je remiſe de ma première frayeur, que me couvrant la tête d'un voile, je me hâtai de ſuivre la route qu'on lui avoit fait prendre. Comme l'audience de la juſtice s'accorde publiquement, j'arrivai aſſez tôt pour être témoin des plaintes de ſes

accuſateurs, & de la ſentence qui ſuivit immédiatement ſa confeſſion. On le chargeoit d'avoir ſéduit la femme d'un ſeigneur grec, dont il étoit l'intendant, de l'avoir enlevée avec une fille de deux ans qu'elle avoit eue de ſon mari, & d'avoir dérobé en même tems ce qu'il avoit trouvé de plus précieux chez ſon maître. N'ayant pu déſavouer ces accuſations, il chercha ſeulement à s'excuſer, en prenant le ciel à témoin qu'il n'avoit fait que céder aux ſollicitations de la dame ; qu'elle étoit ſeule coupable du vol, & qu'il n'en avoit pas tiré le moindre avantage, par le malheur qu'il avoit eu d'être volé ſi cruellement lui-même, qu'il étoit tombé dans le dernier excès de la misère. A la demande qu'on lui fit ſur ce qu'étoient devenues la mère & la fille qu'il avoit enlevées, il proteſta qu'il les avoit perdues toutes deux par la mort. Les ſeuls aveux auxquels il étoit forcé, parurent ſuffiſans au juge pour le condamner au ſupplice. J'entendis prononcer cette déciſion. Toute la honte que je reſſentois d'être née d'un père ſi coupable, ne m'auroit pas empêchée de faire éclater ma douleur par des cris & par des larmes. Mais ayant demandé au cadi la grâce d'être entendu un moment en ſecret, ce qu'il dit à ce juge parut l'adoucir, & ſervit du moins à faire différer l'exécution de ſon châtiment. Il

fut conduit en prison. On augura bien d'un délai si contraire à l'usage. Pour moi, je n'eus point d'autre parti à prendre, dans ma triste situation, que de retourner à notre logement, pour y attendre la fin d'une si cruelle aventure. Mais en approchant de la maison, j'y vis une foule de peuple, & des marques de désordre, qui me firent demander la cause de ce tumulte sans avoir la hardiesse d'avancer. Avec ce que je n'avois déjà que trop appris, on m'informa que l'usage de la ville étant de saisir les biens d'un criminel au moment que sa sentence est prononcée, cette rigoureuse coutume s'exécutoit déjà sur ceux de mon père. Mes alarmes augmentèrent si vivement que n'ayant point la force de déguiser qui j'étois, je conjurai en tremblant, une femme turque à qui je m'étois adressée, de prendre pitié de la malheureuse fille du grec qui venoit d'être condamné. Elle leva mon voile pour observer mon visage, & ma douleur paroissant la toucher, elle me fit entrer dans sa maison avec le consentement de son mari. Ils me firent valoir tous deux le service qu'ils me rendoient. La crainte dont j'étois saisie me le fit encore exagérer. Je les laissai les maîtres de mon sort, & je crus leur devoir la vie lorsqu'ils m'eurent promis d'en prendre soin. Il me restoit néanmoins l'espérance

que tout le monde avoit formée ſur le délai du cadi. Mais au bout de quelques jours j'appris de mes hôtes que mon père avoit ſubi ſa ſentence.

Dans une ville où je ne connoiſſois perſonne, à l'âge d'environ quinze ans, avec ſi peu d'expérience du monde, & troublée par une diſgrâce ſi humiliante, je me crus d'abord condamnée pour le reſte de ma vie à l'infortune & à la misère. Cependant, l'extrémité de ma ſituation m'apprit à réfléchir ſur mes premières années, pour chercher quelque règle qui pût ſervir à ma conduite. Dans toutes les traces qui m'en étoient reſtées, je ne trouvois que deux principes ſur leſquels on avoit fait rouler mon éducation ; l'un qui m'avoit fait regarder les hommes comme l'unique ſource de la fortune & du bonheur des femmes ; l'autre qui m'avoit appris, que par nos complaiſances, notre ſoumiſſion, nos careſſes, nous pouvions acquérir ſur eux une eſpèce d'empire, qui les mettoit à leur tour dans notre dépendance, & qui noûs en faiſoit obtenir tout ce qui étoit propre à nous rendre heureuſes. Quelqu'obſcurité que j'euſſe trouvée dans les deſſeins de mon père, je me ſouvenois que c'étoit aux richeſſes & à l'abondance qu'il avoit rapporté outes ſes vues. S'il avoit pris tant de ſoins pour

cultiver mes qualités naturelles depuis que nous étions à Conſtantinople, c'étoit en me mettant ſans ceſſe devant les yeux que je pouvois eſpérer mille avantages au deſſus du commun des femmes. Il les attendoit donc de moi, beaucoup plus qu'il n'avoit le pouvoir de me les procurer; ou ſi ſon adreſſe devoit m'ouvrir les voies, ce n'étoit que par les moyens de réuſſir qu'il me connoiſſoit, qu'il ſe promettoit pour lui-même une partie des biens auxquels il me faiſoit aſpirer. Sa mort m'avoit-elle fait perdre ce qu'il m'avoit dit mille fois que j'avois reçu de la nature? Ce raiſonnement, qui ſe fortifia dans mon eſprit pendant quelques jours de ſolitude, me fit naître une penſée que je crus capable de m'acquitter de la reconnoiſſance que je devois à mes hôtes. Ce fut de leur déclarer à quoi mon père m'avoit crue propre, & de les ſubſtituer aux eſpérances qu'il avoit conçues de moi. Je ne doutois point que connoiſſant leur pays, ils ne compriſſent tout d'un coup ce que j'étois capable de faire pour eux, & pour moi-même. Je fus ſi ſatisfaite de cette réflexion, que je réſolus de n'en pas remettre au lendemain l'ouverture.

Mais ce que la ſimplicité de mon eſprit m'inſpiroit, n'avoit pas manqué de ſe préſenter à des

gens beaucoup plus rufés que moi. La vue de quelques agrémens fur le vifage d'une étrangère, qui fe trouvoit à Conftantinople fans connoiffance & fans protection, avoit été le feul motif qui avoit intéreffé la femme turque à mon fort. Elle avoit médité avec fon mari un plan qu'elle fe propofoit de me faire gouter ; & le jour même où je comptois de lui découvrir le mien, étoit celui qu'elle avoit choifi pour s'expliquer avec moi. Elle me fit plufieurs queftions fur ma famille & fur le lieu de ma naiffance, qui parurent fervir à fon deffein par les lumières qu'elle tira de mes réponfes. Enfin, m'ayant flattée fur mes agrémens, elle m'offrit de me rendre heureufe au de-là de mes défirs, fi je voulois prendre fes confeils & me fier à fa conduite. Elle connoiffoit, me dit-elle, un riche négociant, qui étoit paffionné pour les femmes, & qui n'épargnoit rien pour leur fatisfaction. Il en avoit dix, dont la plus belle m'étoit inférieure, & je ne devois pas douter que toute fon affection fe réuniffant fur moi, il ne fît plus pour mon bonheur que pour celui des dix autres. Elle s'étendit beaucoup fur l'abondance qui règnoit dans fa maifon. J'en devois croire le témoignage de fon mari & le fien, puifqu'ils étoient employés depuis longtems à fon fervice,

& qu'ils admiroient tous les jours les bénédictions que le prophète avoit répandues ſur un ſi galant homme.

Elle acheva ce tableau aſſez adroitement pour m'ébranler; d'autant plus, qu'étant remplie de l'idée que j'allois lui communiquer, j'étois ravie qu'elle m'en eût épargné la peine, en me prévenant. Mais je ne trouvois dans l'amant qu'elle me propoſoit que la moitié de mes prétentions. Mon père m'avoit toujours fait enviſager l'élévation du rang avec les richeſſes. La qualité de négociant choqua ma fierté. Je fis cette objection à mes hôtes, qui loin de s'y rendre, inſiſtèrent beaucoup plus ſur les avantages qu'ils m'offroient, & parurent bleſſés à la fin de ma réſiſtance. Je compris que ce qu'ils avoient affecté de remettre à mon choix, étoit déjà réglé entr'eux, & peut-être avec le négociant au nom duquel ils agiſſoient. Je n'en fus que plus révoltée contre leurs inſtances; mais diſſimulant mon chagrin, je leur demandai juſqu'au lendemain pour me déterminer. Les réflexions que je fis le reſte du jour ayant augmenté mes répugnances, je pris dans le cours de la nuit ſuivante un parti que vous attribueriez à mon déſeſpoir, ſi je ne vous aſſurois que je le pris avec beaucoup de tranquillité. Les grandes eſpérances de mon père que je me rappelois ſans

ceſſe, eurent la force de ſoutenir mon courage. A peine crus-je mes hôtes endormis, que ſortant de chez eux dans l'état où j'y étois venue, je m'engageai ſeule dans les rues de Conſtantinople, avec le deſſein vague de m'adreſſer à quelque perſonne de diſtinction, pour lui abandonner le ſoin de ma fortune. Une idée ſi mal conçue ne pouvoit réuſſir heureuſement. Je n'en fus perſuadée que le lendemain, lorſqu'ayant paſſé le reſte de la nuit dans un extrême embarras, je ne vis pas mieux pendant le jour par quel moyen je pourrois m'en délivrer. Je ne trouvois dans les rues que des perſonnes du peuple, dont je n'eſpérois pas plus de ſecours que des hôtes que j'avois quittés. Quoiqu'il me fût facile de diſtinguer les maiſons des grands, je ne voyois aucune apparence de m'en procurer l'accès, & ma timidité contre laquelle j'avois combattu, l'emportant enfin ſur ma réſolution, je me crus plus malheureuſe qu'au premier moment qui avoit ſuivi la mort de mon père. Je ſerois retournée dans la maiſon d'où je ſortois, ſi j'avois eu quelqu'eſpoir de la retrouver ; mais ouvrant les yeux ſur mon imprudence, j'en fus ſi effrayée que ma perte me parut inévitable.

Cependant je connoiſſois auſſi peu les maux qui me menaçoient que les biens que j'avois

voulu me procurer. Mes craintes n'avoient pas d'objet fixe, & la faim qui commençoit à me presser étoit encore la plus vive de mes inquiétudes. Le hasard, qui me servoit seul de guide, m'ayant fait passer près du marché où se vendent les esclaves, je demandai ce que c'étoit qu'une troupe de femmes que je voyois rangées sous une voute. On ne m'eut pas plutôt appris à quoi elles étoient destinées, que je regardai cette occasion comme une ressource. Je m'approchai d'elles, & me plaçant au bout de la ligne, je me flattai que, si j'avois les qualités qu'on m'avoit vantées tant de fois, je ne serois pas longtems sans me voir distinguée. Comme toutes mes compagnes avoient le visage couvert, je ne cédai point tout d'un coup à l'envie que j'avois de dévoiler le mien. Cependant l'heure du marché étant arrivée, je ne pus voir diverses personnes occupées à se faire montrer quelques femmes qui ne me valoient pas, sans être pressée d'une vive impatience de lever mon voile. On ne s'étoit point apperçu que je fusse étrangère dans la troupe, ou plutôt on n'avoit pu juger du dessein qui m'y avoit amenée. Mais à peine eût-on vu paroître mon visage, que tous les spectateurs, surpris de ma jeunesse & de ma figure, s'assemblèrent autour de moi. J'entendis demander de tous côtés à qui

j'appartenois, & les marchands d'efclaves le demandoient eux-mêmes avec admiration. Perfonne ne pouvant fatisfaire à cette queftion, on prit le parti de s'adreffer à moi. Mais en convenant que j'étois à vendre, je commençai par demander à mon tour qui étoient ceux qui penfoient à m'acheter. Une aventure fi extraordinaire fit redoubler autour de moi la foule. Les marchands, auffi avides que les fpectateurs, me firent des propofitions que je dédaignai. Il fe trouva quelques perfonnes qui répondirent à la queftion que j'avois faite, en me déclarant leurs noms & leurs qualités; mais comme je n'entendis rien d'affez relevé pour fatisfaire mon ambition, je m'obftinai à rejeter leurs offres. L'étonnement de ceux qui m'admiroient parut redoubler, lorqu'ayant apperçu à quelque diftance de moi une femme qui portoit quelques alimens, la faim qui commencoit à me dévorer me fit avancer rapidement vers elle. Je la conjurai de ne pas me refufer un fecours dont la néceffité étoit preffante. Elle me l'accorda. J'en profitai avec une ardeur qui rendit tout le monde attentif à ce fpectacle. On n'y comprenoit rien. Je voyois dans les uns de la compaffion pour mon fort, dans les autres de la curiofité, & dans prefque tous les hommes les regards & les défirs de l'amour. Ces impreffions, que je

croyois démêler, ſoutenoient l'opinion que j'avois de moi, & me perſuadèrent que cette ſcène tourneroit à mon avantage.

Après avoir eſſuyé mille queſtions auxquelles je refuſois de ſatisfaire, la foule s'ouvrit enfin pour faire place à un homme qui s'étoit informé en paſſant de ce qui attiroit la multitude de curieux qu'il voyoit au marché. On lui avoit raconté ce qui cauſoit la ſurpriſe de tout le monde, & il ne s'approchoit que pour contenter la ſienne. Quoique les égards qu'on marquoit pour lui me diſpoſaſſent à le recevoir avec plus de complaiſance, je ne conſentis à lui répondre qu'après avoir ſû de lui-même qu'il étoit l'intendant du bacha Cheriber. Je voulus ſavoir encore quel étoit le caractère particulier de ſon maître. Il m'apprit qu'il avoit été bacha d'Egypte, & qu'il poſſédoit d'immenſes richeſſes. Alors m'approchant de ſon oreille, je lui dis que s'il me trouvoit capable de plaire au bacha, il m'obligeroit beaucoup de me préſenter à lui. Il ne ſe fit pas répéter cette prière, & me prenant par la main, il me conduiſit à ſa voiture, qu'il avoit quittée pour s'avancer juſqu'à moi. J'entendis les regrets de ceux qui me voyoient échapper, & leurs conjectures ſur un événement qui leur paroiſſoit plus obſcur que jamais.

En chemin l'intendant du bacha me demanda l'explication de mes desseins, & par quelle aventure une jeune grecque, telle qu'on pouvoit me reconnoître à mon habillement, se trouvoit seule & maîtresse d'elle-même. Je lui composai une histoire qui n'étoit pas sans vraisemblance, mais où ma naïveté se trahissoit assez pour lui faire conclure qu'il avoit quelque profit à tirer du service qu'il alloit rendre à son maître. La joie que j'avois d'être tombée si heureusement m'avoit fait perdre toute vue d'intérêt, & je ne m'en étois d'ailleurs occupée que pour me mettre en état de marquer ma reconnoissance à mes hôtes. Je n'opposai rien à la prière que me fit l'intendant de reconnoître qu'il m'avoit achetée d'un marchand d'esclaves. Il me promit à cette condition de me rendre de si bons offices auprès du bacha que je tiendrois bientôt le premier rang dans son estime, & il me traça d'avance les moyens que je devois employer pour lui plaire. L'ayant prévenu en effet sur mon arrivée, il m'en fit obtenir un accueil qui remplit presque tout d'un coup l'idée que j'avois eue de ma fortune. Je fus établie dans un appartement de la magnificence de ceux que vous connoissez. Un grand nombre d'esclaves fut nommé pour me servir. Je passai quelque tems seule, à recevoir les instructions qui

qui devoient me former pour mon ſort; & dans ces premiers jours où je goûtai toute la douceur d'être ſervie au moindre ſigne, d'obtenir tout ce qui flattoit mes goûts, & d'être reſpectée juſques dans mes caprices, je fus auſſi heureuſe qu'on peut l'être par un bonheur d'imagination. Ma ſatisfaction augmenta même, lorſqu'après quinze jours de préparation, le bacha vint me déclarer qu'il me trouvoit plus aimable que toutes ſes femmes, & qu'à tout ce que j'avois déjà obtenu de ſa libéralité, il donna ordre qu'on joignît mille nouveaux préſens, dont l'abondance éteignoit quelquefois mes déſirs. Son âge le rendoit fort modéré dans les ſiens. Mais il me voyoit régulièrement pluſieurs fois le jour. Ma vivacité, & l'air de joie dont tous mes mouvemens ſe reſſentoient, paroiſſoient l'amuſer. Cette ſituation, dans laquelle j'ai paſſé deux mois, a ſans doute été le plus heureux tems de ma vie. Mais je m'accoutumai inſenſiblement à ce qui avoit eu le plus de charmes pour piquer mes inclinations. L'idée de mon bonheur ne me touchoit plus, parce que je n'y voyois plus rien qui réveillât mes ſens. Non ſeulement je n'étois plus flattée de la promptitude qu'on avoit à m'obéir, mais je n'avois plus rien à commander. Les richeſſes de mon appartement, la multitude & la beauté de mes bijoux, la ſomp-

D

tuosité de mes habits, rien ne se présentoit plus à moi sous la forme que j'y avois trouvée d'abord. Dans mille momens où je me sentois à charge à moi-même, j'adressois la parole à tout ce qui m'environnoit : rendez-moi heureuse, disois-je à l'or & aux diamans. Tout étoit muet & insensible. Je me crus attaquée de quelque maladie que je ne connoissois point. Je le dis au bacha, qui s'étoit déjà apperçu du changement de mon humeur. Il jugea que la solitude où je passois une partie du jour, avoit pu m'inspirer cette mélancolie, quoiqu'il m'eût donné un maître de peinture, suivant l'inclination que je lui avois marquée pour cet art. Il me proposa de passer dans l'appartement commun des femmes, dont il m'avoit séparée jusqu'alors par distinction. La nouveauté du spectacle servit à ranimer un peu mon goût. Je pris plaisir à leurs fêtes & à leurs danses, & je me flattai que, partageant le même sort, nous nous trouverions quelque ressemblance par le caractère & les inclinations. Mais si elles marquèrent de l'empressement pour se lier avec moi, je fus dégoûtée presqu'aussitôt de leur commerce. Je ne trouvai parmi elles que de petites attentions, qui ne répondoient point à ce qui m'occupoit confusément, ni à mille choses enfin que je désirois sans les connoître. J'ai vécu dans cette

ſociété, pendant près de quatre mois, ſans prendre aucune part à ce qui s'y eſt paſſé, fidèle à mes devoirs, évitant d'offenſer perſonne, & plus aimée de mes compagnes que je ne cherchois à l'être. Le bacha, ſans ſe relâcher de ſes ſoins pour ſon ſérail, ſembla perdre le goût qui l'avoit attaché particulièrement à moi. J'y aurois été mortellement ſenſible dans les premiers tems; mais, comme ſi mes idées euſſent changé avec mon humeur, je vis ce refroidiſſement avec indifférence. Je me ſurprenois quelquefois dans une rêverie dont il ne me reſtoit rien à l'eſprit quand j'en étois revenue. Il me ſembloit que mes ſentimens avoient plus d'étendue que mes connoiſſances, & que ce qui occupoit mon ame, étoit le déſir d'un bien dont je n'avois pas d'idée. Je me demandois encore, comme j'avois fait dans ma ſolitude, pourquoi je n'étois pas heureuſe avec tout ce que j'avois déſiré pour l'être. Je m'informois quelquefois ſi, dans un lieu où je croyois toute la fortune & tous les biens réunis, il n'y avoit pas quelque plaiſir que je n'euſſe point encore goûté, quelque changement qui pût diſſiper l'inquiétude continuelle où j'étois. Vous m'avez vue occupée à peindre; c'eſt le ſeul plaiſir auquel j'ai été réduite, après en avoir tant eſpéré de ma condition. Encore étoit-il interrompu par de longues diſtractions,

dont je n'ai jamais pu me rendre compte à moi-même.

J'étois dans cette ſituation, lorſque le bacha vous ouvrit l'entrée de ſon ſérail. Cette faveur, qu'il n'accordoit à perſonne, me fit attendre impatiemment ce qu'elle devoit produire. Il nous ordonna de danſer. Je le fis avec un redoublement extraordinaire de rêveries & de diſtractions. Mon inquiétude me fit auſſitôt regagner ma place. J'ignore de quoi j'étois occupée, lorſque vous approchâtes de moi. Si vous me fîtes quelque queſtion, mes réponſes durent ſe reſſentir de mon trouble. Mais l'ordre d'un diſcours ſenſé, que je vous entendis prononcer, me rendit d'abord extrêmement attentive. Un agréable inſtrument que j'aurois entendu pour la première fois, ne m'auroit pas fait une autre impreſſion. Je ne me ſouvenois de rien qui ſe fût jamais ſi bien accordé avec l'ordre de mes propres idées. Ce ſentiment redoubla, lorſque m'apprenant le bonheur des femmes de votre nation, vous m'expliquâtes d'où il peut dépendre, & ce que les hommes font pour y contribuer. Les noms de vertu, d'honneur & de conduite, dont je n'eus pas beſoin d'autre explication pour me former l'idée, s'attachèrent à mon eſprit, & s'y étendirent en un moment, comme s'ils m'euſſent toujours été fa-

miliers. Je prêtai l'oreille avec une avidité extrême à tout ce que l'occaſion vous fit ajouter. Je ne vous interrompis point par mes queſtions, parce qu'il ne vous échappa rien dont je ne trouvaſſe auſſitôt le témoignage au fond de mon cœur. Cheriber vint finir une converſation ſi douce ; mais je n'en avois pas perdu un ſeul terme, & vous ne fûtes pas plutôt ſorti que je commençai à m'en rappeler juſqu'aux moindres circonſtances. Tout m'en étoit précieux. J'en fis dès ce moment mon étude continuelle. Le jour & la nuit ne me préſentèrent plus d'autre objet. Il y a donc un pays, diſois-je, où l'on trouve un autre bonheur que celui de la fortune & des richeſſes ! Il y a des hommes qui eſtiment dans une femme d'autres avantages que ceux de la beauté. Il y a pour les femmes un autre mérite à faire valoir, & d'autres biens à obtenir. Mais comment n'ai-je jamais connu ce qui me flatte avec tant de douceur, & ce qui me ſemble conforme à mes inclinations ? Quoique j'euſſe à ſouhaiter là-deſſus des détails que je n'avois pas eu le tems de vous demander, c'étoit aſſez de me trouver agitée par des déſirs ſi vifs, pour former une haute idée de ce qui me cauſoit tant d'émotion. Je n'aurois pas balancé à quitter le ſérail, s'il m'avoit été poſſible d'en ſortir. Je vous aurois

cherché dans toute la ville pour recevoir ſeulement l'explication de mille choſes qui me reſtoient à ſavoir, pour vous faire répéter ce que j'avois entendu, pour vous entendre encore, & me raſſaſier d'un plaiſir dont je n'avois fait que l'eſſai. Je rappelai du moins une eſpérance que j'avois toujours conſervée, & ſans laquelle j'aurois pris plus de précautions avec l'intendant du bacha. N'étant point née eſclave, & rien ne m'ayant forcée de l'être, je m'étois perſuadée que ſi j'euſſe pu ſuppoſer des circonſtances où je me fuſſe laſſée de mon ſort, on n'auroit pu m'y retenir malgré moi. Je m'imaginai qu'il n'étoit queſtion que de m'expliquer avec le bacha. Mais comme j'avois l'occaſion de voir quelquefois l'intendant, qui étoit chargé des réparations du ſérail, je voulus d'abord m'ouvrir à lui. Il m'avoit tenu parole. J'étois ſatisfaite de ſes ſoins & de ſes ſervices, & je ne doutai point qu'il ne fût également diſpoſé à m'obliger. Cependant, à peine eut-il compris où tendoit mon diſcours, que prenant un air froid & ſérieux, il affecta d'ignorer le fondement de mes prétentions; & lorſque j'entrepris de lui rappeler mon hiſtoire, il marqua de l'étonnement que j'euſſe oublié moi-même qu'il m'avoit achetée d'un marchand d'eſclaves. Je reconnus clairement que j'étois trahie. La force

de ma douleur ne m'empêcha pas néanmoins de considérer que les injures & les plaintes étoient inutiles. Je le conjurai, les larmes aux yeux, de me rendre la justice qu'il me devoit. Il me traita avec une dureté qu'il n'avoit jamais eue pour moi; & m'apprenant sans pitié que j'étois esclave pour le reste de ma vie, il me conseilla de ne lui renouveler jamais les mêmes discours si je ne voulois qu'il en avertît son maître.

L'illusion qui m'avoit dérobé si longtems mon sort, acheva de se dissiper. Je ne sais comment ma raison s'étoit plus formée depuis le court entretien que j'avois eu avec vous, que par tout l'usage que j'en avois fait jusqu'à l'âge où je suis. Je ne vis plus dans mes aventures passées qu'un sujet de honte, sur lequel je n'osois jeter les yeux; & sans autres principes que ceux dont vous avez jeté la semence dans mon cœur, je me trouvois comme transportée dans un nouveau jour par une infinité de réflexions qui me faisoient tout regarder d'un autre œil. Je me sentis même une fermeté qui me surprenoit dans une situation si cruelle; & plus résolue que jamais de m'ouvrir les portes de ma prison, je pensai que pour chercher les voies du désespoir, il falloit avoir tenté mille moyens que je pouvois encore espérer de l'adresse & de la pru-

dence. Celui de m'ouvrir au bacha me parut le plus dangereux. En m'expofant à fon indignation, il ne pouvoit fervir qu'à m'attirer la haine de fon intendant, & c'étoit me rendre toutes les autres voies beaucoup plus difficiles. Mais il me vint dans l'efprit de m'adreffer à vous. Tout le changement que j'éprouvois étoit non-feulement votre ouvrage, mais devoit recevoir de vous fa perfection. J'efpérai qu'avec un peu de cette prévention que vous aviez marquée en ma faveur, vous ne me refuferiez pas votre fecours.

La difficulté n'étoit qu'à vous faire connoître le befoin que j'en avois. Je me hafardai à fonder une efclave, qui m'avoit été fort attachée depuis mon entrée au férail. Je lui trouvois tout le zèle que je défirois pour me fervir ; mais elle étoit auffi refferrée que moi dans nos murs, & n'en pouvant fortir fans crime, elle n'eut à m'offrir que l'entremife de fon frère, qui eft au fervice du bacha. Je réfolus d'en courir les rifques. J'abandonnai entre les mains de mon efclave une lettre que vous avez reçue fans doute, puifque vous ne pouvez avoir eu d'autre motif pour vous employer à ma liberté, mais qui m'a jetée pendant quelques jours dans une nouvelle incertitude. Une de mes compagnes, attentive à ma conduite, & jugeant à mon

air chagrin que je méditois quelque projet extraordinaire, m'obſerva dans le tems que j'écrivois ma lettre, & ne découvrit pas moins habilement que je l'avois remiſe à l'eſclave. Elle ſe crut maîtreſſe de mon ſecret. Dès le même jour elle ſe procura la facilité de m'entretenir à l'écart, & m'ayant déclaré l'avantage qu'elle avoit ſur moi, elle me confia à ſon tour une intrigue fort dangereuſe où elle étoit engagée depuis quelques ſemaines. Elle recevoit un jeune turc, qui riſquoit témérairement ſa vie pour la voir. Il paſſoit le long des toits juſqu'au-deſſus de ſa fenêtre, où il trouvoit le moyen de deſcendre à l'aide d'une échelle de cordes. La communication que j'avois avec toutes les femmes du bacha n'ayant point empêché que je n'euſſe conſervé mon premier appartement, ſa ſituation avoit paru plus commode à mon adroite compagne, & le ſervice qu'elle attendoit de moi étoit d'y cacher pendant quelques jours ſon amant, qu'elle ne voyoit point aſſez librement dans ſa chambre.

Cette propoſition m'effraya. Mais j'étois liée par la crainte de quelque trahiſon. Ce que j'apprenois même ne pouvoit ſervir de frein à cette femme téméraire, parce que je n'avois point de preuve à donner de l'aveu qu'elle m'avoit fait, & que ſur mon refus elle pouvoit

effacer toutes les traces de ſon commerce en ceſſant de recevoir ſon amant ; au lieu que ma lettre & les deux eſclaves qui étoient dans ma confidence dépoſoient à tous momens contre moi. Je me ſoumis à toutes les loix qu'elle voulut m'impoſer. Son amant fut introduit la nuit ſuivante. Je fus obligée, pour tromper les eſclaves qui me ſervoient, de quitter mon lit pendant leur ſommeil, & de conduire le turc dans un cabinet dont j'avois ſeule la clef. C'étoit le lieu où ma compagne ſe propoſoit de le recevoir pendant le jour. Il falloit de l'adreſſe pour ſe dérober aux regards d'un grand nombre de femmes & d'eſclaves. Mais, dans un ſérail bien fermé, on ne s'alarmoit point de nous voir quelquefois diſparoître, & la multitude des appartemens pouvoit favoriſer ces courtes abſences. Cependant, le turc, qui ne m'avoit vue qu'un inſtant à la lumière d'une bougie, avoit pris pour moi les ſentimens qu'il avoit eus pour ma compagne. Dès la première viſite qu'elle lui rendit avec ma clef que je lui avois abandonnée, elle lui remarqua une froideur qu'elle ne put attribuer longtems à ſes craintes. Il lui fit naître des raiſons de ſouhaiter que je fuſſe témoin d'une partie de leurs entretiens. Elles étoient ſi frivoles que, le ſoupçonnant auſſitôt d'infidélité, elle réſolut de s'en aſſurer en ſatisfaiſant à ſes déſirs.

Je ne résistai point à la prière qu'elle me fit de l'accompagner. Son amant garda si peu de mesures, que choquée moi-même de lui voir si peu d'attention pour elle, je ne condamnai point le dépit qui la fit penser à le renvoyer la nuit suivante. Il ne fit qu'irriter sa jalousie par le chagrin qu'il en marqua, & ses regards me disoient en effet trop clairement que j'étois la cause de ses regrets. Mais le châtiment l'emporta beaucoup sur le crime. En l'aidant à regagner le toit par la fenêtre, elle le précipita si cruellement qu'il se tua dans sa chute. Ce fut elle-même qui m'apprit le lendemain cette vengeance barbare.

Cependant elle n'avoit pas fait réflexion, qu'il avoit entraîné avec lui son échelle de corde, & que ce témoignage, joint à la situation des lieux, ne manqueroit pas de faire connoître tout d'un coup la nature de son entreprise. A la vérité il pouvoit paroître incertain de quelle fenêtre il étoit tombé, parce qu'il y en avoit plusieurs qui donnoient sur la même cour. Mais l'alarme n'en fut pas moins vive dans la maison de Cheriber, & les effets s'en communiquèrent tout d'un coup au sérail. Il interrogea lui-même toutes ses femmes. Il fit visiter tous les lieux qui pouvoient faire naître ses défiances. On ne découvrit rien ; & j'admirai avec quelle tran-

quillité ma compagne ſoutint les mouvemens qui ſe faiſoient autour d'elle. Enfin les ſoupçons de l'intendant tombèrent ſur moi ; mais ce fut ſans les communiquer à ſon maître. Il me dit qu'après les imaginations dont je m'étois remplie, il ne pouvoit douter que ce ne fût moi qui euſſe troublé la paix du ſérail, & qui eus penſé peut-être à me procurer la liberté par un crime. Les menaces par leſquelles il voulut m'en arracher l'aveu, me cauſèrent peu d'épouvante ; mais je me crus perdue, lorſqu'il me parla d'arrêter les eſclaves qui m'étoient le plus attachés. Il obſerva ma frayeur, & ſe diſpoſant à paſſer aux effets, il me mit dans la néceſſité de lui apprendre ce que je ne pouvois lui laiſſer découvrir lui-même, ſans expoſer mes malheureux eſclaves à périr par un cruel ſupplice. Ainſi les recherches qu'on faiſoit pour le déréglement d'autrui, ſervirent à m'arracher mon propre ſecret. Je confeſſai à l'intendant que je cherchois à me procurer la liberté par des voies que le bacha même ne pouvoit condamner ; & ſans faire valoir plus longtems mes droits, je l'aſſurai que je ne penſois à l'obtenir qu'à titre d'eſclave, & au prix dont on la feroit dépendre. Il voulut ſavoir à qui je m'étois adreſſée. Je ne pus lui diſſimuler que c'étoit à vous. Ma ſincérité fut utile à ma compagne, dont

l'intrigue demeura enſévelie; & l'intendant charmé en apparence de ce qu'il apprenoit, m'aſſura qu'il contribueroit volontiers à ma ſatisfaction par cette voie.

Sa facilité me ſurprit autant que ſa rigueur m'avoit effrayée. J'en ignore encore les motifs. Mais trop contente de me voir délivrée d'un ſi terrible obſtacle, je vous fis demander pluſieurs fois ſi ma prière avoit fait quelqu'impreſſion ſur votre cœur. Votre réponſe étoit douteuſe. Cependant l'expérience vient de m'apprendre trop heureuſement que vous vous occupiez d'une malheureuſe eſclave, & que je dois ma liberté au plus généreux de tous les hommes.

Si l'on a fait, en liſant ce récit, une partie des réflexions qu'il me fit naître, on doit s'attendre à celles qui vont le ſuivre; en mettant à part les différences du langage, je trouvai à la jeune grecque tout l'eſprit que Cheriber m'avoit vanté. J'admirai même que ſans autre maître que la nature, elle eût arrangé ſes aventures avec tant d'ordre, & qu'en m'expliquant ſes rêveries ou ſes méditations, elle eût donné un tour philoſophique à la plûpart de ſes idées. Le développement en étoit ſenſible, & je ne pouvois la ſoupçonner de les avoir empruntées d'autrui, dans un pays où l'eſprit ne ſe tourne

pas communément à cette ſorte d'exercice. Je crus donc lui découvrir un riche naturel, qui étant accompagné d'une figure extrêmement touchante, en faiſoit ſans doute une femme extraordinaire. Ses aventures n'eurent rien de révoltant pour moi, parce que depuis quelques mois que j'étois à Conſtantinople, il m'arrivoit tous les jours d'apprendre les plus étranges événemens par rapport aux eſclaves de ſon ſexe, & la ſuite de cette relation en fournira bien d'autres exemples. Je ne fus pas ſurpris non plus du récit qu'elle m'avoit fait de ſon éducation. Toutes les provinces de la Turquie ſont remplies de ces pères infâmes, qui forment leurs filles à la débauche, & qui n'ont point d'autre occupation pour ſoutenir leur vie, ou pour avancer leur fortune.

Mais, en examinant l'impreſſion qu'elle prétendoit avoir reſſentie d'une converſation d'un moment, & les motifs qu'elle avoit eus pour ſouhaiter de m'avoir l'obligation de ſa liberté, je ne pus me livrer ſi crédulement à l'air de naïveté & d'innocence qu'elle avoit ſu mettre dans ſa contenance & dans ſes regards. Plus je lui avois reconnu d'eſprit, plus je lui ſoupçonnois d'adreſſe; & le ſoin qu'elle avoit eu de me faire remarquer pluſieurs fois ſa ſimplicité, étoit préciſément ce qui me la rendoit ſuſpecte.

Aujourd'hui, comme du tems des anciens, la bonne foi grecque eſt un proverbe ironique. Ce que je pus donc m'imaginer de plus favorable, fut qu'étant laſſe du ſérail, & flattée peut-être de l'eſpérance d'une vie plus libre, elle avoit penſé à quitter Cheriber pour changer de condition, & que dans la vue de m'inſpirer quelques ſentimens de tendreſſe, elle avoit profité du diſcours que je lui avois tenu, pour me prendre du côté par lequel je lui avois paru ſenſible. Si je ſuppoſois quelque réalité dans la deſcription qu'elle m'avoit faite de ſes agitations de cœur & d'eſprit, il étoit aiſé d'en trouver la cauſe dans la ſituation d'une jeune perſonne, qui n'avoit pas dû goûter beaucoup de plaiſir près d'un vieillard. Auſſi m'avoit-elle vanté la modération du bacha. Et pour ne rien déguiſer, j'étois à la fleur de mon âge; & ſi l'on ne me flattoit pas ſur ma figure, elle avoit pu faire impreſſion dans un ſérail ſur une jeune fille à qui je ſuppoſois autant de chaleur de tempérament que de vivacité d'eſprit. J'ajouterai encore que dans les expreſſions de ſa joie, j'avois cru remarquer un emportement qui n'avoit pas de proportion avec l'idée qu'elle avoit eue des aventures de ſa vie. Ces grands tranſports n'étoient point amenés d'aſſez loin, & n'avoient point une cauſe aſſez ſenſible. Car à

moins que de faire entrer la puissance du ciel dans le changement de ses principes, quelle raison avoit-elle d'être touchée jusqu'à cet excès du service que je lui avois rendu, & comment pouvoit-elle regarder tout d'un coup avec tant d'horreur un lieu d'où elle n'avoit point emporté d'autre sujet de plaintes, que le dégoût qui naît de l'abondance ? De toutes ces réflexions dont j'avois fait une partie pendant son discours, la conclusion que je tirai, fut que j'avois rendu à une jolie femme un service dont je ne devois pas me repentir, mais auquel toutes les belles esclaves auroient eu le même droit; & quoiqu'en considérant sa figure avec admiration, je fusse flatté sans doute du désir que je lui supposois de me plaire, la seule pensée qu'elle sortoit des bras de Chériber après avoir été dans ceux d'un autre turc, & peut-être d'une multitude d'amans qu'elle m'avoit déguisés, me servit de préservatif contre les tentations auxquelles la chaleur de mon âge auroit pu m'exposer.

Cependant j'étois curieux de savoir positivement à quoi elle se destinoit; Elle devoit comprendre que l'ayant rendue libre, je n'avois aucun droit de rien exiger d'elle, & que j'attendois au contraire qu'elle m'expliquât ses desseins. Je ne lui fis point de questions, & elle

ne

ne ſe hâta point de m'éclaircir. M'ayant remis ſur l'article de nos femmes d'Europe, & ſur les maximes dans leſquelles je lui avois dit qu'on les élevoit, elle me fit entrer dans des détails ſur leſquels je pris plaiſir à la ſatisfaire. La nuit étoit fort avancée, lorſque je m'apperçus qu'il étoit tems de me retirer. Ne m'ayant marqué aucune vue, & ſes diſcours étant toujours retombés ſur ſon bonheur, ſur ſa reconnoiſſance, & ſur la ſatisfaction qu'elle avoit à m'entendre, je lui renouvelai, en la quittant, les offres de mes ſervices, & je l'aſſurai qu'auſſi longtems qu'elle s'accommoderoit de la maiſon & des ſoins de ſon hôte, elle n'y manqueroit de rien. L'adieu qu'elle me fit me parut extrêmement paſſionné. Elle me donna le nom de ſon maître, de ſon roi, de ſon père, enfin tous ces noms tendres qui ſont familiers aux femmes d'Orient.

Après avoir expédié quelques affaires importantes, je ne pus me mettre au lit ſans me repréſenter toutes les circonſtances de ma viſite. Elles me revinrent même en ſonge. Je me trouvai plein de cette idée à mon réveil, & mon premier ſoin fut de faire demander au maîtres de langues, comment Théophé avoit paſſé la nuit. Je ne me ſentois point rappelé à elle par un penchant qui me cauſât de l'inquiétude ; mais ayant l'imagination remplie de ſes

charmes, & ne doutant point qu'ils ne fussent à ma disposition, j'avoue que je consultai ma délicatesse sur les premières répugnances que je m'étois senties à lier un commerce de plaisir avec elle. J'examinai jusqu'où ce caprice pouvoit aller, sans blesser la raison; car, les caresses de ses deux amans lui avoient-ils imprimé quelque tache, & devois-je me faire un sujet de dégoût de ce que je n'aurois point apperçu, si je l'avois ignoré? Une flétrissure de cette espèce ne pouvoit-elle pas être réparée par le repos & les soins de quelques jours, sur-tout dans un âge où la nature se renouvelle incessamment par ses propres forces? D'ailleurs ce que j'avois trouvé de plus vraisemblable dans son histoire, étoit l'ignorance où elle étoit encore de l'amour. Elle avoit à peine seize ans. Ce n'étoit pas Cheriber qui avoit pu faire naître de la tendresse dans son cœur, & l'enfance où elle étoit à Patras, l'en avoit dû défendre avec le fils du gouverneur, autant que le récit qu'elle m'avoit fait de ses dégoûts. Je me figurai qu'il y auroit de la douceur à lui faire faire cet essai, & je souhaitai, en y réfléchissant de plus en plus, d'avoir été assez heureux pour lui en faire éprouver déjà quelque chose. Cette pensée servit plus que le raisonnement à diminuer mes scrupules de délicatesse. Je me

levai tout différent de ce que j'étois la veille, & si je ne me proposai pas de brusquer l'aventure, je résolus d'en jeter du moins les fondemens avant la fin du jour.

J'étois invité à dîner chez le sélictar. Il m'interrogea beaucoup sur l'état où j'avois laissé mon esclave. Je le fis souvenir qu'elle devoit porter un autre nom, & l'assurant que mon dessein étoit de la laisser jouir de tous les droits que je lui avois rendus, je le confirmai absolument dans l'opinion que je lui avois donnée de mon indifférence. Il s'en crut plus autorisé à me demander où elle étoit logée. Cette question m'embarrassa. Je ne pus m'en défendre que par un badinage agréable sur le repos dont elle avoit besoin en sortant du sérail de Cheriber, & sur le mauvais office que je lui rendrois en découvrant sa retraite. Mais le sélictar me jura si sérieusement qu'elle n'auroit rien à craindre de ses importunités, & qu'il ne pensoit ni à la troubler, ni à la contraindre, qu'après la confiance qu'il avoit eue à mes sermens, je ne pus refuser avec bienséance de me rendre aux siens. Je lui appris la demeure du maître de langues. Il me renouvela sa parole, avec un air de sincérité qui me rendit tranquille. Notre entretien continua sur le mérite extraordinaire de Théophé. Ce n'étoit pas sans effort

qu'il avoit fait violence à ſon inclination. Il me confeſſa qu'il ne s'étoit jamais ſenti plus touché par la figure d'une femme. Je me ſuis hâté de vous la rendre, me dit-il, de peur que ma foibleſſe n'augmentât pour elle, en la connoiſſant mieux, & que l'amour ne devînt plus puiſſant que la juſtice. Ce diſcours me parut d'un homme d'honneur, & je dois ce témoignage aux turcs qu'il y a peu de nations où l'équité naturelle ſoit plus reſpectée.

Tandis qu'il m'expliquoit ſes ſentimens avec cette nobleſſe, on lui annonça le bacha Chériber, qui parut au même moment avec des marques de chaleur & d'agitation dont nous lui demandâmes impatiemment le ſujet. Il étoit lié avec le sélictar autant qu'avec moi, & c'étoit ſur la recommandation de l'un que je me trouvois dans la même familiarité avec l'autre. Sa réponſe fut de jeter à nos pieds un ſac de ſequins d'or, qui contenoit mes mille écus. Qu'on eſt à plaindre, nous dit-il, d'être le jouet de ſes eſclaves ! Voilà un ſac d'or que mon intendant vous a volé, ajouta-t-il en s'adreſſant au sélictar, & ce n'eſt pas ſon unique vol. A force de ſupplices, je viens d'arracher de lui une horrible confeſſion. Je ne lui ai conſervé la vie que pour lui faire recommencer l'aveu de ſon crime à vos yeux. Je mourrois

de honte, ſi cet infâme eſclave ne me rendoit juſtice. Il propoſa au ſéliſtar de permettre qu'il le fit introduire. Mais nous le priâmes l'un & l'autre de nous préparer à cette ſcène par quelques mots d'explication.

Il nous apprit qu'un autre de ſes gens, jaloux à la vérité du pouvoir que l'intendant avoit uſurpé dans ſa maiſon, mais intéreſſé par cette raiſon à l'obſerver, s'étoit apperçu que l'eunuque du ſéliſtar, qui étoit venu prendre la jeune eſclave, avoit compté beaucoup d'or à l'intendant avant que de la recevoir de ſes mains. Etant encore ſans ſoupçon, il lui avoit parlé de ce qu'il avoit vu, par la ſeule curioſité de ſavoir à quoi montoit cette ſomme. Mais l'intendant, confus d'avoir été ſurpris, l'avoit conjuré auſſitôt de garder le ſilence, & lui avoit fait un gros préſent pour l'y engager. C'étoit aiguiſer au contraire l'envie que l'autre avoit de le perdre. Ne doutant point qu'il ne ſe fût rendu coupable de quelque infidélité dont il craignoit le châtiment, il avoit découvert auſſitôt ſes conjectures au bacha, qui n'avoit pas eu de peine à pénétrer la vérité. L'intendant, preſſé par les menaces de ſon maître, avoit confeſſé que, lorſque le ſéliſtar étoit venu propoſer au bacha de lui vendre la jeune grecque, il avoit entendu ces deux ſeigneurs diſ-

puter civilement ſur le prix de ſa rançon, & ſon maître proteſter que ſe croyant trop heureux de pouvoir obliger ſon illuſtre ami, il étoit réſolu de lui céder gratuitement ſon eſclave. Ayant remarqué qu'ils s'étoient ſéparés ſans avoir fini ce combat de politeſſe, il avoit ſuivi le ſéliƈtar, & lui avoit dit, comme s'il eût été envoyé par le bacha, que puiſqu'il s'obſtinoit à ne pas recevoir l'eſclave comme un préſent, il en donneroit la valeur de mille écus. Il avoit ajouté qu'il étoit chargé de les recevoir, & de remettre l'eſclave à ceux qui la viendroient prendre par ſes ordres. Cheriber, qui lui avoit commandé au contraire de la conduire chez ſon ami, s'étoit repoſé ſur lui de ce ſoin, & n'avoit pas eu la moindre défiance du compte qu'il lui en avoit rendu. Mais apprenant qu'il n'avoit pas été moins joué que le ſéliƈtar, ſa colère avoit été furieuſe. Et dans un homme à qui il confioit aveuglément la conduite de ſes affaires, il avoit jugé que cette tromperie n'étoit pas la première. Ainſi, pour tirer l'aveu de ſes autres crimes, autant que pour le punir de celui-ci, il l'avoit fait tourmenter ſi cruellement à ſes yeux, qu'il l'avoit forcé de révéler tout les abus qu'il faiſoit de ſa confiance. L'aventure de Théophé avoit paru à Cheriber une de ſes plus noires friponneries. Il ne pouvoit lui pardonner les

injuſtices qu'il lui avoit fait commettre contre une perſonne libre. Loin de la traiter en eſclave, nous dit-il, je l'aurois reçue comme ma fille, j'aurois reſpecté ſes malheurs, j'aurois pris ſoin de ſa fortune : & toute ma ſurpriſe eſt qu'elle ne m'ait jamais fait connoître la vérité par ſes plaintes.

Ce récit me cauſa bien moins d'étonnement qu'au ſéliĉtar. Cependant je continuai de cacher ce qu'il étoit inutile de leur apprendre, & la manière dont je parlai à Cheriber fit concevoir au ſéliĉtar que je ſouhaitois toujours de n'être pas mêlé dans cet aventure. L'intendant ayant été introduit, ſon maître le força de nous raconter dans quelles circonſtances il avoit trouvé la jeune grecque, & par quelle perfidie il avoit abuſé de ſon innocence pour la faire paſſer dans l'eſclavage. Nous nous intéreſsâmes peu au ſort de ce miſérable, qui fut envoyé ſur le champ au ſupplice qu'il avoit mérité.

Le ſéliĉtar ne fit pas difficulté, après cette explication, de reprendre mes ſequins, qu'il fit porter chez moi le jour ſuivant. Mais à peine Cheriber nous eut-il quittés, que revenant avec plus de chaleur que jamais à Théophé, il me demanda ce que je penſois d'une aventure ſi ſingulière ? Si elle n'eſt pas née pour l'eſclavage, me dit-il, il faut qu'elle ſoit d'une condition

fort fupérieure aux apparences. Son raifonnement étoit fondé fur ce qu'à la réferve des états ferviles où l'on forme les jeunes gens à quelque talent particulier pour en faire un trafic, la bonne éducation, en Turquie comme ailleurs, eft la marque d'une naiffance au-deffus du commun ; à peu près comme l'on n'eft point furpris en France de trouver de la bonne grâce & des airs de politeffe dans un maître à danfer, tandis qu'on prendroit les mêmes dehors dans un inconnu pour des témoignages qui annoncent un homme de condition. Je laiffai le félictar former fes conjectures. Je ne lui communiquai pas même ce qui pouvoit les éclaircir. Mais je ne fus pas moins frappé de fa réflexion ; & me rappelant cette partie du récit de Théophé qui regardoit la mort de fon père, je m'étonnai d'avoir fait fi peu d'attention à l'enlèvement d'une dame grecque & de fa fille, dont on l'avoit accufé. Il ne me parut pas impoffible que Théophé n'eût été cet enfant de deux ans qui avoit difparu avec fa mère. Cependant quel moyen de pouvoir obtenir là-deffus quelques lumières ? Et n'en auroit-elle pas eu quelque défiance ellemême, fi elle eût vu dans cette aventure le moindre rapport avec les fiennes ? Je me propofai néanmoins de lui faire quelques nouvelles queftions pour fatisfaire ma curiofité, & je ne

remis pas ce deſſein plus loin qu'à ma viſite.

Mon valet de chambre étant le ſeul de mes gens qui ſût mes relations avec Théophé, j'étois réſolu de tenir cette intrigue ſecrète, & de ne prendre jamais que le tems du ſoir pour aller chez le maître de langues. Je m'y rendis à l'entrée de la nuit. Il m'apprit qu'une heure auparavant, il y étoit venu un turc de fort bonne mine, qui avoit demandé avec empreſſement à parler à la jeune grecque, mais en lui donnant le nom de Zara, qu'elle avoit porté au ſérail. Elle avoit refuſé de le voir. Après avoir marqué beaucoup de chagrin de ce refus, le turc avoit laiſſé au maître de langues une caſſette dont il étoit chargé pour elle, avec un billet à la façon des turcs, qu'il l'avoit prié inſtamment de lui faire lire. Théophé avoit refuſé également de recevoir le billet & la caſſette. Le maître de langues me les remit. Je les pris avec moi; en entrant dans l'appartement, plus curieux qu'elle de pénétrer le fond de cette aventure, je l'engageai à ouvrir le billet en ma préſence. Il me fut plus aiſé qu'à elle de le reconnoître pour une galanterie du ſéliḉtar. Les expreſſions en étoient meſurées; mais elles ne paroiſſoient pas moins partir d'un cœur pénétré de ſes charmes. On la prioit de ne rien craindre de la fortune, auſſi longtems qu'elle dai-

gneroit accepter les ſecours d'un homme qui n'avoit rien dont elle ne pût diſpoſer. En lui envoyant une ſomme d'argent, avec d'autres préſens conſidérables, il ne donnoit à cette générosité que le nom d'un eſſai léger, qu'elle le trouveroit toujours prêt à redoubler. J'expliquai naturellement à Théophé de quelle main je croyois cette lettre, & j'ajoutai, pour lui donner occaſion de me découvrir ſes ſentimens, que le ſéliƈtar avoit pour elle autant de reſpeƈt que d'amour, depuis qu'il ne la conſidéroit plus comme une eſclave. Mais elle parut ſi indifférente pour ce qu'il penſoit d'elle, qu'entrant ſérieuſement dans ſes idées, je remis la caſſette au maître de langues pour la rendre au meſſager du ſéliƈtar, lorſqu'il reparoîtroit. Elle avoit quelque regret d'avoir ouvert ſa lettre, & de ne pouvoir feindre par conſéquent d'ignorer ce qu'elle contenoit ; mais par une ſeconde réflexion dont elle ne fut redevable qu'à elle-même, elle prit le parti de lui répondre.

J'attendis curieuſement quels termes elle alloit employer, car elle ne penſa point à me cacher ſon deſſein. Une dame de Paris, avec autant d'uſage du monde que d'eſprit & de vertu, n'auroit pas pris un autre ton pour éteindre l'amour & l'eſpérance dans le cœur d'un amant. Elle donna, ſans affeƈtation, cette ré-

ponfe au maître de langues, en le priant de lui épargner déformais tout ce qui pourroit reffembler à cette aventure.

Je ne déguiferai point que l'amour-propre me fit expliquer ce facrifice en ma faveur, & n'ayant point perdu le projet dont je m'étois rempli le matin, j'interrompis tout ce qui concernoit le félictar pour commencer par degrés à m'occuper de mes propres intérêts. Mais je fus interrompu moi-même par une infinité de réflexions qui fortoient naturellement de la bouche de Théophé, & dont je reconnoiffois la fource dans quelques traits légers qui m'étoient échappés la veille. Son efprit, porté de lui-même à méditer, ne faififfoit rien qu'il n'étendît auffitôt pour le confidérer fous toutes fes faces, & je remarquai qu'elle n'avoit point eu d'autre occupation depuis que je l'avois quittée. Elle me fit mille queftions nouvelles, comme fi elle n'eût penfé qu'à fe préparer des fujets de méditation pour la nuit fuivante. Etoit-elle frappée de quelqu'ufage de ma nation, ou de quelque principe qu'elle entendît pour la première fois, je la voyois un moment recueillie pour le graver dans fa mémoire; & quelquefois elle me prioit de le répéter, dans la crainte de n'avoir pas choifi tout le fens de mes expreffions, ou dans celle de l'oublier. Au

milieu d'un entretien si sérieux, elle trouvoit toujours le moyen de mêler quelque témoignages de la reconnoissance qu'elle me devoit ; mais elle m'avoit jeté si loin de mes prétentions par les discours qui avoient précédé ces tendres mouvemens, que je ne pouvois revenir assez tôt à moi-même pour en tirer l'avantage que j'aurois souhaité. D'ailleurs, l'intervalle étoit si court, que me faisant passer aussitôt à d'autres pensées par quelque nouvelle question, elle me mettoit dans la nécessité continuelle de paroître plus grave & plus sérieux que je n'aurois voulu l'être.

Dans l'ardeur qui la rappeloit sans cesse à cette espèce de philosophie, à peine me laissa-t elle le tems de lui communiquer les soupçons que le sélictar m'avoit fait naître sur son origine. Cependant, comme je n'avois pas besoin de préparations pour lui parler de son père, je la priai de suspendre un moment sa curiosité & ses réflexions. Il m'est venu un doute, lui dis-je, & vous reconnoîtrez tout d'un coup que c'est l'admiration que j'ai pour vous qui me l'inspire. Mais avant que de vous l'expliquer, j'ai besoin de savoir si vous n'avez jamais connu votre mère. Elle me répondit qu'il ne lui en restoit pas la moindre trace. Je continuai ; Quoi ! Vous ignorez à quel âge vous l'avez perdue ? Vous ne savez point, par exemple, si c'est

avant cet enlèvement dont on a fait le crime de votre père; & vous ignorez même si elle étoit différente de cette dame grecque qu'il avoit engagée à quitter son mari, & qui étoit accompagnée, si je me rappelle bien votre récit, d'une fille âgée de deux ans?

Mon discours la fit rougir, sans que je pusse distinguer encore la cause de son émotion. Ses regards se fixèrent sur moi. Enfin, rompant le silence qu'elle avoit gardé un moment : vous seroit-il venu, me dit-elle, la même pensée qu'à moi, ou le hasard vous auroit-il procuré quelques lumières sur un doute dont je n'ai osé faire l'aveu à personne ? Je ne pénètre point votre idée, repris-je, mais en admirant mille qualités naturelles qui vous distinguent du commun des femmes, je ne puis me persuader que vous soyez née d'un père aussi infâme que vous m'avez représenté le vôtre; & plus je vous vois d'ignorance sur les premiers tems de votre vie, plus je suis porté à vous croire fille de ce même seigneur grec dont le misérable, qui vous donnoit faussement ce nom, avoit enlevé la femme. Cette déclaration produisit sur elle un effet surprenant. Elle se leva dans une espèce de transport. Ah ! c'est ce que j'ai pensé longtems, me dit-elle, sans avoir l'assurance de m'en flatter tout à fait.

Vous y voyez donc quelqu'apparence? Ses yeux ſe couvrirent de larmes en me faiſant cette queſtion. Hélas! reprit-elle auſſitôt, pourquoi me remplir d'une idée qui ne peut ſervir qu'à augmenter ma honte & mes malheurs!

Sans pénétrer quel ſens elle attachoit aux termes de malheur & de honte, j'écartai ces fâcheuſes images en lui repréſentant au contraire qu'elle n'avoit rien de plus heureux à ſouhaiter que de ſe trouver née d'un autre père que le ſcélérat qui avoit uſurpé ce titre. Et le ſeul doute où elle étoit là-deſſus me paroiſſant capable de confirmer le mien, je la preſſai non-ſeulement de ſe rappeler tout ce qui pouvoit nous conduire à quelqu'éclairciſſement pour le tems de ſon enfance, mais de m'apprendre ſi elle n'avoit point entendu à l'audience du cadi le nom de la dame grecque dont je la croyois fille, ou du moins celui des accuſateurs qui avoient traîné au ſupplice le malheureux auteur de toutes ſes infortunes. Elle ne ſe rappela rien. Mais en nommant moi-même le cadi, il me parut que j'avois quelques lumières à eſpérer de ce magiſtrat, & je promis à Théophé de prendre le lendemain des informations. Ainſi, cette ſoirée où je m'étois flatté de donner quelque choſe à la galanterie ſe paſſa dans des diſcuſſions de fortune & d'intérêt.

Je me fis un reproche, en me retirant, d'avoir gardé tant de mesures avec une femme qui sortoit d'un sérail, sur-tout après le récit qu'elle m'avoit fait des autres circonstances de sa vie. Je me demandai à moi-même si en supposant qu'elle eût pour moi toute l'inclination qne je lui croyois encore, j'étois disposé à m'attacher à elle dans le sens qu'on donne en France à ce qu'on appelle entretenir une femme; & me trouvant moins d'éloignement que je n'en avois eu d'abord pour former cette sorte de liaison avec elle, il me sembla que sans employer tant de détours, je n'avois qu'à lui en faire naturellement la proposition. Si elle la recevoit avec autant de satisfaction que je ne croyois pas devoir en douter, la passion du sélictar ne pouvoit me causer d'embarras lorsqu'il m'avoit déclaré lui-même qu'il ne prétendoit rien obtenir par la violence; & quand les informations que je voulois prendre me feroient découvrir sa naissance, ce qui la releveroit un peu à mes yeux n'empêchant point qu'elle n'eût essuyé les disgraces qu'elle m'avoit racontées, je ne voyois dans toutes les découvertes que je pouvois faire qu'une raison d'augmenter mon goût pour elle, sans qu'elle en fût moins propre au commerce où je voulois l'engager. Je m'arrêtai

abſolument à ce deſſein. On voit combien j'étois encore éloigné des ſentimens d'un véritable amour.

M'étant fait conduire le lendemain chez le cadi, je lui rappelai l'affaire d'un grec qu'il avoit condamné au ſupplice. Il l'avoit ſi peu oubliée, que m'en faiſant auſſitôt le détail, il me donna le plaiſir de lui entendre répéter pluſieurs fois les noms que je cherchois à connoître. Le ſeigneur grec, dont la femme avoit été enlevée, ſe nommoit *Paniota Condoidi.* C'étoit lui-même qui avoit reconnu le raviſſeur dans une rue de la ville, & qui l'avoit fait arrêter. Mais il n'avoit tiré de cette rencontre, ajouta le cadi, que la ſatisfaction d'être vengé; & ſa femme, ni ſa fille, ni ſes joyaux, n'avoient point été retrouvés. J'admirai cette réflexion, lorſqu'il me ſembloit que tous les ſoins par leſquels on pouvoit parvenir à les retrouver effectivement, avoient été négligés. J'en marquai même quelque ſurpriſe au cadi. Que pouvois-je faire de plus? me dit-il. Le criminel déclara que la dame & ſa fille étoient mortes. Cette déclaration devoit être ſincère, puiſque le ſeul moyen qui lui reſtoit de conſerver ſa vie étoit de les faire paroître, ſi elles euſſent été vivantes: auſſi n'eut-il pas plutôt entendu prononcer ſa ſentence,

qu'il

qu'il espéra de m'embarrasser par des fables ; mais je reconnus bientôt qu'il ne cherchoit qu'à tromper ma justice.

Comme je me rappelois qu'en effet l'exécution de la sentence avoit été suspendue, je priai le cadi de m'apprendre la cause de cet incident. Il me dit que le criminel ayant demandé à lui parler à l'écart, lui avoit offert, pour obtenir la vie, non-seulement de lui représenter la fille du seigneur Condoidi, mais de la lui livrer secrètement pour son sérail ; & que sur le détail qu'il lui avoit fait de plusieurs circonstances, il avoit eu l'art de lui faire trouver quelqu'air de vérité dans cette promesse. Mais tous les mouvemens qu'on s'étoit donnés pour la découvrir, avoient été inutiles; & jugeant enfin que c'étoit l'artifice d'un malheureux, qui employoit le mensonge pour retarder son supplice, l'indignation qu'il avoit eue de sa hardiesse & de son infamie, n'avoit servi qu'à lui faire hâter sa mort. Je ne pus m'empêcher de communiquer à ce premier juge des turcs quelques réflexions sur sa conduite. Qui vous empêchoit, lui dis-je, de garder quelques jours de plus votre prisonnier, & de prendre le tems de vous procurer des informations dans les lieux où il avoit demeuré depuis son crime? Ne pouviez-vous pas le forcer de vous découvrir où

la dame grecque étoit morte, & par quel accident il l'avoit perdue? Enfin n'étoit-il pas aisé de remonter sur ses traces, & de les suivre jusques dans les moindres circonstances? C'est notre méthode en Europe, ajoutai-je, & si nous n'avons pas plus de zèle que vous pour l'équité, nous nous entendons mieux à la recherche du crime. Il trouva mes conseils si justes qu'il m'en fit des remerciemens, & quelques discours qu'il ajouta sur l'exercice de sa profession me persuadèrent que les turcs ont plus de gravité que de lumières dans leurs tribunaux de justice.

Avec le nom du seigneur grec, je tirai du cadi le lieu de sa demeure; c'étoit une petite ville de la Morée, que les turcs nomment *Acade*. Il ne me parut pas aisé d'y trouver tout d'un coup des communications, & je pensai d'abord à m'adresser au bacha de cette province. Mais, ayant appris qu'il se trouvoit à Constantinople quantité de marchands d'esclaves du même pays, je fus si heureux que le premier chez lequel je me fis conduire, m'assura que le seigneur Condoidi n'avoit pas quitté cette ville depuis plus d'un an, & qu'il y étoit connu de toutes les personnes de sa nation. La difficulté n'étoit plus qu'à trouver sa maison. Le marchand d'esclaves me rendit aussitôt ce service. Je ne différai point à m'y rendre, & mon ardeur redoublant

par le succès de mes premiers soins, je crus toucher à l'éclaircissement que je désirois. La maison & la figure du seigneur grec ne me donnèrent point une haute idée de ses richesses. Il étoit d'une de ces anciennes familles, qui conservent moins de lustre que de fierté de leur noblesse, & qui, dans l'abaissement où elles sont tenues par les turcs, n'oseroient même faire parade de leur bien, si elles en avoient assez pour vivre avec plus de distinction. Condoidi, qui avoit l'air en un mot d'un bon gentilhomme campagnard, me reçut civilement, sans avoir appris qui j'étois, car j'avois renvoyé mon équipage en quittant le cadi; & paroissant attendre sans empressement mes explications, il me donna tout le tems de lui faire le discours que j'avois médité. Après lui avoir témoigné que je n'ignorois point ses anciennes infortunes, je le priai de pardonner à l'intérêt que diverses raisons m'y faisoient prendre, une curiosité qu'il pouvoit satisfaire aisément. C'étoit celle de savoir de lui-même depuis quel tems il avoit perdu sa femme & sa fille. Il me répondit qu'il y avoit quatorze ou quinze ans. Ce tems répondoit si juste à l'âge de Théophé, du moins en y joignant les deux ans qu'elle avoit alors, que je crus mes doutes à demi-levés. Croyez-vous repris-je, que malgré la déclaration du ravis-

ſeur, il ſoit impoſſible que l'une des deux vive encore ; & s'il paroît à déſirer pour vous que ce ſoit votre fille, n'auriez-vous pas quelque reconnoiſſance pour ceux qui vous feroient voir quelque jour à la retrouver ? Je m'attendois que cette demande alloit exciter ſes tranſports. Mais demeurant dans ſa peſanteur, il me dit que le tems, qui avoit guéri la douleur de ſa perte, empêchoit auſſi qu'il ne ſouhaitât des miracles pour la réparer ; qu'il avoit pluſieurs fils, à qui l'héritage qu'il devoit laiſſer, ſuffiroit à peine pour ſoutenir l'honneur de leur naiſſance, & qu'en ſuppoſant d'ailleurs que ſa fille vécût, il étoit ſi difficile qu'elle eût conſervé quelque ſageſſe entre les mains d'un ſcélérat & dans un pays tel que la Turquie, qu'il ne ſe perſuaderoit jamais qu'elle fût digne de reparoître dans ſa famille.

Cette dernière objection me parut la plus forte. Cependant, le premier moment me paroiſſant déciſif pour les ſentimens de la nature, je pris le parti de réunir tout ce qui étoit capable de les réveiller. Je n'examine point, lui dis-je vivement, la force de vos ſcrupules ou de vos raiſons, parce qu'elle ne peut rien changer à la certitude d'un fait. Votre fille vit. Laiſſons ſa vertu, dont je ne puis répondre ; mais j'oſe vous garantir qu'il ne manque rien à

ſon eſprit ni à ſes charmes. Il dépend de vous de la revoir à ce moment, & je vais vous laiſſer par écrit le lieu de ſa demeure. En effet m'étant fait donner une plume, je lui écrivis le nom du maître de langues, & je me retirai auſſitôt.

J'étois perſuadé que s'il n'étoit pas tout-à-fait inſenſible, il ne réſiſteroit pas un inſtant à l'impulſion de la nature, & je partis ſi plein d'eſpérance que pour me procurer un ſpectacle agréable, j'allai directement chez le maître de langues, où je m'imaginois qu'il ſeroit peut-être auſſitôt que moi. Je n'entrai pas chez Théophé, parce que je voulois me faire un plaiſir de ſa ſurpriſe. Mais quelques heures s'étant paſſées ſans qu'il eût paru, je commençai à craindre de m'être trop flatté, & je découvris enfin à celle que rien ne pouvoit plus m'empêcher de regarder comme ſa fille, ce que j'avois fait pour remplir ma promeſſe. Le témoignage du malheureux qui avoit abuſé de ſon enfance, fit ſur elle plus d'impreſſion que tout le reſte. Je ne ſerai point affligée, me dit-elle, de demeurer incertaine de ma naiſſance; & quand je ſerois ſûre de la devoir à votre ſeigneur grec, je ne me plaindrois pas qu'il fît difficulté de me reconnoître. Mais je remercie le ciel du droit qu'il me donne déſormais de refuſer le nom de

père à l'homme du monde à qui je devois le plus de haine & de mépris. Elle parut si touchée de cette pensée, que ses yeux s'étant remplis de larmes, elle me répéta vingt fois que c'étoit à moi qu'elle croyoit devoir la naissance, puisque c'étoit lui en donner une seconde que de la délivrer de l'infamie de la première.

Mais je ne crus point mon ouvrage achevé, & dans la chaleur qui m'en restoit encore, je lui proposai de m'accompagner chez Condoidi. La nature a des droits contre lesquels ni la grossièreté ni l'intérêt ne rendent jamais le cœur assez fort. Il me parut impossible qu'en voyant sa fille, en l'entendant, en recevant ses embrassemens & ses regards, il ne fût point ramené malgré lui aux sentimens qu'il lui devoit. Il ne m'avoit point fait d'objection contre la possibilité de la retrouver. J'espérai que la nature triompheroit de toutes les autres. Théophé me laissa voir quelque crainte. Ne ferai-je pas mieux, me dit-elle, de demeurer inconnue, & cachée même à toute la terre? Je n'approfondissois point la cause de ces mouvemens, & je la forçai presque malgré elle à m'accompagner.

Il étoit assez tard. J'avois passé seul une partie du jour chez le maître de langues, & m'accoutumant déjà à cet air de commerce dérobé, je m'y étois fait apporter à dîner par mon valet

de chambre. Avant que j'eusse déterminé la jeune grecque à sortir avec moi, la nuit avoit commencé à s'approcher; de sorte que l'obscurité se trouvoit déjà épaisse, lorsque nous arrivâmes chez Condoidi. Il n'étoit pas revenu de la ville, où ses affaires l'avoient appelé dans l'après-midi; mais un de ses domestiques qui m'avoit vu le matin, me dit qu'en l'attendant, je pouvois parler à ses trois fils. Loin de rejeter cette proposition, je la regardai comme ce que j'avois à souhaiter de plus heureux. Je me fis introduire avec Théophé, qui avoit la tête couverte d'un voile. A peine eus-je fait connoître aux trois jeunes gens que j'avois rendu le même jour une visite à leur père, & que j'étois rappelé chez lui par le même sujet, qu'ils me parurent informés de ce qui m'amenoit; & celui que je pris à son air pour l'aîné me répondit froidement qu'il y avoit peu d'apparence que je fisse goûter à son père une histoire vague & sans vraisemblance. Je ne lui répondis que par le détail des raisons qui me la faisoient regarder d'un autre œil, & lorsque je les eus fortifiées par mes raisonnemens, je priai Théophé de lever son voile, pour laisser le tems à ses frères de démêler sur son visage quelques traits de famille. Les deux aînés la considérèrent avec beaucoup de froideur; mais le plus jeune dont l'âge ne paroissoit pas

surpasser dix-huit ans, & qui m'avoit frappé d'abord par la ressemblance que je lui avois trouvée avec sa sœur, n'eût pas jeté deux fois les yeux sur elle que s'avançant les bras ouverts, il lui donna mille tendres embrassemens. Théophé n'osant encore se livrer à ses caresses, tâchoit modestement de s'en défendre. Mais les deux autres ne la laissèrent point longtems dans cet embarras. Ils s'approchèrent brusquement pour la tirer des bras de leur frère, en le menaçant de l'indignation de Condoidi, qui seroit vivement offensé du parti qu'il prenoit contre ses intentions. Je fus moi-même indigné de leur dureté, & je leur en fis des reproches piquans, qui ne m'empêchèrent point d'inviter Théophé à s'asseoir pour attendre Condoidi Outre mon valet de chambre, j'avois avec moi le maître de langues, & deux hommes suffisoient pour me mettre à couvert de toutes sortes d'insultes.

Enfin le père arriva; mais, ce que je n'avois pas prévu, à peine eut-il appris que je l'attendois, & que j'étois accompagné d'une jeune fille, que sortant avec autant de diligence que s'il eût été menacé de quelque péril, il me fit dire par le domestique qui m'avoit reçu, qu'après l'explication qu'il avoit eue avec moi, il s'étonnoit que je prétendisse le forcer de rece-

voir une fille qu'il ne reconnoiſſoit point. Choqué comme je le fus de cette groſſièreté, je pris Théophé par la main, & je lui dis que ſa naiſſance ne dépendant point du caprice de ſon père, il importoit peu qu'elle fût reconnue de Condoidi, lorſqu'il paroiſſoit manifeſtement qu'elle étoit ſa fille. Le témoignage du Cadi & le mien, ajoutai-je, auront autant de force que l'aveu de votre famille, & je ne vois rien d'ailleurs à regreter pour vous dans l'amitié qu'on vous refuſe ici. Je ſortis avec elle, ſans qu'on fît la moindre civilité pour me conduire à la porte. N'ayant rien à exiger de trois jeunes gens dont je n'étois pas connu, je leur pardonnai plus aiſément leur impoliteſſe que la dureté avec laquelle ils avoient traité leur ſœur.

Cette malheureuſe fille paroiſſoit plus affligée de cette diſgrâce que je ne l'en euſſe crue capable après la difficulté qu'elle avoit marquée à me ſuivre. Je remettois à lui déclarer mes vues chez le maître de langues, & ce qui venoit d'arriver les favoriſoit. Mais l'air de triſteſſe qu'elle conſerva pendant toute la ſoirée me fit penſer enſuite que ce moment étoit mal choiſi. Je me bornai à lui répéter pluſieurs fois qu'elle devoit être tranquille avec la certitude qu'elle avoit de ne manquer de rien. Elle me dit que ce qui la touchoit le plus dans mes ef-

fres étoit l'affurance qu'elle y trouvoit de la continuation de mes fentimens pour elle ; mais quoique ce compliment eût l'air affectueux, il me parut accompagné de tant d'amertume de cœur, que je voulus laiffer à fon chagrin le tems de la nuit pour fe diffiper.

Je la paffai avec plus de tranquillité, parce que m'étant fixé enfin à mes réfolutions, la naiffance de Théophé, qui paffoit pour certaine à mes yeux, avoit achevé d'effacer les idées importunes qui revenoient toujours bleffer ma délicateffe. Elle avoit effuyé des épreuves révoltantes; mais avec tant de belles qualités & la nobleffe de fon origine, en aurois-je voulu faire ma maîtreffe fi elle n'eût rien eu à fe reprocher du côté de l'honneur? Il fe faifoit de fes perfections & de fes taches une compenfation qui fembloit la rendre propre à l'état où je voulois l'engager. Je m'endormis dans cette idée, à laquelle il falloit bien que j'attachaffe déjà plus de douceur que je ne me l'étois jufqu'alors imaginé, puifque je fus fi fenfible à la nouvelle qui vint troubler mon réveil. Ce fut le maître de langues, qui fit demander inftamment à me parler fur les neuf heures. Théophé, me dit-il, vient de partir dans une voiture qui lui a été amenée par un inconnu. Elle ne s'eft pas fait preffer pour le fuivre. Je m'y ferois oppofé,

ajouta-t-il, ſi vous ne m'aviez donné des ordres précis de la laiſſer libre dans toutes ſes volontés. J'interrompis ce cruel diſcours par une exclamation qui ne fut pas réfléchie. Ah ! que ne vous y oppoſiez-vous, m'écriai-je, & n'avez-vous pas dû comprendre mieux le ſens de mes ordres ? Il ſe hâta d'ajouter qu'il n'avoit pas laiſſé de lui repréſenter à ſon départ, que je ſerois ſurpris d'une réſolution ſi précipitée & qu'elle me devoit du moins quelqu'éclairciſſement ſur ſa conduite. Elle avoit répondu qu'elle ignoroit elle-même à quoi elle alloit s'expoſer, & que de quelque malheur qu'elle fût menacée, elle prendroit ſoin de m'informer de ſon ſort.

On prendra l'idée qu'on voudra des motifs qui m'échauffèrent le ſang. J'ignore moi-même de quelle nature ils étoient. Mais je me levai avec des mouvemens que je n'avois jamais ſentis, & renouvelant amèrement mes plaintes au maître de langues, je lui déclarai avec la même ardeur que mon amitié ou mon indignation dépendoient des efforts qu'il alloit faire pour découvrir les traces de Théophé. Comme il n'ignoroit point tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit chez lui, il me dit que s'il n'y avoit rien de plus caché dans ſes aventures que ce qu'il en connoiſſoit, l'inconnu qui l'étoit venu prendre ne pouvoit être qu'un meſſager de Condoidi ou du

félictar. L'alternative me parut aussi certaine qu'à lui. Mais je la trouvai également chagrinante ; & sans chercher les raisons qui me causoient un trouble si pressant, j'ordonnai au maître de langues d'aller successivement chez le félictar & chez Condoidi. Je ne lui donnai point d'autre commission chez le premier, que de prendre des informations à la porte sur les personnes qu'on y avoit vues depuis neuf heures. A l'égard de l'autre, je le chargeai formellement de savoir de lui-même si c'étoit lui qui avoit envoyé chercher sa fille.

J'attendis son retour avec une impatience qui ne peut être exprimée. Il rapporta si peu de fruit de son voyage, que dans la fureur où me jeta ce redoublement d'obscurité, mes soupçons se tournèrent sur lui-même. Si j'osois m'arrêter, lui dis je, avec un regard terrible, aux défiances qui m'entrent dans l'esprit, je vous ferois traiter sur le champ d'une manière si cruelle, que j'arracherois de vous la vérité. Il fut effrayé de mes menaces, & se jetant à mes pieds, il me promit l'aveu de ce qu'il ne s'étoit laissé engagé à faire, me dit-il, qu'avec la dernière répugnance & sans autre motif que la compassion. Je brûlois de l'entendre. Il m'apprit que la veille, peu de momens après que j'avois quitté Théophé, elle l'avoit fait appeler dans sa chambre,

& qu'après un discours fort touchant sur sa situation, elle lui avoit demandé son secours pour exécuter une résolution à laquelle elle étoit absolument déterminée.

Ne pouvant soutenir plus longtems, lui avoit-elle dit, les regards de ceux qui connoissoient sa honte & ses infortunes, elle avoit pris le parti de quitter secrètement Constantinople, & de se rendre dans quelque ville d'Europe, où elle pût trouver un asyle dans la générosité de quelque famille chrétienne. Elle confessoit, qu'après les faveurs qu'elle avoit reçues de moi, c'étoit les reconnoître mal que de se dérober sans ma participation, & d'avoir manqué de confiance pour son bienfaiteur. Mais comme j'étois l'homme du monde à qui elle avoit le plus d'obligation, j'étois aussi celui pour qui elle avoit le plus d'estime, & par conséquent celui dont la présence, les discours & l'amitié renouveloient le plus vivement la honte de ses aventures. Enfin, ses instances plutôt que ses raisons, avoient engagé le maître de langues à la conduire dès la pointe du jour au port, où elle avoit trouvé un vaisseau messinois, dont elle étoit résolue de profiter pour se rendre en Sicile.

Où est-elle, interrompis-je avec une impatience encore plus vive? Voilà ce que je vous demande, & ce qu'il falloit m'aprendre tout

d'un coup ? Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne ſoit ou ſur le vaiſſeau meſſinois, qui ne doit mettre à la voile que dans deux jours, ou dans une hôtellerie grecque où je l'ai conduíte ſur le port. Hâtez-vous d'y retourner, repris-je impétueuſement ; engagez-la ſur le champ à revenir chez vous. Gardez-vous de reparoître ſans elle, ajoutai-je en joignant la menace à cet ordre ; je ne vous dis point tout ce que vous avez à redouter de ma colère, ſi je ne la vois point avant midi. Il alloit ſortir ſans répliquer. Mais dans le mouvement qui m'agitoit, troublé de mille craintes que je ne m'arrêtois pas à démêler, je penſois que tout ce que je ne ferois pas moi-même, feroit ou trop lent ou trop incertain. Je le rappelai. Avec la connoiſſance que j'avois de la langue, il me parut aiſé d'aller au port & de m'y mêler dans la foule ſans être reconnu. Je veux vous accompagner, lui dis-je. Après m'avoir trahi ſi cruellement, vous ne méritez plus ma confiance.

Mon deſſein étoit de ſortir à pied, vêtu ſimplement, & ſans autre ſuite que mon valet de chambre. Le maître de langues s'efforça tandis que je m'habillois, de ſe rétablir dans mon eſprit, par toutes ſortes d'excuſes & de ſoumiſſions. Je ne doutai point qu'il ne fût entré quel-

que motif d'intérêt dans ſes vues. Mais prêtant peu d'attention à ſes diſcours, je ne m'occupois que de la démarche que j'allois faire. Malgré toute l'ardeur que je me ſentois pour retenir Théophé à Conſtantinople, il me ſembloit que ſi j'euſſe pu m'aſſurer de ſes intentions, & me perſuader qu'elle vouloit prendre ſérieuſement le parti d'une vie ſage & retirée, j'aurois moins penſé à combattre ſon deſſein qu'à le ſeconder. Mais en la ſuppoſant ſincère, quelle apparence à ſon âge de pouvoir réſiſter à toutes les occaſions qu'elle alloit avoir de retomber dans de nouvelles aventures? Le capitaine meſſinois, le premier paſſager qui ſe trouveroit avec elle ſur le vaiſſeau, tout m'étoit ſuſpect. Et ſi elle ne paroiſſoit point deſtinée par ſon ſort à une conduite plus réglée que celle des premières années de ſa vie, pourquoi me laiſſer enlever par un autre les douceurs que je m'étois propoſé de goûter avec elle? Telles étoient encore les bornes où je croyois renfermer mes ſentimens. J'arrivai à l'hôtellerie où le maître de langues l'avoit laiſſée. Elle n'en étoit pas ſortie. Mais on nous apprit qu'elle étoit dans ſa chambre avec un jeune homme qu'elle avoit fait appeler en le voyant paſſer ſur le port. Je demandai curieuſement les circonſtances de cette viſite. Théophé, que le jeune homme avoit reconnue auſſi-

tôt, & qu'il avoit embrassée avec la plus vive tendresse, avoit paru répondre fort librement à ses caresses. Ils s'étoient enfermés ensemble, & personne ne les avoit interrompus depuis plus d'une heure.

Je crus toutes mes prédictions déjà remplies, & dans le dépit dont je ne pus me défendre, il s'en falut peu que renonçant à toute liaison avec Théophé je ne retournasse chez moi sans la voir. Mais le motif qui me faisoit agir continuant de se déguiser, je voulus donner à la curiosité ce qu'il me sembloit que je ne souhaitois plus par aucun autre intérêt. Je fis monter le maître de langues, pour l'avertir que je demandois à lui parler. Le trouble où la jeta mon nom lui ôta longtems le pouvoir de répondre. Enfin le maître de langues revenant à moi, me dit que le jeune homme qu'il avoit trouvé avec elle étoit le plus jeune des trois fils de Condoidi. J'entrai aussitôt. Elle fit un mouvement pour se jeter à mes pieds; je la retins malgré elle, & plus tranquile en reconnoissant son frère que je n'aurois dû l'être après tant d'agitation, si mes sentimens n'avoient point été d'une autre nature que je ne les croyois encore, je pensai bien moins à lui faire des reproches qu'à lui marquer la joie que j'avois de la retrouver.

En effet, comme s'il étoit arrivé quelque changement

gement dans mes yeux depuis le jour précédent, je demeurai quelque tems à la regarder avec un goût, ou plutôt avec une avidité que je n'avois jamais sentie. Toute sa figure, pour laquelle il m'avoit paru jusqu'alors que je n'avois eu qu'une admiration modérée, me touchoit jusqu'à me faire avancer ma chaise avec une espèce de transport, pour me placer plus près d'elle; la crainte que j'avois eue de la perdre sembloit augmenter en la retrouvant. J'aurois voulu qu'elle fût déjà retournée chez le maître de langues, & la vue de plusieurs vaisseaux parmi lesquels je me figurois que devoit être celui du messinois, me causoit une inquiétude qui m'échauffoit le sang. Vous me quittiez donc, Théophé, lui dis-je tristement, & lorsque vous avez pris la résolution d'abandonner un homme qui vous est si dévoué, vous avez compté pour rien la douleur que votre départ m'alloit causer. Mais pourquoi me quitter sans m'avoir averti de votre projet? Avez-vous trouvé que j'aye mal répondu à votre confiance? Elle tenoit les yeux baissés, & j'en voyois couler quelques larmes. Cependant les levant sur moi avec un air de confusion, elle m'assura qu'elle n'avoit rien à se reprocher du côté de la reconnoissance; & si le maître de langues, me dit-elle, m'avoit rendu compte des sentimens qu'elle em-

portoit pour moi, je ne devois pas la ſoupçonner d'ingratitude. Elle continua de ſe juſtifier par les mêmes raiſons qu'il m'avoit apportées, & venant au jeune Condoïdi, que je pouvois être ſurpris de trouver dans ſa chambre, elle me confeſſa que l'ayant vu paſſer, le ſouvenir de l'affection qu'il lui avoit marquée la veille, l'avoit portée à le faire appeler. Ce qu'elle venoit d'apprendre par ſon témoignage devenoit pour elle une nouvelle raiſon de précipiter ſon départ. Condoïdi avoit déclaré à ſes trois fils qu'il ne lui reſtoit pas le moindre doute qu'elle ne fût leur ſœur; mais n'en étant pas plus diſpoſé à la recevoir dans ſa famille, il avoit défendu au contraire à ſes fils de former la moindre liaiſon avec elle, & ſans expliquer le fond de ſes idées, il paroiſſoit rouler ſecrètement quelque noir projet. Le jeune homme, charmé de rencontrer ſa ſœur, pour laquelle il ſentoit redoubler ſon affection, l'avoit exhortée lui-même à ſe défier de l'humeur de ſon père; & la trouvant déterminée à s'éloigner de Conſtantinople, il lui avoit offert de ſe joindre à elle pour l'accompagner dans ſon voyage. Quel autre conſeil donneriez-vous à une malheureuſe, ajouta Théophé, & quel autre parti me reſte-t-il à choiſir que la fuite?

J'aurois pu lui répondre que la plus forte

raison qu'elle eut de fuir étant la crainte qu'on lui inspiroit de son père, le sujet de mes plaintes n'en subsistoit pas moins, puisque ce nouveau malheur n'étoit venu qu'après sa résolution. Mais faisant tout céder à l'envie de la retenir, & n'exceptant pas même son frère de mes défiances, je lui représentai que si son départ étoit juste & nécessaire, il devoit être accompagné de quelques mesures, dont elle ne pouvoit se dispenser sans imprudence. Et l'accusant encore de n'avoir pas fait assez de fond sur mes services, je la pressai de suspendre son dessein pour me donner le tems de lui chercher quelqu'occasion moins dangereuse que celle d'un capitaine inconnu. A l'égard du jeune Condoïdi, dont je louois le bon naturel, je lui offris de le prendre chez moi, où elle devoit se persuader aisément que pour la douceur de la vie & pour le soin de son éducation il n'auroit point à regretter la maison de son père. Je ne sais si ce fut sa timidité seule qui la fit céder sans résistance à mes sollicitations; mais jugeant par son silence qu'elle consentoit à me suivre, je fis amener une voiture pour la conduire moi-même chez le maître de langues. Il lui dit à l'oreille quelques mots que je ne pus distinguer. Condoïdi, qui avoit su d'elle qui j'étois, marqua tant de joie de mes offres que je pris plus mauvaise opinion que ja-

mais d'un père dont je voyois le fils ſi content d'en être délivré ; & l'un de mes motifs étoit l'envie d'être informé à fond de tout ce qui intéreſſoit cette famille.

En retournant chez le maître de langues, je me propoſois bien de ne pas différer plus long-tems l'ouverture que je voulois faire à Théophé des vues que j'avois ſur elle. Mais n'ayant pu me dégager avec bienſéance du jeune Condoïdi, qui ſembloit craindre que je n'oubliaſſe ma promeſſe en le perdant de vue un moment, je fus forcé de me réduire à des expreſſions vagues dont je ne m'étonnai point qu'elle ne parût pas comprendre le ſens. Ce langage étoit néanmoins ſi différent de celui dont j'avois toujours uſé avec elle, qu'avec autant d'eſprit qu'elle en avoit naturellement, elle dût s'appercevoir qu'il venoit de quelqu'autre ſource. Le ſeul changement que je mis chez le maître de langues, fut d'y laiſſer mon valet de chambre, ſous prétexte que Théophé n'avoit encore perſonne pour la ſervir ; mais au fond, pour m'aſſurer de toutes ſes démarches, en attendant que j'euſſe trouvé pour elle quelqu'eſclave dont la fidélité pût me rendre tranquille. Je comptois de m'en procurer deux, c'eſt-à-dire un de chaque ſexe, & de les lui mener le même ſoir. Condoïdi me ſuivit chez moi. Je lui fis quitter auſſitôt l'habit grec pour

le vêtir plus proprement à la françoiſe. Ce changement lui fut ſi avantageux, que j'avois vu peu de jeunes gens d'une figure ſi aimable. Il avoit les mêmes traits & les mêmes yeux que Théophé, avec une taille admirable, dont ſon premier habit cachoit tout l'agrément. Il lui manquoit néanmoins mille choſes qu'il auroit pu recevoir de l'éducation, & qui continuoient de me faire juger fort mal des uſages & des ſentimens de la nobleſſe grecque. Mais c'étoit aſſez de l'opinion où j'étois qu'il touchoit de ſi près par le ſang à Théophé, pour me faire apporter tous mes ſoins à perſectionner ſes qualités naturelles. Je donnai ordre qu'il fût ſervi par mes domeſtiques avec autant d'attention que moi-même, & j'arrêtai dès le même jour différens maîtres pour le former dans toutes ſortes d'exercices. Je ne remis pas plus loin non plus à lui demander quelqu'éclairciſſement ſur ſa famille. Je connoiſſois l'ancienneté de ſa nobleſſe; mais les lumières que je déſirois étoient celles que je pouvois rendre utiles à Théophé.

En me répétant ce que je ſavois déjà de l'ancienne nobleſſe de ſon père, il m'apprit qu'il prétendoit deſcendre d'un Condoïdi, qui étoit général du dernier empereur grec, & qui avoit fait trembler Mahomet II, peu de jours avant la priſe de Conſtantinople. Il tenoit la campagne

avec des troupes considérables; mais la situation de l'armée turque ne lui permettant point d'en approcher, il prit la résolution, sur les dernières nouvelles du misérable état de la ville, de sacrifier sa vie pour sauver l'empire d'Orient. Ayant choisi cent de ses plus braves officiers, il leur proposa de le suivre par des chemins où il n'y avoit point d'espérance de faire passer une armée, & s'y engageant à leur tête dans la plus grande obscurité de la nuit, il parvint au camp de Mahomet, qu'il s'étoit promis de tuer dans sa tente. Les turcs se croyoient en effet si couverts de ce côté-là, que la garde y étoit foible & négligeante. Il pénétra, sinon jusqu'à la tente de Mahomet, du moins jusqu'à celles qui l'environnoient & qui appartenoient à son équipage. Ne s'arrêtant point à faire main basse sur des ennemis qu'il trouvoit ensévelis dans le sommeil, il ne pensoit qu'à s'approcher du sultan, & ses premiers pas furent heureux. Mais une femme turque, qui se déroboit apparemment d'une tente pour passer dans une autre, entendit le bruit sourd d'une marche qui l'alarma. Elle retourna sur ses traces avec une frayeur qu'elle communiqua tout d'un coup autour d'elle. Condoïdi, aussi sage que vaillant, désespéra aussitôt de réussir, & croyant sa vie nécessaire à son maître lorsqu'elle ne pouvoit servir à le défaire de son en-

nemi, il tourna ſon courage & ſa prudence à s'ouvrir un paſſage, pour ſe ſauver avec les compagnons de ſon entrepriſe. Dans la première confuſion des turcs, il s'échappa ſi heureuſement qu'il ne perdit que deux hommes. Mais il n'avoit conſervé la vie que pour la perdre encore plus glorieuſement dans l'affreuſe révolution qui arriva deux jours après. Ses enfans, qui étoient dans le premier âge, demeurèrent ſujets des turcs, & l'un d'eux ſe fit un établiſſement dans la Morée, où ſes deſcendans eſſuyèrent encore une infinité d'aventures. Enfin, leur maiſon ſe trouvoit réduite à ceux qui étoient alors à Conſtantinople, & à un évêque grec du même nom, dont le ſiége étoit dans quelque ville d'Arménie. Leur bien conſiſtoit encore en deux villages, qui leur rapportoient environ mille écus de notre monnoie, & dont la propriété paſſoit aux aînés, par un privilège aſſez rare dans les états du grand ſeigneur, & qui faiſoit la ſeule diſtinction de leur famille.

Mais d'autres eſpérances avoient amené à Conſtantinople le père & les enfans, & c'étoit apparemment ce qui cauſoit leur dureté pour Théophé. Un riche grec, leur proche parent, avoit fait un teſtament à ſa mort, par lequel il leur laiſſoit tout ſon bien, à la ſeule condition que l'égliſe n'eût aucun reproche à leur faire du

côté de la religion & de la liberté; deux sortes de mérite dont toute la nation grecque est extrêmement jalouse. Et l'église, c'est-à-dire, le patriarche & les suffragans, qui étoient établis les juges de cette disposition, avoient d'autant plus d'intérêt à ne se pas rendre trop faciles, qu'ils étoient substitués aux légataires dans le cas qui les excluoit de la succession. La femme de Condoïdi avoit été enlevée dans ces circonstances, & les prélats grecs n'avoient pas manqué de faire valoir l'incertitude de son sort & de celui de sa fille, comme un obstacle à l'exécution du testament. Delà venoit, que Condoïdi, après avoir reconnu son intendant, avoit moins pensé à faire des informations sur les aventures de sa femme & de sa fille, qu'à faire punir leur ravisseur, aussitôt qu'il s'étoit reconnu coupable de l'enlèvement & qu'il avoit déclaré leur mort. Il avoit espéré que dans quelque situation qu'elles eussent pu tomber, la connoissance en seroit ensévelie avec lui. N'ayant pas même ignoré la confidence que ce misérable avoit fait au cadi, il avoit été le plus ardent à la faire passer pour une imposture, & il n'avoit point eu de repos qu'il ne l'eût vu conduire au supplice. A la vérité, le patriarche n'en paroissoit pas plus disposé à lui abandonner l'héritage; & ne se contentant point d'un témoignage de mort, il

vouloit des preuves dont Condoïdi croyoit pouvoir se dispenser. Sa fille, présentée à lui comme si elle étoit tombée du ciel, l'avoit jeté dans une mortelle alarme. Loin d'être porté à faire examiner sur quoi elle fondoit ses prétentions, & par quelle aventure elle se trouvoit à Constantinople, il redoutoit tous les éclaircissemens qui pouvoient nuire à ses espérances. Enfin, s'étant persuadé qu'après la mort de l'intendant, elle auroit beaucoup de peine à prouver la vérité de sa naissance, il s'étoit arrêté au parti, non-seulement de ne la pas reconnoître, mais de l'accuser même d'imposture, & de solliciter sa punition, si elle entreprenoit de faire éclater les droits qu'elle s'attribuoit.

Je suis trompé, ajouta le jeune homme, s'il n'a pas formé quelque dessein plus terrible; car nous l'avons vu, depuis votre visite, dans une agitation qu'il n'a jamais sans quelque effet extraordinaire, & je n'ose vous dire de quoi la haine & la colère l'ont quelquefois rendu capable.

Ce récit me persuada que Théophé réussiroit difficilement à rentrer dans les droits de la nature; mais je m'alarmai peu des intentions de son père, & quelque voie qu'il pût chercher pour lui nuire, je me flattai de la défendre aisément de ses entreprises. Cette pensée me fit même aban-

donner le deſſein que j'avois toujours eu de lui laiſſer ignorer qui j'étois, ou du moins l'intérêt que je prenois à ſa fille. Je preſſai au contraire ſon fils de le voir dès le même jour, autant pour lui déclarer que je prenois Théophé ſous ma protection, que pour lui apprendre l'amitié que je marquois à ce jeune homme en le recevant chez moi. Sur le champ, je fis chercher deux eſclaves, tels que je les jugeois néceſſaires à de nouveaux arrangemens qui me venoient à l'eſprit, & n'attendant que le ſoir pour les commencer, je me rendis chez le maître de langues à l'entrée de la nuit.

Mon valet de chambre m'attendoit avec impatience. Il avoit été vivement tenté pendant le jour de quitter le poſte où je l'avois attaché, pour me venir rendre compte de quelques obſervations qui lui avoient paru importantes. Le meſſager du ſélictar étoit venu avec de riches préſens, & le maître de langues l'avoit entretenu fort longtems d'un air fort myſtérieux. Mon valet, qui n'entendoit point la langue turque, avoit affecté d'autant plus aiſément de ne rien remarquer, que n'eſpérant point de recueillir leurs diſcours, il s'étoit réduit à les obſerver dans l'éloignement. Ce qui lui avoit paru le plus étrange, étoit d'avoir vu les préſens du ſélictar acceptés de fort bonne grâce par le maître de

langues. C'étoient des étoffes précieuſes, & quantité de bijoux à l'uſage des femmes. Il s'étoit attaché à découvrir de quel air ils ſeroient reçus de Théophé ; mais il m'aſſura qu'ayant eu continuellement les yeux ſur la porte de ſon apppartement, & le plus ſouvent qu'il avoit pu ſur elle-même, il n'avoit pas vu porter ſes galanteries dans ſa chambre.

J'avois ſi peu de ménagement à garder avec le maître de langues, que ne voulant point d'autre explication que de lui-même, je le fis appeler auſſitôt pour me rendre compte de cette conduite. Il comprit au premier mot qu'il avoit mal réuſſi à ſe déguiſer. Et ne ſe promettant rien de l'artifice, il prit le parti de m'avouer naturellement qu'avec la participation de Théophé, à qui il avoit repréſenté ſes beſoins, il avoit tourné les préſens du ſéliĉtar à ſon uſage. La ſomme d'argent avoit eu le même ſort que les étoffes. Je ſuis pauvres, me dit-il ; j'ai fait entendre à Théophé que les préſens ſont à elle ſans doute, puiſqu'ils lui ſont envoyés ſans condition ; & la reconnoiſſance qu'elle a cru devoir à quelques petits ſervices que je lui ai rendus, l'a fait conſentir à me les abandonner. Il me fut aiſé, après cet aveu, de pénétrer les motifs qu'il avoit eus pour ſe prêter ſi facilement à ſa fuite. Je perdis auſſitôt toute confiance pour

un homme capable de cette bassesse, & quoique je ne pusse l'accuser d'avoir manqué aux devoirs de la probité, je lui déclarai qu'il n'avoit plus rien à espérer de mon amitié. Cette chaleur fut une imprudence. L'empire que j'avois sur un homme de cette sorte m'empêcha d'y faire réflexion tout d'un coup, & la résolution où j'étois d'ailleurs de faire changer de demeure à Théophé me délivroit du besoin que j'avois eu de ses services.

Les deux esclaves que j'amenois me venoient d'une main si sûre, que je pouvois me reposer sur eux avec une parfaite confiance. Je leur avois expliqué mes intentions, & je leur avois promis la liberté pour prix de leur fidélité & de leur zèle. La femme avoit servi dans plusieurs sérails. Elle étoit grecque comme Théophé. L'homme étoit égyptiens, & quoique je n'eusse fait aucune attention à leur figure, ils étoient tous d'eux d'un air supérieur à leur condition. Je les présentai à Théophé. Elle ne fit pas difficulté de les recevoir; mais elle me demanda de quelle utilité ils lui pouvoient être dans le peu de séjour qu'elle devoit faire à Constantinople.

J'étois seule avec elle. Je pris ce moment pour lui faire l'ouverture de mon projet. Mais quoiqu'il fût médité & que je me flattasse encore que ma proposition seroit écoutée volon-

tiers, je ne me trouvai point la facilité que j'avois ordinairement à m'exprimer. Chaque regard que je jetois ſur Théophé me faiſoit éprouver des mouvemens que j'aurois trouvé plus de douceur à lui expliquer, qu'à lui propoſer bruſquement le genre de liaiſon que je voulois former avec elle. Cependant une agitation ſi confuſe n'étant point capable de me faire changer tout d'un coup une réſolution à laquelle je m'étois fixé, je lui dis aſſez timidement que l'intérêt que je prenois à ſon bonheur m'ayant fait regarder ſon départ comme une imprudence qui ne pouvoit jamais être heureuſe, je m'étois déterminé à lui offrir un parti beaucoup plus doux, & dans lequel je pouvois lui garantir également & le repos qu'elle paroiſſoit déſirer & toutes ſortes de ſûretés contre les entrepriſes de Condoïdi. J'ai à peu de diſtance de la ville, continuai-je, une maiſon fort agréable par ſa ſituation & par la beauté extraordinaire du jardin. Je vous l'offre pour demeure. Vous y ſerez libre & reſpectée. Eloignez toutes les idées du ſérail, c'eſt-à-dire, celles de ſolitude & de contrainte perpétuelle. J'y ſerai avec vous auſſi ſouvent que mes affaires me le permettront. Je ne vous y mènerai point d'autre compagnie que celle de quelques amis françois, avec leſquels vous pourrez faire un eſſai des uſages de ma

nation. Si mes careſſes, mes ſoins & mes complaiſances peuvent ſervir à vous rendre la vie douce, vous ne vous appercevrez jamais que je m'en relâche un moment. Enfin, vous connoîtrez combien il eſt différent pour le bonheur d'une femme de partager le cœur d'un vieillard dans un ſérail, ou de vivre avec un homme de mon âge, qui réunira tous ſes déſirs à vous plaire, & qui ſe fera une étude de vous rendre heureuſe.

J'avois tenu les yeux baiſſés en lui adreſſant ce diſcours, comme ſi j'euſſe trop préſumé du pouvoir que j'avois ſur elle, & que ma crainte eût été d'en abuſer. Plus occupé même de mes ſentimens que d'un projet que j'avois formé avec tant de joie, j'attendois bien plus impatiemment qu'elle s'expliquât ſur le goût qu'elle avoit pour moi, que ſur le repos & la ſûreté que je lui faiſois enviſager dans le parti que je lui propoſois. Sa lenteur à répondre me cauſoit déjà de l'inquiétude. Enfin, paroiſſant ſortir d'un doute qu'elle avoit eu peine à vaincre, elle me dit que ſans changer de ſentiment ſur la néceſſité qu'il y avoit pour elle de quitter la Turquie, elle convenoit que pour attendre l'occaſion que je lui avois promis de chercher, elle ſeroit plus agréablement à la campagne qu'à la ville; & retombant ſur ſa reconnoiſſance, elle ajouta que mes bienfaits

étant ſans bornes, elle ne s'arrêtoit plus à chercher quel en ſeroit le prix, puiſqu'en obligeant une infortunée qui n'étoit capable de rien pour mon ſervice, je ne me propoſois ſans doute que de ſatisfaire ma généroſité. Il étoit naturel qu'avec les mouvemens qui me preſſoient le cœur, je me ſoulageaſſe par une déclaration plus ouverte; mais trop content de la voir diſpoſée à ſe laiſſer conduire à ma campagne, je n'examinai point ſi elle avoit compris mes intentions, ni ſi ſa réponſe étoit un conſentement ou un refus, je la preſſai de partir ſur le champ avec moi.

Elle ne fit point d'objection à mes inſtances. Je donnai ordre à mon valet de chambre de me faire amener promptement une calêche. Il étoit à peine neuf heures du ſoir. Je comptois ſouper à la campagne avec elle, & que ne me promettois-je pas enſuite de cette heureuſe nuit? Mais lorſque je commençois à lui marquer ma joie, le maître de langues entre d'un air conſterné, & me prenant à l'écart, il m'apprend que le ſélictar, accompagné ſeulement de deux eſclaves, demandoit à voir Théophé. Le trouble avec lequel il m'apprit cette nouvelle, ne me permit point de comprendre d'abord que ce ſeigneur étoit lui-même à ma porte. Ah! n'avez-vous pas répondu, lui dis-je, que

Théophé ne peut recevoir sa visite? Il me confessa, avec la même confusion, que n'ayant pu deviner que c'étoit le sélictar, & l'ayant pris pour un de ses gens, il avoit cru s'en défaire en lui répondant que j'étois avec Théophé; mais ce seigneur n'en avoit paru que plus empressé pour descendre, & lui avoit même ordonné de m'avertir que c'étoit lui. Il me parut impossible d'éviter un contretems si fâcheux; & si j'admirai de quoi l'amour rendoit capable un homme de ce rang, ce fut moins pour m'appliquer une réflexion qui ne me convenoit guères moins qu'à lui, que pour me livrer au chagrin de lui voir renverser mes espérances. Je ne doutai point que ce ne fût une nouvelle trahison du maître de langues; mais ne daignant point tourner mes reproches sur ce perfide, je me hâtai d'exhorter Théophé à ne donner aucun avantage sur elle à un homme dont elle connoissoit les intentions. Cette inquiétude devoit achever de lui faire comprendre les miennes. Elle m'assura qu'il n'y avoit que l'obéissance qu'elle me devoit, qui pût la faire consentir à recevoir sa visite.

J'allai au-devant de lui. Il m'embrassa avec affection, & badinant agréablement sur une si étrange rencontre, il me dit que la belle grecque auroit mauvaise grace de se plaindre de

l'amitié

l'amitié & de l'amour. Enſuite m'ayant répété tout ce qu'il m'avoit déjà dit du penchant qu'il avoit pour elle, il ajouta que dans la confiance qu'il avoit toujours à ma parole, il n'étoit pas fâché que je fuſſe témoin des propoſitions qu'il avoit à lui faire. J'avoue que ce diſcours & la ſcène qu'il m'annonçoit me causèrent un égal embarras. Que je me ſentois différent de ce que j'étois en effet, lorſque je lui avois proteſté que la générofité ſeule m'intéreſſoit au ſort de Théophé ! Et dans une diſpoſition dont il ne pouvoit plus me reſter d'incertitude, comment pouvois-je me promettre aſſez de modération pour être tranquillement témoin des offres ou des galanteries de mon rival ? Cependant, il fallut me faire cette violence, avec une diſſimulation d'autant plus cruelle que je m'en étois fait moi-même une loi indiſpenſable. Théophé marqua beaucoup d'embarras en le voyant paroître avec moi. Il redoubla encore, lorſque s'étant approché d'elle, il lui parla ouvertement de ſa paſſion, & la fatigua par tous les témoignages de tendreſſe qui ont l'air chez les turcs d'un rôle étudié. Je m'efforçai pluſieurs fois d'interrompre une comédie qui ne pouvoit être auſſi inſupportable à Théophé qu'à moi, & j'en vins juſqu'à répondre pour elle que ſe propoſant de faire uſage de ſa liberté pour

quitter Conſtantinople, elle devoit emporter quelque regret de ne pouvoir préter l'oreille à des ſentimens ſi tendres & ſi agréablement exprimés. Mais ce que je croyois capable de le refroidir, ou de lui faire modérer du moins ſes expreſſions, lui fit hâter au contraire les offres auxquelles il s'étoit préparé. Il lui reprocha un deſſein qu'elle n'avoit formé, lui dit-il, que pour le rendre miſérable; mais ſe flattant encore de toucher ſon cœur en lui apprenant ce qu'il vouloit faire pour elle, il lui parla d'une ſuperbe maiſon qu'il avoit ſur le Boſphore, dont il étoit réſolu de lui abandonner la jouiſſance pour toute ſa vie, avec un revenu qui répondît à la magnificence d'une ſi belle demeure. Elle y ſeroit non-ſeulement libre & indépendante, mais elle y auroit une autorité abſolue ſur tout ce qui dépendoit de lui. Il lui donneroit trente eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, tous ſes diamans, dont le nombre & la beauté lui cauſeroient de l'admiration, & le choix continuel de tout ce qui pourroit flatter ſon goût. Il étoit dans une aſſez haute faveur à la ſublime Porte pour ne craindre la jalouſie de perſonne. Rien n'étoit mieux fondé qu'une fortune dont il faiſoit ſon ouvrage. Et pour ne lui laiſſer aucun doute de ſa bonne foi, il me prenoit à témoin de toutes ſes promeſſes.

Ces offres, prononcées avec l'enflure qui eſt naturelle aux turcs, firent aſſez d'impreſſion ſur moi pour me faire craindre qu'elles n'en euſſent fait trop ſur Théophé. Il me parut ſi étonnant qu'elles euſſent tant de reſſemblance avec les miennes, que l'emportant beaucoup d'ailleurs par l'éclat, je tremblai tout d'un coup pour un projet que j'avois ſi heureuſement conduit, ou que je déſeſpérai du moins d'obtenir jamais ce qui auroit été refuſé au ſéliƈtar. Mais combien ne ſentis-je point redoubler mes alarmes, lorſque Théophé, preſſée de s'expliquer, lui marqua plus de ſenſibilité pour ſes bienfaits qu'il ne s'y étoit lui-même attendu ? Un air de ſatisfaƈtion qui ſe répandit ſur ſon viſage, m'y fit découvrir plus de charmes que je n'y en avois apperçu depuis que je la connoiſſois. Je l'avois toujours vue triſte & inquiète. Le mouvement d'une cruelle jalouſie me fit voir tous les feux de l'amour allumés dans ſes yeux. Il devint un tranſport de fureur, en lui entendant ajouter qu'elle ne demandoit que vingt-quatre heures pour ſe déterminer. Elle finit cette ſcène par des inſtances qu'elle n'adreſſa qu'à lui, pour obtenir qu'il ſe retirât ; & faiſant enſuite réflexion qu'il pouvoit trouver choquant qu'elle m'exceptât de cette prière, ou qu'elle fît difficulté de le ſouffrir long-

tems dans un lieu où il m'avoit trouvé, elle ajouta fort adroitement qu'avec un bienfaiteur à qui elle devoit la liberté, elle s'obſervoit moins qu'avec un étranger qu'elle avoit à peine vu trois fois.

J'aurois peut-être trouvé dans la fin de ce diſcours de quoi diminuer ou ſuſpendre le chagrin qui me dévoroit, ſi mes prétentions m'euſſent laiſſé l'eſprit aſſez libre pour y découvrir ce qu'il y avoit de flatteur & de conſolant pour moi. Mais frappé du terme qu'elle avoit demandé pour ſa réponſe, déſeſpéré de la joie du ſéliƈtar, & preſqu'étouffé par la violence que je me faiſois pour cacher mon agitation, je ne penſai qu'à gagner la rue, dans l'eſpérance de me ſoulager du moins par quelques ſoupirs. Cependant n'ayant point eu la force de ſortir ſans le ſéliƈtar, ce fut un autre tourment pour moi de me voir obligé, en ſortant avec lui, de ſoutenir ſon entretien pendant plus d'une heure, & d'entendre avec quelle ſatisfaƈtion il ſe louoit déjà de ſa fortune. Je ne pus me perſuader que la facilité avec laquelle il s'étoit fait écouter, fût le bonheur d'un moment, & connoiſſant ſa bonne foi, je lui demandai quelqu'explication ſur cette viſite qui m'avoit cauſé tant d'étonnement. Il ne ſe fit pas preſſer pour me découvrir qu'ayant envoyé le même jour à

Théophé divers préſens qu'elle avoit reçus, me dit-il, ſans répondre à ſa lettre, il avoit fait preſſentir le maître de langues ſur le deſſein où il étoit de ſe rendre ſecrètement chez lui, & que l'eſpoir d'être récompenſé avoit engagé cette ame mercenaire à lui ouvrir ſa maiſon. A la vérité, il l'avoit fait avertir que je m'y trouvois régulièrement le ſoir ; mais n'ayant pour elle, continua le ſéliĉtar, que les ſentimens que vous me connoiſſez, & n'ignorant point de quelle nature ſont les vôtres, je n'ai pas trouvé que votre préſence me fût importune, & je ſuis ravi au contraire de vous avoir eu pour témoin de la vérité de mes promeſſes. Il me répeta qu'il étoit réſolu de les exécuter fidèlement, & qu'il vouloit faire l'eſſai d'un bonheur que les muſulmans ne connoiſſoient pas.

Je louai malgré moi la nobleſſe de ce procédé. Joignant même au chagrin que je venois d'eſſuyer, le ſouvenir des termes où j'en étois avec lui, & mille ſcrupules d'honneur auxquels je ne pouvois m'empêcher d'être ſenſible ; je réſolus de combattre des ſentimens auxquels j'avois laiſſé prendre trop d'empire, & je quittai le ſéliĉtar avec cette penſée. Mais à peine étoit-il éloigné de quelques pas, que j'entendis appeler par ſon nom mon valet de cham-

bre qui étoit le ſeul domeſtique que j'euſſe avec moi. Je reconnus Jazir, l'eſclave que j'avois mis auprès de Théophé. La réflexion avec laquelle j'avois quitté le ſéliĉtar agiſſoit encore ſi fortement, que j'ouvris la bouche pour le charger de quelques ordres qui auroient paru durs à ſa maîtreſſe. Mais il me prévint par ceux qu'il m'apportoit. Théophé l'avoit dépêché après moi, pour me prier de retourner chez elle, & lui avoit recommandé d'attendre à quelque diſtance que j'euſſe quitté le ſéliĉtar. Il s'éleva quelque combat dans mon cœur entre le juſte dépit qui s'y étoit fortifié par l'entretien que je venois de finir, & l'inclination qui me portoit encore à regreter les eſpérances que j'avois perdues. Mais je crus éviter l'embarras de cette diſcuſſion en prenant pour retourner ſur mes pas un motif qui n'avoit rien de commun avec les mouvemens qui m'agitoient.

J'avois oublié ma montre, que j'aimois ſingulièrement pour l'excellence de l'ouvrage. Ainſi, ſans examiner ſi ce n'étoit pas à mon valet de chambre qu'il convenoit de l'aller prendre, je retournai avec l'eſclave, aſſez ſatisfait d'avoir ce prétexte pour me déguiſer ma foibleſſe à moi-même. Que me dira l'infidelle ? Par quelle excuſe l'ingrate va-t-elle juſtifier ſa légèreté ? Ces plaintes ſortoient de ma bouche en mar-

chant, & loin de faire réflexion que les noms que je lui donnois, ſuppoſoient des droits qu'elle ne m'avoit point accordés ſur elle, mon imagination ne faiſoit que s'échauffer en approchant de chez elle. J'aurois commencé infailliblement par les plus durs reproches, ſi je lui euſſe trouvé en arrivant le moindre air de crainte & d'embarras. Mais ma propre confuſion fut extrême, lorſque je la vis au contraire tranquille, riante, & comme prête à s'applaudir du bonheur dont on venoit de l'aſſurer. Elle ne laiſſa pas durer longtems mes doutes. Convenez, me dit-elle, que je n'avois pas d'autre reſſource pour me délivrer des importunités du ſéliĉtar. Mais ſi votre voiture eſt prête, il faut quitter la ville avant que la nuit ſoit paſſée. Et je ſerois fâchée, ajouta-t-elle, que vous euſſiez mis le maître de langues dans notre ſecret, car je commence à voir clairement qu'il vous trompe. Comme j'étois encore plus embarraſſé de ma joie que je ne l'avois été de ma douleur, elle eut le tems de me raconter qu'après s'être ouverte à lui du projet de ſon départ, elle avoit eu la ſatisfaction de le trouver fort diſpoſé à la ſervir, mais qu'au travers de ſon zèle elle avoit ſu diſtinguer que l'intérêt étoit ſon ſeul motif.

Il lui avoit demandé la permiſſion de garder les

préſens du ſéliƈtar, en lui repréſentant qu'elle devoit être fort indifférente pour ce qu'on penſeroit d'elle après ſon départ. Les deux mots qu'il lui avoit dit ſecrètement ſur le port étoient une prière de me cacher cette convention. Et quoiqu'il parût par le ſoin qu'il avoit pris de s'autoriſer de ſon conſentement, qu'il lui reſtoit aſſez de probité pour ne ſe pas rendre coupable d'un vol, elle ne doutoit point qu'il n'eût quelque part à la viſite & aux propoſitions du ſéliƈtar. Enfin, toutes ſortes de raiſons devoient lui faire accepter l'offre que je lui avois faite de ma campagne, & ſi j'avois aſſez de bonté pour ſatisfaire ſon impatience, je ne remettrois pas ce voyage au lendemain.

J'étois ſi charmé de l'entendre, & ſi réſolu de ne pas différer un moment ce que je déſirois beaucoup plus qu'elle, que ſans prendre le tems de lui répondre, je renouvelai mes ordres pour hâter le retour de ma chaiſe. Elle étoit venue pendant que je m'entretenois avec le ſéliƈtar, & j'avois chargé mon valet de chambre de la renvoyer. La difficulté n'étoit point de cacher la retraite de Théophé au maître de langues; mais toute ma joie ne pouvant écarter l'idée du ſéliƈtar, j'avois quelqu'inquiétude ſur la manière dont il prendroit cette

aventure. Autant que mes ſcrupules pouvoient s'éclaircir en un moment, je me croyois fort à couvert de ſes reproches. La déclaration que je lui avois faite de mes ſentimens étoit ſincère alors. Je ne lui avois pas répondu qu'ils ne puſſent point changer, & ne lui ayant pas même ôté le pouvoir de gagner Théophé par ſes offres, ce n'étoit pas de moi qu'il devoit ſe plaindre lorſqu'elle leur préféroit les miennes. Cependant, elle l'avoit flatté de quelqu'eſpérance, & le terme qu'elle avoit pris pour ſe déterminer étoit une eſpèce d'engagement qui l'obligeoit du moins à le revoir & à lui expliquer clairement ſes intentions. Je craignois de l'embarraſſer elle-même en lui rappelant ce ſouvenir. Mais elle avoit tout prévu. Etant rentré dans ſa chambre après avoir donné mes ordres, je la trouvai une plume à la main. J'écris, me dit-elle, au ſéliƈtar, pour ruiner abſolument toutes les idées qu'il auroit pu ſe former de ma réponſe. Je laiſſerai ma lettre au maître de langues, qui ſera fort ſatisfait ſans doute d'avoir un nouveau ſervice à lui rendre. Elle continuoit d'écrire, & je ne lui répondis en peu de mots que pour louer ſa réſolution. Je me contraignois encore pour renfermer toute ma joie dans mon cœur, comme ſi la crainte de me voir traverſé par quelque nouvel incident m'en eût fait ſuſ-

pendre tous les tranſports. Le maître de langues, que je regardois à peine, & que ſes propres remords excitoient peut-être à chercher quelque moyen de ſe réconcilier avec moi, me fit demander la permiſſion d'entrer. Sans doute, répondit pour moi Théophé ; & le voyant paroître, elle lui dit qu'étant réſolue d'abandonner Conſtantinople, & les raiſons qu'elle m'avoit expliquées me forçant moi-même d'appuyer ſa réſolution, elle étoit bien aiſe de marquer au ſélictar la reconnoiſſance qu'elle emportoit pour ſes bontés. Elle lui remit ſa lettre, qu'elle venoit de finir. Vous exécuterez d'autant mieux cette commiſſion, ajouta-t-elle malicieuſement, que vous en êtes déjà récompenſé, & que le ſélictar ne penſera pas plus que moi à vous demander compte de ſes préſens. Je ne pus me diſpenſer de prendre occaſion de ce diſcours pour faire quelques reproches à mon lâche confident. Il me jura, pour ſe juſtifier, qu'il n'avoit pas cru donner atteinte à la fidélité qu'il me devoit ; & me rappelant avec quelle franchiſe il m'avoit confeſſé la part qu'il avoit eue à l'abſence de Théophé lorſqu'il s'étoit apperçu que j'en étois vivement affligé, il me ſupplia de juger du fond de ſes ſentimens par une ſi bonne preuve de leur ſincérité. Mais je diſtinguois trop bien ce que je devois attribuer à la crainte qu'il avoit

eue de ma vengeance; & renonçant à ſes ſervices, je le chargeai ſeulement de dire au ſéliƈtar que je comptois le voir inceſſamment.

En effet, je méditois déjà quelques moyens que je croyois infaillibles, pour me conſerver l'amitié de ce ſeigneur malgré l'oppoſition de nos intérêts. Mais ma chaiſe s'étant fait entendre au même moment, je ne penſai plus qu'à prendre la main de Théophé pour l'y conduire. Je la ſerrai avec un mouvement de paſſion que je n'avois plus la force de déguiſer; & quoiqu'il me fût venu à l'eſprit de la faire partir ſeule ſous la conduite de mon valet de chambre, pour laiſſer le maître de langues plus incertain de ſa route, je ne pus réſiſter au plaiſir que j'allois avoir de me trouver avec elle dans une même chaiſe, maître de ſon ſort & de ſa perſonne par le conſentement volontaire qu'elle avoit donné à notre départ; maître de ſon cœur, car pourquoi diſſimulerois-je le bonheur dont je me flattois? Et quelle autre explication pouvois-je donner au parti qu'elle prenoit de ſe jeter dans mes bras avec cette confiance?

Je ne fus pas plutôt à côté d'elle, que prenant un baiſer paſſionné ſur ſes lèvres, j'eus la douceur de la trouver ſenſible à cette tendre careſſe. Un ſoupir, qui lui échappa malgré elle, me fit encore juger plus favorablement de ce

qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Pendant toute la route, je tins ſa main ſerrée dans les miennes ; & je crus remarquer qu'elle y trouvoit autant de douceur que moi. Je ne lui dis pas un mot qui ne fût mêlé de quelque marque de tendreſſe, & mes diſcours mêmes, quoiqu'auſſi meſurés que mes actions par un goût de bienſéance qui m'a toujours été naturel, ſe reſſentirent continuellement du feu qui prenoit plus de force que jamais dans mon cœur.

Si Théophé ſe défendit quelquefois contre l'ardeur de mes expreſſions, ce ne fut point par des mépris ni par des rigueurs. Elle me prioit ſeulement de ne pas employer mal à propos un langage ſi tendre & ſi doux, avec une femme qui n'étoit accoutumée qu'aux uſages tyranniques du ſérail ; & lorſque cette manière de ſe défendre me faiſoit redoubler mes careſſes, elle ajoutoit qu'il n'étoit pas ſurprenant que le ſort des femmes fût heureux dans ma patrie, ſi tous les hommes s'y accordoient à les traiter avec des complaiſances ſi exceſſives.

Il étoit environ minuit lorſque nous arrivâmes à ma campagne, qui étoit ſituée près d'un village nommé *Oru*. Quoique je n'y euſſe point ordonné de préparatifs extraordinaires, il s'y trouvoit toujours de quoi traiter honnêtement mes amis, que j'y menois quelquefois aux heures

où j'y étois le moins attendu. Je parlai de fouper en arrivant. Théophé me témoigna qu'elle avoit befoin de repos plus que de nourriture. Mais j'infiftai fur la néceffité de nous rafraîchir, du moins, par une collation légère & délicate. Nous paffâmes peu de tems à table, & je l'employai moins à manger qu'à fatisfaire d'avance une partie de mes tendres défirs par le badinage de mes difcours & par l'ardeur de mes regards. J'avois marqué l'appartement où je me propofois de paffer la nuit, & l'une des raifons qui m'avoient fait preffer Théophé de prendre quelques rafraîchiffemens, avoit été pour donner le tems à mes domeftiques de l'orner avec la dernière élégance. Enfin, m'ayant répété qu'elle avoit befoin de repos, j'expliquai cet avertiffement comme une déclaration modefte de l'impatience qu'elle avoit de fe voir libre avec moi. Je m'applaudis même de trouver tout à la fois dans une aimable maîtreffe affez de vivacité pour fouhaiter impatiemment l'heure du plaifir, & affez de retenue pour déguifer honnêtement fes défirs.

Mes domeftiques, qui m'avoient vu faire plus d'une partie d'amour dans ma maifon d'Oru, & qui n'avoient ordre d'ailleurs que de préparer un lit, avoient difpofé dans le même appartement tout ce qui étoit néceffaire à la commodité de Théophé & à la mienne. Je l'y conduifis

avec un redoublement de joie & de galanterie. Son efclave & mon valet de chambre, qui nous y attendoient, s'approchèrent pour nous rendre chacun de leur côté les fervices de leur condition, & j'exhortai en badinant *Bema*, (c'étoit le nom de l'efclave) à ne pas s'attirer ma haine par un excès de lenteur. Il m'avoit femblé jufqu'alors que Théophé étoit entrée naturellement dans toutes mes vues, & je la crus fi difpofée à la conclufion de cette fcène, que je n'avois jamais penfé à couvrir mes efpérances du moindre voile. Ce n'étoit point avec une femme qui m'avoit raconté fi ouvertement fes aventures de Patras & celles du férail, que je me croyois obligé de prendre les détours qui foulagent quelquefois la modeftie d'une jeune perfonne fans expérience; & fi l'on me permet une autre réflexion, ce n'étoit pas non-plus d'une femme fur qui j'avois acquis tant de droits, & qui s'étoit livrée d'ailleurs à moi fi volontairement, que je devois attendre des excès de réferve & de bienféance. Auffi tout ce que j'avois fenti jufqu'alors de plus vif & de plus paffionné pour elle ne paffoit-il à mes propres yeux que pour le tranfport d'un libertinage éclairé, qui me la faifoit préférer à toute autre femme, parce qu'avec une figure fi piquante, elle fembloit me promettre beaucoup plus de plaifirs.

\

Cependant, à peine eut-elle remarqué que mon valet de chambre commençoit à me déshabiller, que repoussant son esclave qui s'empressoit à lui rendre le même service, elle demeura quelques momens rêveuse & comme incertaine, sans lever les yeux sur moi. Je n'attribuai d'abord ce changement de contenance qu'à l'obscurité de la nuit, qui d'un bout de la chambre à l'autre pouvoit me faire trouver quelqu'altération sur son visage. Mais continuant de la voir immobile, & Bema oisive auprès d'elle, je hasardai, avec inquiétude, quelques expressions badines sur la crainte que j'avois de m'ennuyer beaucoup à l'attendre. Ce langage, qui lui devenoit plus clair apparemment par les circonstances, acheva tout à fait de la déconcerter. Elle quitta le miroir devant lequel elle étoit encore, & se jetant languissamment sur un sofa, elle s'y tint penchée, le front appuyé sur la main, comme si elle eût cherché à me dérober la vue de son visage. Ma première crainte fut encore qu'elle ne se trouvât saisie de quelqu'incommodité. Nous avions fait le voyage pendant la nuit. Notre collation n'avoit été composée que de fruits & de glaces. Je courus à elle avec le plus vif empressement, & je lui demandai si sa santé avoit souffert quelqu'altération. Elle ne me répondit point. Mon inquiétude augmentant, je saisis une

de ſes mains, celle même ſur laquelle ſa tête étoit appuyée, & je fis quelqu'effort pour l'attirer à moi. Elle réſiſta quelques momens. Enfin, la paſſant ſur ſes yeux, pour eſſuyer quelques larmes dont j'apperçus les traces, elle me demanda en grâce de faire ſortir les deux domeſtiques, & de lui accorder un moment d'entretien.

A peine fus-je ſeul avec elle, que baiſſant les yeux & la voix, elle me dit d'un air conſterné, qu'elle ne pouvoit me diſputer tout ce que je prétendois exiger d'elle, mais qu'elle ne s'y ſeroit jamais attendue. Elle ſe tut après ces quatre mots, comme ſi la douleur & la crainte lui euſſent coupé tout d'un coup la parole, & je m'apperçus à ſa reſpiration que ſon cœur étoit dans l'émotion la plus violente. Ma ſurpriſe, qui monta auſſitôt au comble, & peut-être un mouvement de honte qu'il me fut impoſſible de vaincre tout d'un coup, me jetèrent de mon côté dans le même état; de ſorte que c'eût été le plus étrange ſpectacle du monde que de nous voir l'un & l'autre auſſi abattus que ſi nous euſſions été frappés ſubitement de quelque maladie.

Cependant, je m'excitai à ſortir de cette peſanteur, & faiſant de nouveaux efforts pour me rendre maître de la main de Théophé, je vins à bout de la retenir enfin dans les miennes. Un moment,

moment, lui dis-je pendant ce tendre combat, souffrez que je la prenne un moment pour vous parler & pour vous entendre. Elle parut céder à la crainte de m'offenser, plutôt qu'au désir de me satisfaire. Hélas! qu'ai-je droit de vous refuser, me répéta-t-elle avec la même langueur? Ai-je en mon pouvoir quelque chose qui ne soit pas à vous plus qu'à moi-même? Mais non, non, je ne m'y serois jamais attendue. Ses pleurs commencèrent à couler avec plus d'abondance. Dans l'embarras où me jeta cette scène, il me vint quelque doute de sa sincérité. Je me souvenois d'avoir entendu mille fois que la plupart des filles turques se font une gloire de disputer longtems les faveurs de l'amour, & je fus prêt, dans cette pensée, à compter ponr rien sa résistance & ses larmes. Cependant, l'ingénuité que je remarquois dans sa douleur, & la honte que j'aurois eue de ne pas répondre à l'opinion qu'elle avoit de moi si elle étoit sincère, me fit surmonter au même moment tous mes transports. Ne craignez point de lever les yeux sur moi, lui dis-je, en voyant qu'elle continuoit de les tenir baissés, & reconnoissez-moi pour l'homme du monde qui est le moins capable de vous chagriner ou de faire violence à vos inclinations. Mes désirs sont l'effet naturel de vos charmes, & j'avois pensé que vous ne me refuse-

riez point ce que vous avez accordé volontairement au fils du gouverneur de Patras & au bacha Cheriber. Mais les mouvemens du cœur ne ſont pas libres. . . . . Elle m'interrompit par une exclamation qui me parut venir d'un cœur pénétré d'amertume ; & lorſque je me flattois de lui tenir un diſcours propre à l'appaiſer, elle me fit connoître que je mettois le comble à ſa douleur.

Ne comprenant plus rien à cette bizarre aventure, & n'oſant même ajouter un ſeul mot dans la crainte de ne pas pénétrer plus heureuſement ſes intentions, je la ſuppliai de m'apprendre donc elle-même, ce que je devois faire, ce que je devois dire, pour diſſiper le chagrin que je lui avois cauſé, & de ne me pas faire un crime de ce qu'elle ne pouvoit regarder après tout comme une offenſe. Il me parut que le ton que je pris pour lui faire cette prière, lui fit craindre à ſon tour de m'avoir choqué par ſes plaintes. Elle me ſerra la main, avec un mouvement où je reconnus de l'inquiétude. O ! le meilleur de tous les hommes, me dit-elle, par une expreſſion qui eſt commune chez les turcs, jugez mieux des ſentimens de votre malheureuſe eſclave, & ne croyez pas qu'il y ait jamais rien de vous à moi qui puiſſe porter le nom d'offenſe. Mais vous m'avez per-

cé le cœur d'un mortel chagrin. Ce que je vous demande, ajouta-t-elle, puiſque vous me laiſſez la liberté de vous expliquer mes déſirs, c'eſt de me laiſſer paſſer la nuit dans mes triſtes réflexions, & de permettre demain que je vous les communique. Si vous trouvez un excès de hardieſſe dans la prière de votre eſclave, attendez du moins que vous connoiſſiez mes ſentimens pour les condamner. Elle voulut ſe laiſſer tomber à mes pieds. Je la retins malgré elle, & me levant du ſofa où je m'étois aſſis pour l'entendre, je pris un air auſſi déſintéreſſé que ſi je n'euſſe jamais penſé à lui faire la moindre propoſition d'amour. Retranchez, lui dis-je, des termes qui ne conviennent plus à votre ſituation. Loin d'être mon eſclave, vous auriez pu prendre ſur moi un empire que je ne me ſentois que trop de penchant à vous accorder. Mais je ne voudrois pas devoir votre cœur à mon autorité, quand j'aurois droit d'employer la contrainte. Vous paſſerez cette nuit, & tout le reſte de votre vie, ſi c'eſt votre deſſein, avec la tranquillité que vous paroiſſez déſirer. J'appelai auſſitôt ſon eſclave, à qui j'ordonnai ſans affectation de lui rendre ſes ſervices; & me retirant avec la même apparence de calme, je me fis conduire dans un autre appartement, où je ne tardai pas un inſtant à me

mettre au lit. Il me reſtoit un fond d'agitation que tous les efforts que j'avois faits pour me vaincre n'avoient pu calmer entièrement ; mais je me flattai que le repos du ſommeil achèveroit bientôt de rétablir la paix dans mon eſprit & dans mon cœur.

Cependant à peine l'obſcurité & le ſilence de la nuit eurent-ils commencé à recueillir mes ſens, que toutes les circonſtances qui venoient de ſe paſſer à mes yeux ſe repréſentèrent preſqu'auſſi vivement à mon imagination. Comme je n'avois pas perdu un mot de tous les diſcours de Théophé, le premier ſentiment que j'éprouvai en les retrouvant dans ma mémoire fut ſans doute un mouvement de dépit & de confuſion. Il me fut même aiſé de démêler que la facilité avec laquelle j'avois pris le parti de la laiſſer tranquille, & tout le déſintéreſſement que j'avois marqué en la quittant, étoient venus de la même cauſe. Je me confirmai pendant quelques momens dans cette diſpoſition, par les reproches que je me fis de ma foibleſſe. Ne devois-je pas rougir de m'être livré ſi imprudemment depuis quelques jours, à l'inclination que je m'étois ſentie pour une fille de cette ſorte, & le goût que j'avois pour elle auroit-il dû m'intéreſſer juſqu'à me cauſer de l'inquiétude & du trouble ? La Turquie n'étoit-elle pas

remplie d'esclaves dont je pouvois attendre les mêmes plaisirs ? Il ne me manquoit, ajoutai-je en raillant ma propre folie, que de prendre une passion sérieuse pour une fille de seize ans, que j'avois tirée d'un sérail de Constantinople, & qui n'étoit peut-être entrée dans celui de Cheriber qu'après avoir fait l'essai de tous les autres. Passant au refus qu'elle m'avoit fait de ses faveurs après les avoir prodiguées à je ne sais combien de turcs, je m'applaudis de ma délicatesse, qui me faisoit attacher un si grand prix aux restes du vieux Cheriber. Mais je trouvois encore plus admirable que Théophé eût appris dans un espace si court, à connoître la valeur de ses charmes, & que le premier homme à qui elle s'adresſât pour lui en faire acheter la possession si cher, fût un françois, aussi versé que moi dans le commerce des femmes. Elle s'est imaginée, disois-je, sur l'air de bonté que je porte sur mon visage & dans les manières, qu'elle alloit faire de moi sa première dupe ; & cette jeune coquette, à qui j'ai supposé tant de naïveté & de candeur, se promet peut-être de me mener bien loin par ses artifices.

Après avoir comme satisfait mon ressentiment par ces réflexions injurieuses, je revins peu à peu à considérer le fond de cette aventure avec moins d'émotion. Je me rappelai tout

la conduite que Théophé avoit tenue avec moi depuis que je l'avois vue au férail de Cheriber. S'étoit-elle jamais échappée à la moindre action ni au moindre difcours qui parût s'accorder avec les intentions que je lui fuppofois ? N'avois-je pas été furpris au contraire de lui voir faifir vingt fois toutes les ouvertures que j'avois données à fes réflexions, pour les tourner du côté le plus férieux de la morale ; & n'avois-je pas même admiré la pénétration & la jufteffe qui éclatoient dans tous fes raifonnemens. Il eft vrai qu'elle me les avoit rebattus quelque fois jufqu'à l'excès, & c'étoit peut-être cette efpèce d'affectation qui m'avoit empêché de les croire fincères. Je les avois regardés tout au plus comme un exercice qu'elle donnoit à fon efprit, ou comme l'effet d'une infinité de nouvelles impreffions, que l'explication de nos maximes & le récit de nos ufages faifoient continuellement fur une imagination vive & inquiète. Mais pourquoi lui faire cette injuftice, & ne pas croire effectivement qu'avec un bon naturel & beaucoup de raifon, elle avoit été férieufement frappée de mille principes dont elle trouvoit le germe au fond de fon cœur. N'avoit-elle pas rejeté nettement les offres du féliƈtar ? N'avoit-elle pas penfé à me quitter moi-même, pour aller chercher en Europe un

état qui répondît à ses idées ? Et si elle avoit consenti ensuite à se livrer à mes soins, n'étoit-il pas naturel qu'elle eût cette confiance pour un homme à qui elle devoit les images de vertu qu'elle commençoit à goûter ? Dans cette supposition, ne devenoit-elle pas respectable ; & pour qui l'étoit-elle plus que pour moi-même, qui avois commencé à la servir sans intérêt, & qui loin de troubler ses projets de sagesse par des propositions folles & libertines, devois me faire honneur au contraire d'une conversion qui étoit véritablement mon ouvrage !

Plus je m'attachai à ces réflexions, plus je sentis que cette manière de considérer mon aventure étoit flatteuse pour moi ; & m'étant toujours piqué de quelque élévation dans mes principes, il ne m'en coûta presque rien pour sacrifier les plaisirs que je m'étois proposés, à l'espérance de faire de Théophé une femme aussi distinguée par sa vertu que par ses charmes. Je n'ai jamais pensé, disois-je, à lui inspirer de la sagesse, & le goût que je lui suppose n'est qu'un heureux effet de son naturel, excité par quelques discours qui me sont échappés au hasard. Que sera-ce, lorsque je me ferai une étude sérieuse de cultiver ces riches présens de la nature ? Je me la représentai avec complaisance dans l'état où je croyois pouvoir la con-

duire. Mais frappé d'avance de ce portrait, que lui manqueroit-il donc alors, ajoutai-je, pour être la première femme du monde ? Quoi ! Théophé pourroit devenir aussi aimable par les qualités de l'esprit & du cœur, que par les charmes extérieurs de sa figure ? Eh ! quel est l'homme d'honneur & de goût qui ne se croiroit pas heureux d'être attaché pour toute sa vie...... Je m'arrêtai à la moitié de cette réflexion, comme effrayé de l'avidité avec laquelle mon cœur sembloit s'y prêter. Elle me revint mille fois jusqu'au moment où mes sens s'assoupirent ; & loin d'éprouver le trouble dont j'avois appréhendé de me ressentir jusqu'au lendemain, je passai tout le reste de la nuit dans un délicieux sommeil.

Les premières traces que je retrouvai le matin dans ma mémoire, furent celles qui s'y étoient si doucement gravées en m'endormant. Elles s'y étoient étendues avec tant de force, qu'ayant comme effacé celles de mon premier projet, il ne me revint pas le moindre désir qui ressemblât à ceux dont je m'étois entretenu depuis plusieurs jours. Je brûlois de me revoir avec Théophé ; mais c'étoit dans l'espérance de la trouver telle que j'avois eu tant de plaisir à me la figurer, ou du moins de la voir dans la disposition que je lui avois

ſuppoſée. Cette ardeur alloit juſqu'à me faire craindre de m'être trompé dans mes ſuppoſitions. A peine eus-je appris qu'il étoit jour dans ſon appartement, que je lui fis demander la permiſſion d'y entrer. Son eſclave vint me prier de ſa part de lui laiſſer un moment pour ſortir du lit. Mais je me hâtai de l'y ſurprendre, dans la ſeule vue de lui faire connoître par ma modération le changement que la nuit avoit mis dans mes idées. Elle marqua quelque trouble, en me voyant ſitôt arriver, & dans ſon embarras elle me fit des excuſes de la lenteur de ſon eſclave. Je la raſſurai par un diſcours modeſte, qui ne lui laiſſa rien à craindre de mes intentions. Qu'elle étoit belle néanmoins dans cet état, & que tant de charmes étoient propres à me faire oublier mes réſolutions!

Vous m'avez promis, lui dis-je d'un ton ſérieux, des explications que je brûle d'entendre; mais permettez qu'elles ſoient précédées des miennes. A quelques déſirs que je me ſois livré hier, vous avez dû juger par la ſoumiſſion que j'eus pour les vôtres, que je ne déſire point d'une femme ce qu'elle n'eſt pas portée à m'accorder volontairement. J'ajoute aujourd'hui à cette preuve de mes ſentimens une déclaration qui va les confirmer. C'eſt que dans quelque vue que vous ayez conſenti à

m'accompagner ici, vous avez toujours la liberté de les ſuivre comme vous avez à préſent celle de les expliquer. Je m'impoſai ſilence, en finiſſant ce diſcours ; & je réſolus de ne le pas rompre qu'elle n'eût achevé le ſien. Mais après m'avoir regardé un moment, je fus ſurpris de lui voir répandre quelques larmes ; & lorſque l'inquiétude que j'en reſſentis m'eut fait oublier ma réſolution, pour lui demander ce qui les cauſoit, mon étonnement augmenta encore de ſa réponſe. Elle me dit que perſonne n'étoit plus à plaindre qu'elle, & que le diſcours que je lui tenois étoit préciſément le malheur auquel elle s'étoit attendu. Je la preſſai de parler plus clairement. Hélas ! reprit-elle, en me faiſant cette déclaration de vos ſentimens, que vous rendez peu de juſtice aux miens ! Après ce qui ſe paſſa hier ici, vous ne pouvez prendre ce ton avec moi que par une ſuite des mêmes idées ; & je meurs de chagrin que depuis le tems que je m'efforce de vous faire voir quelque jour dans le fond de mon cœur, j'aye ſi mal réuſſi à vous faire connoître ce qui s'y paſſe.

Cette plainte ne faiſant que redoubler mon obſcurité, je lui confeſſai avec autant de franchiſe dans mes termes que dans l'air de mon viſage, que tout ce qui la regardoit depuis que je l'avois vûe pour la première fois, avoit été

pour moi une énigme perpétuelle, que son discours même me rendoit encore plus difficile à pénétrer. Parlez donc naturellement, lui dis-je encore; pourquoi balancez-vous? A qui vous ouvrirez-vous jamais avec plus de confiance?

Ce sont vos questions mêmes, me répondit-elle enfin, c'est la nécessité où vous me mettez de parler clairement qui cause mon chagrin. Quoi! vous avez besoin d'explication pour concevoir que je suis la plus malheureuse personne de mon sexe? Vous, qui m'avez ouvert les yeux sur ma honte, vous êtes surpris que je sois insupportable à moi-même, & que je pense à me cacher aux yeux des autres? Eh! quel est désormais le partage qui me convient? Est-ce de répondre à vos désirs ou à ceux du sélictar, lorsque je trouve dans les lumières que vous m'avez inspirées autant de juges qui les condamnent? Est-ce de passer dans les pays dont vous m'avez vanté les usages & les principes, pour y retrouver, dans l'exemple de toutes les vertus que j'ai ignorées, le perpétuel reproche de mes infamies? J'ai tenté néanmoins de quitter cette nation corrompue. J'ai voulu fuir & ceux qui ont perdu mon innocente jeunesse, & vous, qui m'avez appris à connoître ma perte. Mais où me laissois-je entraîner par ma confusion & par mes remords? Je ne sens que trop que sans protection

& ſans guide je n'aurois pas fait de pas qui ne m'eût conduit à quelque nouvel abîme. Vos inſtances m'ont arrêtée. Quoique vous fuſſiez plus redoutable pour moi que tous les hommes enſemble, parce que vous connoiſſiez mieux toute l'étendue de mon infortune, quoique chacun de vos regards me parût une ſentence qui portoit ma condamnation, je ſuis rentrée avec vous dans Conſtantinople. Un malade, diſois-je pour me raſſurer, rougit-il de voir ſes plaies les plus honteuſes? D'ailleurs, après avoir conçu qu'un voyage entrepris au haſard étoit une imprudence, je me ſuis flattée, ſur vos promeſſes, que vous m'ouvririez des voies plus ſûres pour m'éloigner. Cependant, c'eſt vous-même qui me repouſſez aujourd'hui vers le précipice dont vous m'avez tirée. Je vous ai regardé comme mon maître dans la vertu, & vous voulez me replonger dans le vice avec d'autant plus de danger pour ma foibleſſe, que s'il pouvoit m'offrir quelques charmes, ce ſeroit en ſe préſentant à moi par vos mains? Hélas! m'étois-je mal expliquée, ou feigniez-vous de ne pas m'entendre? Les bornes de mon eſprit, le déſordre de mes idées & de mes expreſſions, ont pu vous faire mal juger de mes ſentimens; mais ſi vous commencez à les connoître par les efforts que je fais pour les expliquer, ne vous offenſez pas de l'effet que vos propres leçons

ont produit fur mon cœur. Quand vous auriez changé de principes, je fens trop bien que c'eft aux premiers que je dois ma foumiffion, & je vous conjure de fouffrir que j'y demeure attachée.

Ce difcours, dont je ne rapporte que ce qui eft refté de plus clair dans ma mémoire, fut affez long pour me donner le tems d'en pénétrer toute la force & d'y préparer ma réponfe. Rempli, comme je l'étois, des réflexions qui m'avoient occupé pendant toute la nuit, j'avois été bien moins offenfé des reproches de Théophé, bien moins affligé de fes fentimens & de fes réfolutions, que je n'étois charmé au contraire de les trouver conformes à l'opinion que je m'en étois déjà formée. Auffi l'idée que j'avois commencé à prendre d'elle, & la fatisfaction vertueufe que j'en avois reffentie, n'avoient-elles fait qu'augmenter pendant que j'étois attaché à l'entendre; & pour peu qu'elle eût fait d'attention à mes mouvemens, elle auroit remarqué que je recevois chaque mot qui fortoit de fa bouche avec quelque figne de joie & d'applaudiffement. J'en modérai néanmoins les expreffions dans ma réponfe, pour ne pas donner un air de légèreté ou d'emportement à la conclufion d'une conférence fi férieufe. Chère Théophé! lui dis-je dans l'abondance de mes fentimens,

vous m'aviez humilié par vos plaintes ; & je ne vous dissimulerai point que j'étois hier fort éloigné de les prévoir ; mais j'en ai apporté quelque pressentiment dans cette visite, & je suis venu disposé à me reconnoître coupable. Si vous me demandez comment il m'est arrivé de le devenir, c'est qu'il m'auroit été trop difficile de me persuader ce que je viens d'entendre avec une vive admiration, & ce qui me paroîtroit encore incroyable si je n'en avois des témoignages si certains. Je me reproche d'avoir eu pour vous jusqu'à présent plus d'admiration que d'estime. Eh ! quand on sait combien le goût de la vertu est rare dans les pays les plus favorisés du ciel, quand on éprouve soi-même combien son exercice est pénible, peut-on croire aisément que dans le sein de la Turquie, au sortir d'un sérail, une personne de votre âge ait saisi tout d'un coup non-seulement l'idée, mais le goût même de la plus haute sagesse ? Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait de propre à vous l'inspirer ? Quelques réflexions hasardées sur nos usages ont-elles pu faire naître dans votre cœur un si heureux penchant ? Non, non, vous ne le devez qu'à vous-même ; & votre éducation qui l'a tenu jusqu'à présent comme lié par la force de l'habitude, est un malheur de la fortune dont il n'y a point de reproche à vous faire.

Ce que je veux d'abord en conclure, continuai-je avec la même modération, c'eſt que vous feriez également injuſte & de vous offenſer des vues que j'ai eues ſur vous, puiſqu'il n'étoit pas naturel que je pénétraſſe tout d'un coup les vôtres, & de croire qu'on puiſſe ſe prévaloir du paſſé pour vous refuſer l'eſtime que vous allez mériter par une conduite digne de vos ſentimens. Abandonnez vos projets de voyage; jeune & ſans expérience du monde, vous n'en devez rien attendre d'heureux. La vertu, dont on a des idées ſi juſtes en Europe, n'y eſt guères mieux pratiquée qu'en Turquie. Vous trouverez des paſſions & des vices dans tous les pays qui ſont habités par des hommes. Mais ſi mes promeſſes peuvent vous inſpirer quelque confiance, repoſez-vous ſur des ſentimens qui ont déjà changé de nature, & qui ne m'inſpireront plus d'ardeur que pour perfectionner les vôtres. Ma maiſon ſera un ſanctuaire; mon exemple portera tous mes domeſtiques à vous reſpecter. Vous y trouverez une reſſource conſtante dans mon amitié; & ſi vous avez goûté mes maximes, peut-être vous reſte-t-il quelques lumières à tirer de mes conſeils.

Elle me regardoit d'un air ſi rêveur, que je cherchois inutilement dans ſes yeux ſi elle étoit ſatisfaite de ma réponſe. J'appréhendai même,

en lui voyant garder le ſilence, qu'il ne lui reſtât quelque doute de ma ſincérité, & qu'après l'eſſai qu'elle avoit fait de ma foibleſſe elle n'oſât ſe fier à mes proteſtations. Mais toute ſon inquiétude étoit pour elle-même. M'imaginerai-je jamais, reprit-elle après avoir fait durer beaucoup plus longtems ſon ſilence, qu'avec les idées que vous avez de la vertu, vous puiſſiez regarder ſans mépris une femme dont vous connoiſſez tous les égaremens? Je vous en ai fait l'aveu, & je ne puis m'en repentir. Je devois cette ouverture à l'empreſſement que vous avez eu d'apprendre mes infortunes. Mais ne m'impoſe-t-elle pas la loi de vous fuir, & ſerai-je jamais trop loin de ceux qui peuvent me reprocher ma honte? Je ne fus pas le maître de mon tranſport à ce diſcours. Je l'interrompis, & toute la retenue que j'avois affectée m'abandonna. Mes plaintes durent être bien touchantes, & mes raiſonnemens bien perſuaſifs, puiſque je fis confeſſer à Théophé que plus je connoiſſois le prix de la vertu, plus je devois d'admiration aux ſentimens dont elle étoit remplie. Je lui fis comprendre que dans les idées de la vraie ſageſſe, le mépris n'eſt dû qu'aux fautes volontaires, & que ce qu'elle nommoit ſes égaremens n'en devoit pas porter le nom, puiſqu'il auroit ſuppoſé qu'elle connoiſſoit déjà ce qu'elle n'avoit appris

appris que par l'occaſion qu'elle avoit eue de m'entretenir au ſérail. Enfin, je lui promis avec une eſtime conſtante, tous les ſoins dont j'étois capable pour achever l'ouvrage que j'avois eu le bonheur de commencer, & je m'engageai par des ſermens redoutables à lui laiſſer la liberté, non-ſeulement de me fuir, mais de me haïr & de me mépriſer moi-même, lorſqu'elle me verroit manquer aux conditions qu'elle voudroit m'impoſer. Et pour ôter tout air d'équivoque à mes promeſſes, je lui fis à l'heure même un plan dont je ſoumis tous les articles à ſa déciſion. Cette maiſon, lui dis-je, ſera votre demeure, & vous y établirez l'ordre qui vous conviendra le mieux. Je ne vous y verrai pas plus ſouvent que vous ne me le permettrez. Vous n'y verrez vous-même que ceux qu'il vous plaira d'y recevoir. J'aurai ſoin qu'il n'y manque rien pour vous occuper utilement ou pour vous amuſer. Et dans le penchant que vous marquez pour tout ce qui peut ſervir à former l'eſprit & le cœur, je penſe à vous faire apprendre la langue de ma nation, qui vous deviendra utile par la familiarité qu'elle vous donnera tout d'un coup avec une infinité d'excellens livres. Vous retrancherez de mes propoſitions, ou vous y ajouterez tout ce qui vous ſera inſpiré par votre propre

goût, & vous ferez toujours sûre de voir exécuter ce qui pourra vous plaire.

Je n'examinois point d'où me venoit la chaleur qui animoit toutes ces offres, & Théophé ne s'arrêta pas non plus à cette discussion. Elle crut voir dans ma franchise des raisons assez fortes pour céder à mes instances. Elle me dit que devant tout à ma générosité, son obstination devoit lui faire appréhender de s'en rendre indigne, & qu'elle acceptoit des offres, trop heureuses pour elle, si j'étois fidèle à les exécuter. Je ne sais comment je trouvai assez de force pour retenir le mouvement qui me portoit à me jeter à genoux devant son lit, & à la remercier de ce consentement comme d'une faveur. Nous commencerons sur le champ; lui dis-je avec plus de joie que je n'en voulois faire éclater, & vous reconnoîtrez quelque jour que je mérite votre confiance.

Ce sentiment étoit sincère. Je la quittai, sans m'être même hasardé à lui baiser la main; quoique l'ayant la plus belle du monde, elle m'en eût inspiré cent fois le désir dans les mouvemens qu'elle avoit faits pendant notre entretien. Mon dessein étoit de retourner aussitôt à Constantinople, non-seulement pour lui procurer ce que je croyois de plus propre à l'amuser dans sa solitude, mais pour lui donner le tems d'établir

ſon autorité & l'ordre qu'elle voudroit dans ma maiſon. Je déclarai là-deſſus mes intentions au petit nombre de domeſtiques que j'y laiſſois pour la ſervir. Bema, que j'avois fait appeler pour la rendre témoin de cet ordre, me demanda la liberté de me parler à l'écart, & me ſurprit extrêmement par ſon diſcours. Elle me dit que la liberté & l'empire même que je laiſſois à ſa maîtreſſe lui faiſoient aſſez connoître que j'ignorois le caractère des femmes de ſa nation; que l'expérience qu'elle avoit acquiſe dans pluſieurs ſérails la mettoit en état d'aider un étranger de ſes conſeils; que la fidélité à laquelle elle étoit obligée par ſa condition ne lui permettoit pas de me déguiſer ce que j'avois à craindre d'une maîtreſſe auſſi jeune & auſſi belle que Théophé; qu'en un mot je devois faire peu de fond ſur ſa ſageſſe, ſi au lieu de lui laiſſer une autorité abſolue dans ma maiſon, je ne l'aſſujettiſſois point à la conduite de quelqu'eſclave fidelle; que c'étoit l'uſage de tout ce qu'il y avoit de ſeigneurs en Turquie, & que ſi je la croyois propre elle-même à cet emploi, elle me promettoit tant de vigilance & de zèle que je ne me repentirois jamais de ma confiance.

Quoique je n'euſſe point reconnu aſſez d'eſprit à cette eſclave pour en eſpérer des ſecours extraordinaires, & que dans l'opinion que j'a-

vois de Théophé je n'eusse pas besoin d'un argus auprès d'elle, je pris un tempérament entre le conseil que je recevois & ce que je crus pouvoir accorder à la prudence. Je ne me conduis point, dis-je à Bema, par les maximes de votre pays, & je vous déclare d'ailleurs que je n'ai aucun droit sur Théophé qui m'autorise à lui imposer des loix. Mais si vous êtes capable de quelque discrétion, je vous charge volontiers d'avoir l'œil ouvert sur sa conduite. La récompense sera proportionnée à vos serviees; & surtout à votre sagesse, ajoutai-je, car j'exige absolument que Théophé ne s'apperçoive jamais de la commission que je vous donne. Bema parut extrêmement satisfaite de ma réponse. Sa joie m'auroit peut-être été suspecte, si les personnes de qui je tenois cette esclave ne m'eussent vanté presqu'également sa prudence & sa fidélité. Mais je ne voyois rien d'ailleurs dans une commission si simple, qui demandât plus que de la médiocrité dans les deux qualités dont on m'avoit répondu.

Ce qui m'occupa le plus en retournant à la ville, fut la difficulté de satisfaire le sélictar, qui ne pouvoit ignorer longtems ni que Théophé avoit quitté le maître de langues, ni même que je lui avois accordé une retraite dans ma maison. J'étois devenu tout d'un coup tranquille sur ce qui la regardoit, depuis que j'étois sûr

de l'avoir ſous ma conduite ; & ſans examiner ce que mon cœur oſoit s'en promettre, il me ſembloit que de quelques ſentimens qu'il pût ſe remplir, l'avenir ne m'offroit que des facilités ſur leſquelles je pouvois me repoſer. Mais ne pouvant me diſpenſer d'entrer dans quelqu'explication avec le ſélictar, les raiſons que j'avois préparées la veille, & qui m'avoient paru capables de l'appaiſer, perdoient leur force pour moi-même à meſure que le moment s'approchoit de les lui faire goûter. Celle dont j'avois eſpéré le plus d'effet, étoit la crainte de ſon père, qui auroit eu plus de droit que jamais, non ſeulement de l'exclure de ſa famille, mais de ſolliciter ſa punition, ſi elle s'étoit livrée volontairement à l'amour d'un turc. Ma protection, dans le cas où elle étoit, la mettoit plus à couvert que celle du ſélictar. Cependant outre l'idée qu'il avoit lui-même de ſon crédit, je ne pouvois lui confeſſer qu'elle étoit chez moi ſans retomber dans la néceſſité de l'y recevoir auſſi ſouvent qu'il lui plairoit de s'y préſenter. C'étoit attirer autant de chagrins à Théophé qu'à moi-même. Dans cet embarras je pris un parti tout différent, & le ſeul peut-être qui pût me réuſſir avec un homme auſſi généreux que le ſélictar : j'allai chez lui directement. Je n'attendis point qu'il rendît mon entrepriſe plus difficile par ſes

plaintes, & prévenant même toutes ses questions, je lui appris que le motif qui avoit fait rejeter ses offres, étoit un penchant déclaré de la jeune grecque pour des vertus qui sont peu connues des femmes en Turquie. Je ne lui cachai pas même que dans l'étonnement que j'en avois eu, je n'y avois pris quelque confiance qu'après les avoir mises à l'épreuve; mais que n'ayant trouvé que des sujets d'admiration dans les sentimens d'une personne de cet âge, j'étois résolu de lui accorder tous les secours qui pouvoient conduire des inclinations si nobles à leur perfection, & que le connoissant lui-même, je ne doutois pas qu'il ne fût porté à seconder mon dessein. De tout ce discours, que je tournai avec beaucoup de ménagement, il n'y eut que les derniers termes que je regrettai d'avoir laissé échapper. Le sélictar répondit à mon attente en me protestant qu'il respectoit des sentimens tels que je les représentois dans Théophé, & qu'il n'avoit jamais prétendu les exclure du commerce qu'il s'étoit proposé avec elle; mais il prit occasion de l'opinion que je marquois de lui, pour m'assurer que sa tendresse augmentant avec son estime, il vouloit lui témoigner plus que jamais le cas qu'il faisoit d'elle. Je ne pus me défendre de la proposition qu'il me fit de m'accompagner quelquefois chez Oru, qu'en lui offrant toute la li-

berté que j'accordois chez moi à mes amis ; mais avec la réserve que Théophé y mettroit elle-même, par le droit que mes fermens lui avoient donné de ne voir que ceux qu'elle voudroit admettre dans sa solitude.

Quoique je me reprochasse avec raison d'avoir donné au sélictar une ouverture dont je le voyois résolu de profiter, je fus si satisfait de m'être délivré par ma franchise du scrupule qui m'avoit troublé, que je comptai pour rien l'embarras de le voir à Oru. Il auroit eu sujet de s'offenser, si j'eusse balancé à lui promettre cette satisfaction, & les soupçons dont sa propre droiture autant que l'opinion qu'il avoit de la mienne avoit eu la force de le défendre jusqu'alors, auroient peut-être commencé à naître & causé aussitôt la ruine de notre amitié. Je ne pensai en le quittant qu'à remplir les promesses que j'avois faites à Théophé. Connoissant son goût pour la peinture, qui ne s'étoit encore exercé qu'à représenter des fleurs, suivant la loi qui interdit aux turcs la représentation de toutes les créatures vivantes, je cherchai un peintre qui pût lui montrer le dessein & le portrait. En lui choisissant d'autres maîtres pour les arts & les exercices de l'Europe, il me vint à l'esprit une pensée que je combattis longtems ; mais que la providence, dont il n:

faut pas entreprendre d'approfondir les secrets, fit prévaloir à la fin sur toutes mes difficultés. Dans la persuasion où j'étois que le jeune Condoïdi étoit son frère, il me parut d'autant plus naturel de les associer pour leur éducation, que la plupart des maîtres que je leur donnois à l'un & à l'autre étoient les mêmes. Ce dessein supposoit que Condoïdi feroit aussi sa demeure à Oru; & loin d'y trouver le moindre sujet d'objection, je me réjouissois au contraire de pouvoir donner à Théophé une compagnie habituelle, qui lui feroit éviter l'ennui de la solitude. S'il faut que je le confesse, la principale difficulté que j'eus à combattre dans ce projet, ne fut pas bien démêlée dans mon esprit, & ce fut peut-être l'obligation où je me crus de l'en éloigner, qui m'empêcha d'en former d'autres auxquelles j'aurois pu trouver plus de raisons de m'arréter. Je pensai confusément, & sans oser me l'avouer à moi-même, que la présence continuelle de ce jeune homme m'ôteroit la liberté d'être seul avec Théophé; mais étant résolu dans le fond de m'en tenir religieusement à toutes mes promesses, je ne m'arrêtai quelque tems à cette idée que pour la rejeter.

Synese (c'étoit le nom du jeune Condoïdi) apprit avec beaucoup de joie ce que l'estime & l'inclination me faisoient entreprendre pour

ſa ſœur. Il n'en marqua pas moins de la réſolution où j'étois de le faire vivre avec elle, & de leur faire recevoir les mêmes inſtructions. Je le fis partir dès le même jour pour Oru, avec tout ce que je deſtinois à l'amuſement de Théophé. Leur père qui ſavoit enfin que je m'étois attaché ſon fils, & qui étoit déjà venu pour m'en faire des remerciemens, reparut chez moi ſur l'avis que Syneſe lui fit donner de mon arrivée. Il me reconnut avec étonnement, & je fus perſuadé par ſon embarras que Syneſe avoit eu la fidélité, ſuivant mes ordres, de lui cacher le nœud de cette aventure. J'avois voulu tout à la fois & me faire un amuſement de ſa ſurpriſe, & profiter de ſes premières impreſſions pour renouveler mes inſtances en faveur de Théophé. Mais je perdis la ſeconde de ces deux eſpérances, lorſque cet obſtiné vieillard m'eût déclaré poſitivement que ſa religion & ſon honneur lui défendoient de reconnoître une fille qui avoit été élévée dans un ſérail. L'offre même que je lui fis de lever tous les obſtacles, en me ſubſtituant aux devoirs paternels, ne parut pas l'ébranler. Il demeura ſi inflexible que dans le reſſentiment que j'en eus, je lui déclarai qu'il pouvoit ſe diſpenſer de revenir chez moi, & que je ne recevrois pas volontiers ſes viſites.

Je ne retournai à Oru que le lendemain. L'impatience de revoir Théophé étoit un ſentiment que je ne me diſſimulois pas : mais ayant abſolument renoncé à toutes les prétentions que j'avois eues ſur elles, je ne penſois pas non plus à m'interdire un penchant honnête, qui pouvoit s'accorder avec ſes idées de ſageſſe & avec tous mes engagemens. Cette eſpèce de liberté que j'accordois à mon cœur m'empêchoit de ſentir tout ce qu'il m'en auroit déjà coûté, ſi j'avois entrepris de le contraindre. Je trouvai Syneſe avec elle, tous deux dans la première ardeur de leurs exercices, & preſqu'également ſenſibles à l'attention que j'avois eue de les faire vivre enſemble. J'admirai dans Théophé un air de tranquillité qui ſembloit avoir augmenté ſa fraîcheur naturelle, & qui étoit déjà l'effet de la ſatisfaction de ſon cœur. Je voulus ſavoir de Bema quel uſage elle avoit fait de l'autorité que je lui avois accordée dans ma maiſon. Cette eſclave, qui étoit piquée au fond d'en avoir elle-même ſi peu, n'oſa me dire encore que ſa maîtreſſe en eût abuſé; mais elle répéta toutes les raiſons qu'elle m'avoit déjà apportées pour me le faire craindre. La cauſe de ſon zèle étoit ſi viſible, que je la priai en ſouriant d'avoir moins d'inquiétude. Elle s'étoit attendue, ſur quelques explications

de ceux qui l'avoient achetée pour moi, que je lui donnerois une eſpèce d'empire ſur Théophé, & cette marque de confiance qu'elle avoit obtenue dans quelques férails, étoit le ſouverain dégré de diſtinction pour une eſclave. Je lui déclarai que les uſages des turcs n'étoient point une règle pour un françois, & que nous avions les nôtres, dont je lui conſeillois de profiter elle-même pour la douceur de ſa vie. Si elle n'eût point la hardieſſe de ſe plaindre, elle prit peut-être dès ce moment un dégoût pour Théophé & pour moi, dont elle ne trouva que trop aiſément l'occaſion de nous faire reſſentir les effets.

Les affaires de mon emploi me laiſſant plus de liberté que je n'en avois eu depuis longtems, je pris le prétexte de la belle ſaiſon, pour faire un ſéjour de quelques ſemaines à la campagne. J'avois appréhendé d'abord que Théophé n'uſât trop rigoureuſement de l'offre que je lui avois faite de me priver de la voir. Mais croyant remarquer au contraire qu'elle prenoit plaiſir à mon entretien, je m'oubliois près d'elle pendant des jours entiers, & j'apprenois dans cette familiarité à connoître de plus en plus toutes les perfections dont la nature avoit orné ſon caractère. Ce fut de moi-même qu'elle reçut les premières leçons de

notre langue. Elle y fit des progrès surprenans. Je lui avois vanté les fruits qu'elle en pourroit tirer par la lecture, & son impatience étoit de se voir à la main un livre françois qu'elle pût entendre. Je n'en avois pas moins qu'elle, & je satisfaisois d'avance une partie de la sienne, en lui traçant des images imparfaites de ce qu'elle devoit trouver avec plus de méthode & d'étendue dans nos bons écrivains. Il ne m'échappoit rien qui eût rapport à mes sentimens. La douceur de la voir, & celle de l'entendre étoient des plaisirs innocens dont j'étois comme enivré. J'aurois appréhendé de diminuer par quelque retour de foiblesse la confiance qu'elle m'avoit rendue; & ce qui me paroissoit surprenant à moi-même, je me sentois si peu tourmenté par cette chaleur de tempérament qui rend quelquefois la privation de certains plaisirs assez difficile à l'âge où j'étois, que je me les retranchois sans peine, & même sans réflexion, quoique je ne me fusse point imposé jusqu'alors des loix fort sevères à l'égard des femmes, sur-tout dans un pays où les besoins de la nature semblent augmenter avec la liberté de les satisfaire. En réfléchissant depuis sur la cause de ce changement, j'ai conçu que les facultés naturelles qui sont la source des désirs, prennent peut-être un autre cours dans un

homme qui aime, que dans ceux qui n'ont pour tout aiguillon que la chaleur de l'âge. L'impreſſion que la beauté fait ſur tous les ſens diviſe l'action de la nature. Et ce que je nomme les facultés naturelles, pour éloigner des idées qui paroîtroient ſales, remonte ainſi par les mêmes voies qui l'ont apporté dans les réſervoirs ordinaires, ſe mêle dans la maſſe du ſang, y cauſe cette ſorte de fermentation ou d'incendie, en quoi l'on peut faire conſiſter proprement l'amour, & ne reprend la route qui le fait ſervir à l'acte du plaiſir, que lorſqu'il y eſt rappelé par l'exercice.

Le ſélictar venoit troubler quelquefois cette vie délicieuſe. J'avois préparé mon éleve à ſes viſites, & voulant même l'accoutumer à regarder la ſociété des hommes d'un autre œil que les femmes turques, qui ne s'imaginent point qu'il y ait de commerce avec eux ſans amour, je lui avois recommandé de recevoir avec politeſſe un homme dont l'eſtime lui faiſoit honneur, & dont la tendreſſe ne devoit plus lui cauſer d'inquiétude. Il avoit répondu à l'opinion que j'avois de lui, par une conduite ſi modeſte qu'elle me cauſoit de l'admiration pour ſes ſentimens. Il me devint aſſez difficile d'en comprendre la nature; car la ſeule voie qui lui avoit pu donner quelqu'eſpérance de

les satisfaire, étant fermée désormais par ses propres conventions autant que par le refus de Théophé, il n'avoit rien à se promettre de l'avenir, & le présent ne lui offroit que le simple plaisir d'une conversation sérieuse, qui n'étoit pas même aussi longue qu'il l'auroit souhaité. Théophé, qui avoit la complaisance de le recevoir aussi souvent qu'il venoit à Oru, n'avoit pas toujours celle de s'ennuyer avec lui, lorsqu'il y demeuroit trop longtems. Elle nous quittoit pour aller reprendre ses exercices avec son frere, & j'essuyois dans son absence le récit de tous les tendres sentimens du sélictar. Comme il n'avoit plus de projet formé, & qu'il se réduisoit à des témoignages vagues de son admiration & de son amour, je me persuadai à la fin que m'ayant entendu parler souvent de cette manière fine d'aimer, qui consiste dans les sentimens du cœur, & qui est si peu connue de sa nation, il y avoit pris assez de goût pour en faire l'essai. Mais comment concevoir aussi qu'il se bornât au plaisir d'exercer son cœur par des sentimens tendres, sans marquer plus de chagrin & d'impatience de ne pouvoir obtenir le moindre retour?

Ces doutes ne m'empêchoient pas de le voir avec d'autant moins de peine que la comparaison que je faisois de son sort au mien me sem-

bloit toujours flatteuse pour les dispositions où je m'entretenois secrètement. Mais je fus moins tranquille après une autre découverte que je ne dus point à mes propres soins, & qui précipita celle de plusieurs intrigues qui ont jeté beaucoup d'amertume dans la suite de ma vie. Il y avoit environ six semaines que je faisois ma demeure à Oru, & qu'étant témoin sans cesse de ce qui se passoit dans ma maison, j'étois charmé de la paix & du contentement que j'y voyois règner. Synese étoit constamment avec Théophé ; mais je ne la quittois pas plus que lui. Je n'avois rien remarqué dans leur liaison qui blessât l'opinion que j'avois qu'ils étoient du même sang, ou plutôt, n'ayant pas le moindre doute qu'ils ne fussent enfans du même père, il n'avoit pu me tomber dans l'esprit aucune défiance de leur familiarité. Synese que je traitois avec la tendresse qu'on a pour un fils, & qui s'en rendoit digne en effet par la douceur de son caractère, vint un jour me trouver seul dans mon appartement. Après m'avoir tenu quelques discours indifférens, il s'arrêta sans affectation sur la difficulté que son père faisoit de reconnoître Théophé, & prenant un langage qui me parut nouveau dans sa bouche, il me dit que malgré le plaisir qu'il trouvoit à se croire une sœur si aima-

ble, il n'avoit pu se persuader sincèrement qu'il fût son frère. Mon attention étant excitée par une déclaration à laquelle je m'attendois si peu, je lui laissai tout le tems de continuer. La confession du misérable qui avoit été exécuté par la sentence du cadi suffisoit, me dit-il, pour autoriser le refus de son père. Quel intérêt un homme qui se voyoit menacé du supplice, auroit-il eu à dissimuler de qui Théophé étoit fille ; & n'étoit-il pas évident qu'après avoir protesté que celle de Condoïdi étoit morte avec sa mère, il n'avoit changé de langage que pour gagner le juge par une offre infâme, ou pour obtenir le délai de son châtiment ? Il n'en étoit pas plus vraisemblable, ajouta Synese, qu'une personne aussi accomplie que Théophé fût la fille de ce scélérat ; mais elle ne pouvoit être non plus celle de Paniota Condoïdi, & mille circonstances qu'il se souvenoit d'avoir entendu raconter dans sa famille, ne lui avoient jamais permis de s'en flatter sérieusement.

Quoiqu'il ne manquât rien en apparence à la sincérité de Synese, un discours amené par lui-même, & si contraire à l'inclination que je lui avois toujours vue pour Théophé, me fit naître des soupçons extraordinaires. Je lui connoissois assez d'esprit pour être capable de quelque déguisement, & le proverbe du sélictar sur la bonne

foi

foi des grecs n'étoit pas sorti de ma mémoire. Je conclus tout d'un coup qu'il étoit arrivé quelque changement que j'ignorois dans le cœur de Synesé, & que soit haine, soit amour, il ne voyoit plus Théophé du même œil. Il ne me parut pas fort à craindre, après cette ouverture, d'être la dupe d'un homme de son âge. Et prenant le parti au contraire de lui faire découvrir ses dispositions, sans qu'il s'en apperçût, je feignis d'entrer, plus facilement peut-être qu'il ne s'y attendoit, dans les difficultés qu'il venoit de m'expliquer. Je n'ai pas plus de certitude que vous, lui dis-je, de la naissance de Théophé, & je pense, après tout, que s'il y a quelque témoignage à désirer là-dessus, c'est celui de votre famille. Ainsi dès que vous vous accorderez tous à ne la pas reconnoître, il ne lui conviendroit pas d'insister un moment sur ses prétentions. Cette réponse lui causa une satisfaction que je n'eus pas de peine à démêler. Mais lorsqu'il se préparoit sans doute à confirmer ce qu'il m'avoit dit par quelque nouvelle preuve, j'ajoutai : si vous êtes aussi persuadé que vous le paroissez, qu'elle n'est pas votre sœur, non-seulement je ne veux plus que vous lui donniez ce nom, mais je serois fâché que vous vous trouvassiez dans la nécessité de vivre plus longtems avec elle. Vous retournerez ce soir

à Conſtantinople. Ce diſcours le jeta dans un embarras que je pénétrai encore plus aiſément que je n'avois démêlé ſa joie. Je ne lui laiſſai pas le tems de ſe reconnoître : comme vous avez dû comprendre, ajoutai-je, que c'eſt la conſidération que j'ai pour elle qui m'a porté à vous recevoir chez moi, vous devez prévoir que je ne vous garderai pas longtems, lorſque je n'ai plus cette raiſon de vous y retenir. Ainſi je vais donner ordre qu'on vous reconduiſe ce ſoir chez votre père.

J'avois dit tout ce que je croyois capable de me faire voir quelque jour dans le cœur de Syneſe. Je finis, ſans paroître trop occupé de la contrainte où je le voyois ; & pour combler la meſure, je lui recommandai de faire honnêtement ſes adieux à Théophé, puiſqu'il y avoit peu d'apparence qu'il la revît jamais. Après avoir changé vingt fois de couleur, & s'être déconcerté juſqu'à me faire pitié, il reprit timidement la parole pour me proteſter que ſes doutes ſur la naiſſance de ſa ſœur ne diminueroient ni l'eſtime ni la tendreſſe qu'il avoit pour elle ; qu'il la regardoit au contraire comme la plus aimable perſonne de ſon ſexe, & qu'il ſe croyoit trop heureux de la liberté qu'il avoit eue de vivre avec elle ; qu'il ne perdroit jamais ces ſentimens ; qu'il vouloit ſe faire une étude de les lui marquer toute ſa vie, & que

s'il pouvoit joindre la ſatisfaction de lui plaire à l'honneur qu'il avoit de m'appartenir, il n'y avoit point de condition contre laquelle il voulût changer la ſienne. Je l'interrompis. Non-ſeulement je crus lire dans le fond de ſon cœur, mais cette chaleur qui ne me permettoit pas de me tromper ſur ſes ſentimens, me fit naître une autre défiance qui mit beaucoup de trouble dans tous les miens. Frère ou non, me dis-je à moi-même, ſi ce jeune homme eſt amoureux de Théophé, s'il a trompé juſqu'à préſent mes yeux, qui me répondra que Théophé n'ait pas conçu pour lui la même paſſion, & qu'elle n'ait pas eu autant d'adreſſe pour la déguiſer? Qui ſait même ſi ce n'eſt pas de concert qu'ils cherchent à ſe défaire d'un lien incommode, qui les empêche peut-être de ſe livrer à leur penchant? Cette idée, que toutes les circonſtances étoient propres à juſtifier, me jeta dans un accablement de chagrin dont je n'aurois pas réuſſi mieux que Syneſe à déguiſer les apparences. Allez, lui dis-je, j'ai beſoin d'être ſeul, & je vous reverrai tantôt. Il ſortit. Mais dans le mouvement qui m'agitoit, j'eus ſoin d'obſerver s'il ne ſe rendoit pas directement chez Théophé, comme s'il y avoit eu quelque choſe à conclure de l'empreſſement que je lui aurois ſuppoſé à lui aller rendre compte

de notre converſation. Je le vis entrer triſtement dans le jardin, où je ne doutai point qu'il n'allât ſe livrer à la douleur d'avoir ſi mal réuſſi dans ſon entrepriſe ; mais ſon trouble devoit être extrême, s'il ſurpaſſoit le mien.

Mon premier ſoin fut de faire appeler Bema, dont je ne doutois point que les obſervations ne puſſent me procurer quelques lumières. Elle affecta de ne rien comprendre à mes queſtions, & je me perſuadai à la fin qu'ayant toujours été dans l'opinion que Syneſe étoit frère de Théophé, elle ne s'étoit point apperçue de leur liaiſon, parce que ſes défiances n'étoient pas tournées de ce côté-là. Je réſolus de m'expliquer avec Théophé, & de m'y prendre auſſi adroitement que j'avois fait avec Syneſe. Comme j'étois ſûr qu'il n'avoit pu la voir depuis qu'il m'avoit quitté, je la preſſentis d'abord ſur le deſſein où j'étois de le rendre à ſa famille. Elle en marqua beaucoup d'étonnement ; mais lorſque j'eus ajouté que la ſeule raiſon du dégoût que je prenois pour lui étoit la difficulté qu'il faiſoit de la reconnoître plus longtems pour ſa ſœur, elle ne put s'empêcher de me laiſſer voir beaucoup de chagrin. Qu'il y a peu de fond, me dit-elle, à faire ſur les apparences des hommes ! Jamais il ne m'a marqué tant d'eſtime & d'amitié que ces derniers jours. Cette plainte

me parut si naturelle, & les réflexions qu'elle y joignoit sur son sort paroissoient si loin de l'artifice, que revenant tout d'un coup de mes soupçons je passai aussitôt à l'extrémité de la confiance. Je suis porté à croire, lui dis-je, que vous lui avez inspiré de l'amour. Il est importuné d'un titre qui ne s'accorde point avec ses sentimens. Théophé m'interrompit par des exclamations si vives que je n'eus pas besoin d'autre preuve pour me confirmer dans l'opinion que je prenois d'elle. Que m'apprenez-vous ? Quoi! me dit-elle, vous lui croyez pour moi d'autres sentimens que ceux de l'amitié fraternelle ? A quoi m'avez-vous exposée ? Et me racontant avec une naïveté touchante tout ce qui s'étoit passé entr'elle & lui, elle me fit un détail dont chaque mot me fit trembler. Sous le nom de frère, Synese avoit obtenu d'elle des caresses & des faveurs qui avoient dû rendre sa situation délicieuse en qualité d'amant. Il avoit eu l'adresse de lui persuader que c'étoit un usage établi entre les frères & les sœurs de se donner mille témoignages d'une tendresse innocente, & sur ce principe il l'avoit accoutumée non-seulement à vivre avec lui dans la plus étroite familiarité, mais à souffrir qu'il satisfît continuellement sa passion par l'usage qu'il faisoit de ses charmes. Ses mains, sa bouche, son

ſein même avoient été comme le domaine de l'amoureux Syneſe. Je tirai ſucceſſivement tous ces aveux de Théophé, & je ne me raſſurai ſur d'autres craintes que par la ſincérité même avec laquelle je lui entendis avouer tout ce qu'elle regrettoit d'avoir accordé. Mes projets de ſageſſe ne purent me défendre du plus amer ſentiment que j'euſſe encore éprouvé. Ah! Théophé, lui dis-je, vous n'avez pas pitié du mal que vous me cauſez. Je me fais une violence mortelle pour vous laiſſer maîtreſſe de votre cœur; mais ſi vous l'accordez à un autre, votre dureté cauſera ma mort.

Il ne m'étoit jamais arrivé de lui parler avec cette ouverture. Elle en fut frappée elle-même juſqu'à rougir. Et baiſſant les yeux, vous ne me rendrez point coupable, me dit-elle, d'une faute qui ne peut être attribuée qu'à mon ignorance; & ſi vous avez de moi l'opinion que je veux mériter, vous ne me ſoupçonnerez jamais de faire pour un autre ce que je n'ai pas fait pour vous. Je ne répondis rien à ce diſcours. Ce ſentiment douloureux qui m'occupoit encore me rendoit rêveur & taciturne. Je ne voyois rien d'ailleurs dans la réponſe de Théophé qui ſatisfît aſſez mes déſirs, pour m'applaudir de les avoir enfin déclarés. Qu'avois-je à eſpérer, ſi elle demeuroit ferme dans ſes idées de vertu, & que

me convenoit-il de prétendre, si elle les avoit oubliées en faveur de Synese? Cette réflexion, ou plutôt l'indifférence que je croyois voir dans sa réponse, renouvelant toute mon inquiétude, je la quittai, d'un air moins tendre que chagrin, pour aller commencer par me délivrer de Synese.

Il étoit revenu du jardin; & lorsque je donnai ordre qu'on l'appelât, j'appris qu'il étoit dans mon appartement Mais je reçus en même tems des avis de Constantinople qui me jetèrent dans des alarmes beaucoup plus sérieuses pour quelques-uns de mes meilleurs amis. On me faisoit savoir par un exprès que l'aga des Janissaires avoit été arrêté la veille, sur quelques soupçons qui ne regardoient pas moins que la vie du grand seigneur, & qu'on craignoit le même sort pour le sélictar & le bostangi bassi, qui passoient pour ses meilleurs amis. Mon secrétaire, de qui je recevois ces nouvelles, y joignoit ses propres conjectures. Dans le degré de puissance & d'autorité dont le bostangi bassi jouissoit au sérail du grand seigneur, il doutoit, m'écrivoit-il, qu'on osât rien entreprendre contre sa personne; mais il n'en étoit que plus persuadé qu'on n'épargneroit pas ses amis, parmi lesquels le sélictar, Cheriber, Dély Azet, Mahmouth Prelga, Montel Olizun, & plusieurs autres seigneurs avec lesquels j'étois lié comme lui, tenoient le premier

rang. Il me demandoit là-dessus, si je n'entreprendrois rien en leur faveur, ou si je ne pensois pas du moins à leur offrir quelque secours particulier contre le péril qui les menaçoit. La seule entreprise que j'eusse à former pour leur être utile, consistoit dans les sollicitations que je pouvois faire auprès du grand-visir ; mais s'il étoit question d'un intérét d'état, je prévoyois qu'elles ne seroient pas fort écoutées. Mon secours avoit un sens plus étendu. Outre les moyens de fuir que je pouvois leur procurer facilement, il m'étoit aisé de rendre à quelques-uns d'entr'eux le même service que mon prédécesseur n'avoit pas fait difficulté de rendre à Mahomet Oftun, c'est-à-dire, de les recevoir secrètement chez moi jusqu'à la fin de l'orage ; & dans un pays où les ressentimens se dissipent après leur première chaleur, le danger n'est jamais grand pour ceux qui savent d'abord l'éviter. Cependant les devoirs de mon emploi ne me laissant pas toujours la liberté de me livrer sans précaution aux mouvemens de l'amitié, je pris le parti de retourner promptement à Constantinople, pour m'assurer des événemens par mes propres yeux.

Mais, en lisant mes lettres, j'avois apperçu Synese qui étoit effectivement à m'attendre ; & dont la contenance timide sembloit m'annoncer quelque nouvelle scène. Il prévint les reproches

dont j'allois l'accabler. A peine m'eut-il vu finir ma lecture, que se jetant à mes genoux, avec un air d'humiliation qui ne coûte pas beaucoup aux grecs, il me conjura d'oublier tout ce qu'il m'avoit dit de la naissance de Théophé, & de lui permettre de vivre à Oru, avec plus de disposition que jamais à la reconnoître pour sa sœur. Il ne comprenoit pas, ajouta-t-il, par quel caprice il avoit pu douter un moment d'une vérité dont il sentoit le témoignage au fond de son cœur, & malgré l'injustice de son père il étoit résolu de soutenir publiquement que Théophé étoit sa sœur. Je n'eus pas de peine à pénétrer l'adresse du jeune grec. N'ayant tiré aucun fruit de son artifice, il vouloit se conserver du moins les plaisirs dont il étoit en possession. Ils ne lui causoient pas beaucoup de remords, puisqu'il en avoit joui si longtems avec cette tranquillité, & c'étoit apparemment pour les pousser plus loin qu'il avoit pensé à se délivrer de l'incommode qualité de frère. Mais il vit toutes ses espérances ruinées par ma réponse. Sans lui reprocher son amour, je lui dis que la vérité étant indépendante de son consentement ou de son désaveu, ce n'étoit pas le discours qu'il m'avoit tenu, ni la légèreté avec laquelle je le voyois changer de langage, qui régleroit mes idées sur la naissance de sa sœur; mais que j'en

tirois une conclufion plus infaillible pour la certitude de fes propres fentimens; qu'en vain la bouche fe rétractoit, quand le cœur s'étoit expliqué; & que pour lui apprendre en un mot ce que je penfois de lui, je le regardois comme un lâche, qui s'étoit reconnu pour le frère de Théophé, qui avoit défavoué ce titre, & qui s'offroit à le reprendre par des raifons beaucoup plus méprifables que celles de fon père. J'avoue que c'étoit à mon reffentiment que j'accordois cette efpèce d'injure. Enfuite lui défendant de répliquer, j'appelai un de mes gens, à qui je donnai ordre de le reconduire fur le champ à Conftantinople. Je le quittai, fans faire attention à fon chagrin; & m'étant fouvenu feulement de la permiffion que je lui avois donnée de faire fes adieux à fa fœur, je la rétractai, par une défenfe abfolue de lui parler avant fon départ.

Me repofant fur mes gens de l'exécution de mes ordres, je remontai auffitôt dans ma chaife, que j'avois fait préparer après avoir lu mes lettres, & j'allai prendre de nouvelles informations chez moi, avant que de rien entreprendre en faveur de mes amis. Le crime du chef des Janiffaires étoit d'avoir vu dans fa prifon *Ahmet*, l'un des frères du fultan *Muftapha*. On foupçonnoit le boftangi-baffi de lui avoir facilité cette vifite, & l'on en vouloit tirer le fecret de l'aga.

Comme il étoit mal depuis quelque tems avec le grand-visir, on ne doutoit point que ce ministre intéressé à sa perte ne le poussât sans ménagement; & ce qui me causa le plus de chagrin fut d'apprendre que Chériber venoit d'être arrêté avec Dely Azet, par cette seule raison qu'ils avoient passé chez l'aga une partie du jour qui avoit précédé son crime. J'aurois volé sur le champ chez le grand-visir, si je n'avois consulté que mon amitié pour Cheriber. Mais n'espérant pas beaucoup d'effet d'une sollicitation vague, je crus servir mieux mon ami en voyant d'abord le sélictar avec qui je pouvois prendre des mesures plus justes. Je me rendis chez lui. Il en étoit sorti, & la tristesse que je vis régner dans sa maison me persuada qu'on y étoit fort alarmé de son absence. Un esclave, pour qui je lui connoissois de la confiance, vint me dire secrètement que son maître étant parti avec beaucoup de précipitation à la première nouvelle qu'il avoit eue de l'enlèvement de Cheriber, il ne doutoit pas que le malheur de son ami ne l'eût porté à se mettre à couvert par la fuite. Ma réponse fut qu'il ne devoit pas différer un moment cette précaution, s'il étoit encore à la prendre, & je ne fis pas difficulté de charger l'esclave de lui offrir de ma part une retraite dans ma maison d'Oru, à la seule condition qu'il s'y rendroit la

nuit & fans fuite. Outre l'exemple de mon prédécesseur, j'avois celui du bacha Réjanto, qui s'étoit fait une réputation immortelle pour avoir donné une retraite au prince Démetrius Cantemir. D'ailleurs, il n'étoit pas question de dérober un criminel au châtiment, mais de mettre un galant homme en sûreté contre d'injustes soupçons.

Cependant, comme je ne me trouvois pas plus avancé dans les services que je voulois rendre à mes amis, je pris le parti de voir quelques seigneurs turcs de qui je pouvois espérer du moins plus d'informations. Le bruit commençoit à se répandre que l'aga des Janissaires, après avoir fait sa confession au milieu des supplices, avoit déjà perdu la vie par le cordon des muets. On auguroit bien pour le sélictar du délai qu'on avoit apporté à le faire arrêter, & je n'entendis point qu'on lui attribuât d'autre crime que son amitié pour l'aga. Mais Cheriber & Dely Azet me parurent si menacés par la voix publique, que dans l'inquiétude dont je fus pressé pour deux de mes meilleurs amis, je ne vis plus de considération qui fût capable de m'arrêter. Je me rendis chez le grand-visir. Ce n'étoit point par des motifs recherchés que je prétendois faire écouter ma recommandation dans une affaire d'état. Je ne fis valoir que la tendresse de mon

amitié, & prenant ſoin d'excepter le cas où mes deux amis ſe ſeroient chargés de quelque faute dont je ne les croyois pas capables, je conjurai le viſir d'accorder quelque choſe à mes inſtances. Il m'écouta d'un air ſérieux. Vous devez être perſuadé, me dit-il, que la juſtice du grand ſeigneur n'eſt pas aveugle, & qu'elle ſait mettre de la diſtinction entre le crime & l'innocence. N'appréhendez rien pour vos amis, s'ils n'ont rien à ſe reprocher. Il ajouta que ma recommandation néanmoins ne ſeroit jamais ſans poids à la Porte, & qu'il me promettoit que les deux bachas s'en reſſentiroient. Mais éclatant de rire auſſitôt, il me dit que le sélictar devoit la croire bien puiſſante, puiſque la crainte lui avoit fait chercher un aſyle dans ma maiſon. Je ne compris point le ſens de cette plaiſanterie. Il continua ſur le même ton, en affectant même de louer mon embarras & mon ſilence, qu'il regardoit comme l'effet de ma diſcrétion. Mais lorſque je lui eus proteſté dans les termes les plus forts, que j'ignorois où le ſélictar s'étoit retiré, il m'apprit qu'ayant attaché des eſpions ſur ſes traces, il ſavoit qu'il s'étoit rendu la nuit précédente à ma maiſon d'Oru, avec ſi peu de ſuite qu'il ne paroiſſoit pas douteux que ce ne fût pour ſe tenir à couvert. Je ne le crois coupable de rien, ajouta-t-il, & je ne lui ferai pas un crime de ſes an-

ciennes liaiſons avec l'aga des Janiſſaires. Mais j'avois jugé à propos de le faire obſerver, & je ne ſuis point fâché qu'il ait eu aſſez de frayeur pour devenir un peu plus circonſpect dans le choix de ſes amis. Il me donna ſa parole, après ce diſcours, qu'il ne lui cauſeroit aucun chagrin chez moi ; mais il me fit promettre de lui cacher ce qu'il m'apprenoit, pour laiſſer durer quelque tems ſon inquiétude.

Il ne me devint pas plus aiſé de comprendre que le ſélictar fût à Oru. J'en étois parti au milieu du jour. Quelle apparence qu'il y fût ſans ma participation, & qu'il eût engagé mes domeſtiques à me faire un myſtère de ſon arrivée ? Sa paſſion pour Théophé fut la première idée qui me vint à l'eſprit. Ne penſeroit-il pas moins à la ſûreté de ſa vie qu'au ſuccès de ſon amour ; & s'il étoit vrai, me dis-je à moi-même, qu'il fût caché dans ma maiſon depuis cette nuit, eſt-il vraiſemblable qu'il n'y ſoit pas de concert avec Théophé ? Qu'on ſe forme l'idée qu'on voudra des ſentimens que j'avois pour elle. Si l'on ne trouve point que je méritaſſe la qualité de ſon amant, qu'on me regarde comme ſon gardien ou comme ſon cenſeur, mais le moindre de ces titres ſuffiſoit pour m'inſpirer une vive alarme. Je ne penſai qu'à regagner Oru. Je demandai, en

arrivant, au premier domestique qui se présenta, où étoit le sélictar, & comment il se trouvoit chez moi sans ma connoissance. C'étoit celui que j'avois chargé de reconduire Synese. Quoique je fusse surpris de le trouver de retour sitôt, je conçus qu'il pouvoit l'être avec beaucoup de diligence; & ce ne fut qu'après qu'il m'eut assuré que le sélictar n'étoit pas chez moi, que je lui demandai comment il s'étoit acquitté de mes ordres. Il est difficile qu'il n'eût pas laissé échapper quelque marque de confusion dans sa réponse; mais n'ayant aucune raison de m'en défier, je ne m'arrêtai point à remarquer de quel air il me répondit qu'il avoit remis Synese chez son père. Cependant j'étois également trompé sur l'une & l'autre question; avec cette différence, qu'il étoit de bonne foi sur la première, & qu'en répondant à la seconde, il avoit employé le mensonge pour me cacher une trahison dont il étoit complice. En un mot, lorsque je demeurois persuadé que le sélictar n'étoit pas venu chez moi, & que Synese en étoit parti, ils y étoient tous deux, & je l'ignorai pendant plusieurs jours.

Synese avoit regardé l'ordre de son départ comme l'arrêt de sa mort. N'ayant point d'autre ressource que l'adresse pour se dispenser d'obéir,

il avoit fait réflexion que mes gens n'étoient point informés de mes motifs, & qu'il pouvoit espérer de les faire consentir à le laisser du moins à Oru jusqu'à mon retour. Ensuite craignant, comme il arrivoit, que je ne revinsse au moment qu'on m'attendroit le moins, il s'étoit réduit à gagner par un présent considérable le laquais sur qui je m'étois reposé du soin de le conduire. Je ne sais par quel prétexte il avoit coloré sa proposition; mais après l'avoir mis dans ses intérêts, il avoit feint de partir avec lui, & ils étoient rentrés tous deux quelques momens après. Synese s'étoit renfermé dans sa chambre, & le laquais avoit reparu dans la maison au bout de quelques heures, comme s'il étoit arrivé de la ville après avoir exécuté sa commission.

L'aventure du sélictar étoit plus composée. On n'a point oublié que Bema étoit peu satisfaite de sa condition, & que soit qu'elle fût piquée que je parusse manquer de confiance en elle, soit que sa vanité seule lui fît trouver qu'elle n'occupoit pas le rang qu'elle méritoit dans ma maison, elle me regardoit comme un étranger qui ne faisoit pas assez de cas de ses talens, & qu'elle ne pouvoit servir qu'à regret. Les visites du sélictar ayant été fréquentes, elle avoit trop de pénétration pour n'avoir

n'avoir pas découvert les vues qui l'amenoient. Son caractère formé à l'intrigue par une longue expérience du sérail, trouva de quoi s'employer efficacement dans ce qui pouvoit servir à la venger. Elle s'étoit procuré l'occasion de parler au sélictar, & lui ayant offert ses services auprès de Théophé, elle étoit parvenue à lui persuader que son bonheur dépendoit d'elle. Les espérances qu'elle lui avoit données surpassoient beaucoup l'idée qu'elle en avoit elle-même; car n'ignorant point les termes où j'en étois avec Théophé, elle ne pouvoit penser qu'il lui fût aisé d'en obtenir pour le sélictar ce qu'elle savoit qu'on ne m'avoit point accordé. Mais c'étoit sur cette connoissance même qu'elle se fondoit pour nourrir la foiblesse d'un amant. Après l'avoir confirmé dans l'opinion où il avoit toujours été que je n'avois aucune liaison de galanterie avec mon éleve, elle s'étoit flattée de connoître assez les inclinations & le tempérament d'une fille de cet âge pour répondre qu'elle ne résisteroit pas éternellement au goût du plaisir; & la première promesse qu'elle lui avoit faite étoit fondée sur l'espoir de ne pas trouver de résistance.

Il est vrai qu'attachée sans cesse autour de

Théophé, & si habile d'ailleurs à gouverner son sexe, elle étoit plus redoutable dans cette entreprise que la chaleur même du tempérament sur laquelle toutes les espérances du sélictar étoient fondées. Cependant, quelqu'adresse qu'elle y eût employée, son projet devoit être peu avancé lorsque la disgrace de l'aga des Janissaires avoit jeté la consternation dans l'esprit du sélictar. Toutes ses craintes n'ayant pu diminuer sa passion, il avoit pressé d'autant plus Bema, que dans les incertitudes auxquelles il s'étoit d'abord livré, il avoit mis en délibération s'il ne devoit pas se sauver chez les chrétiens avec tout ce qu'il pourroit recueillir de sa fortune, & qu'il l'auroit sacrifiée volontiers toute entière pour être accompagné de Théophé dans sa fuite. Mais l'intrigante Bema, qui n'avoit osé lui promettre un succès si prompt, s'étoit hazardée à lui proposer une retraite près de sa maîtresse. Ma maison étoit réglée suivant nos usages, c'est-à-dire, que ne m'assujettissant pas même à celui des turcs pour le logement des femmes, elles étoient distribuées indifféremment dans les chambres que mon maître d'hôtel leur avoit assignées. Celle de Bema joignoit l'appartement de Théophé. Ce fut dans ce réduit qu'elle offrit

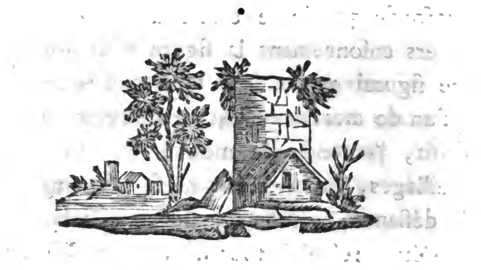
au sélictar de lui donner un asyle. Elle lui en fit d'autant plus valoir la sureté qu'ignorant moi-même le service qu'on lui rendoit dans ma maison, il ne devoit pas craindre que je fisse céder l'amitié à la politique, & que d'un autre côté je ne pouvois manquer d'être fort satisfait, après le péril, d'avoir été de quelqu'utilité pour mon ami. Il est bien moins étrange que cette pensée fût venue à l'esprit d'une femme exercée dans toutes sortes d'intrigues, qu'il ne l'est qu'un homme du rang du sélictar puisse l'avoir approuvée. Aussi trouvai-je cet événement si extraordinaire, après en avoir découvert toutes les circonstances, que je le citerois pour un exemple des plus hautes folies de l'amour, si ce motif n'avoit été secondé dans le sélictar par la crainte où il étoit pour sa vie.

Mais je puis ajouter que la fierté des turcs est la première chose qui disparoît dans l'adversité. Comme toute leur grandeur est empruntée de celle de leur maître, dont ils font profession d'être les esclaves, il ne leur en reste rien à la moindre disgrace; & dans la plupart, les motifs d'orgueil sont bien foibles quand ils sont réduits au mérite personnel. Cependant je connoissois d'assez bonnes qualités au sélictar pour le croire redoutable en amour, sur-tout

près d'une femme élevée dans le même pays, & dont le goût par conséquent ne pouvoit être blessé de ce que nous trouverions dégoûtant dans un turc. Je ne parlai point à Théophé des raisons qui m'avoient ramené à Constantinople. Au contraire, me voyant d'autant plus libre avec elle que je me trouvois comme déchargé du fardeau qui m'avoit pesé sur le cœur, je marquai dans notre entretien une satisfaction dont elle s'apperçut assez pour me demander ce qui causoit ma joie. C'étoit une occasion de lui répéter avec plus d'enjouement ce que je lui avois déclaré le matin d'un ton fort triste & fort affligeant. Mais autant qu'il étoit sûr qu'elle régnoit dans mon cœur, autant m'étoit-il encore incertain quel cours je devois laisser prendre à mes sentimens; & me retrouvant l'esprit libre depuis que j'étois délivré de mes craintes, j'eus assez de force pour retenir le mouvement qui me portoit à l'entretenir de ma tendresse. Aujourd'hui qu'en réfléchissant sur le passé, je juge peut-être beaucoup mieux qu'alors quelles étoient mes dispositions, il me semble que ce que je désirois secrètement étoit que Théophé eût pris pour moi une partie de l'inclination que j'avois pour elle, ou du moins qu'elle m'en eût laissé voir quelques marques; car j'étois encore porté à me

flatter que j'avois plus de part que perſonne à ſon affection, mais retenu par mes principes d'honneur autant que par mes promeſſes, je n'aurois pas voulu devoir la conquête de ſon cœur à mes ſéductions ; & ce que je déſirois d'elle, mon bonheur auroit été qu'elle eût paru le ſouhaiter comme moi.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

Nous étions dans la plus belle faifon de l'année. Mon jardin réuniffant tout ce qu'on peut s'imaginer d'agréable dans une campagne, je propofai à Théophé d'y prendre l'air après fouper. Nous fîmes quelques tours dans les plus belles allées. L'obfcurité n'étoit pas fi profonde que je ne cruffe avoir apperçu dans divers enfoncemens la figure d'un homme. Je me figurai que c'étoit mon ombre, ou quelqu'un de mes domeftiques. Dans un autre endroit, j'entendis le mouvement de quelques feuillages, & mon efprit ne fe tournant point à la défiance, je m'imaginai que c'étoit le vent. Il s'étoit refroidi tout d'un coup. Le mouvement que j'avois entendu me parut un figne d'orage, & je preffai Théophé de s'avancer vers un cabinet de verdure où nous pouvions nous mettre à couvert. Bema nous fuivoit avec une autre efclave de fon fexe. Nous nous affîmes quelques momens, & je crus entendre le bruit d'une marche lente à peu de diftance du cabinet. J'appelai Bema, à qui je fis une queftion indifférente, pour m'affurer feulement

de l'éloignement où elle étoit de moi. Elle n'étoit pas du côté où j'avois entendu marcher. Je commençai alors à soupçonner que nous étions écoutés, & ne voulant point causer de frayeur à Théophé, je me levai sous quelque prétexte, pour découvrir qui étoit capable de cette témérité. Il ne me tomba point encore dans l'esprit que ce pût être un autre qu'un de mes domestiques. Mais n'ayant apperçu personne, je rejoignis tranquillement Théophé. La nuit commençoit à s'avancer. Nous retournâmes à son appartement sans avoir fait d'autre rencontre.

Cependant, comme je ne pouvois m'ôter de l'imagination que j'avois entendu quelqu'un autour de nous, & qu'il me paroissoit important de punir cette hardiesse dans mes domestiques, je résolus, en quittant Théophé, de m'arrêter quelque tems à la porte du jardin, qui n'étoit pas éloignée de son appartement. Ma pensée étoit d'y surprendre moi-même le curieux qui nous avoit suivis, lorsqu'il lui prendroit envie de se retirer. Cette porte étoit une grille de fer, par laquelle il falloit passer nécessairement; je n'y fus pas longtems sans distinguer dans les ténèbres, un homme qui venoit vers moi; mais il m'apperçut aussi, quoiqu'il lui fût impossible de me reconnoître, & re-

tournant ſur ſes pas, il ne penſa qu'à regagner le bois d'où il ſortoit. Mon impatience me fit marcher ſur ſes traces. J'élevai même la voix, pour lui faire entendre qui j'étois, & je lui ordonnai d'arrêter. Mon ordre ne fut point écouté. Le reſſentiment que j'en eus fut ſi vif, que prenant un autre parti pour m'éclaircir ſur le champ, je rentrai chez moi, & je donnai ordre qu'on appelât tout ce que j'avois de domeſtiques à Oru. Le nombre n'en étoit pas infini ; j'en avois ſept, qui parurent au même moment. Ma confuſion augmenta juſqu'à me faire cacher le motif qui m'avoit porté à les aſſembler, & le ſélictar me revenant à l'eſprit avec tous les ſoupçons qui pouvoient accompagner cette idée, je fus indigné d'une trahiſon dont je ne crus pas qu'il me fût permis de douter. Il me parut clair qu'il s'étoit logé dans quelque maiſon du voiſinage, d'où il ſe flattoit de s'introduire chez moi pendant la nuit. Mais étoit-ce de l'aveu de Théophé ? Ce doute qui s'éleva auſſitôt dans mon eſprit, me jeta dans une mortelle amertume. J'aurois donné ordre à tous mes gens de deſcendre au jardin, ſi je n'euſſe été retenu par une autre penſée, qui me fit prendre une réſolution toute différente. Il me parut beaucoup plus important d'approfondir les intentions du ſélictar que de l'arrêter.

Ce fut à moi-même que je réſervai ce ſoin. Je renvoyai tous mes gens, ſans en excepter mon valet de chambre, & retournant à la porte du jardin, je m'y cachai avec plus de ſoin que je n'avois fait la première fois, dans l'eſpérance d'y voir revenir le ſélictar avant la fin de la nuit. Mais j'eus encore le chagrin de m'être fatigué fort inutilement.

Il étoit rentré pendant que je faiſois aſſembler mes gens. Bema, qui l'avoit conduit elle-même au jardin, s'étoit défiée de mes ſoupçons, & quittant ſa maîtreſſe ſous quelque prétexte, elle l'avoit rappelé aſſez promptement pour le dérober à mes recherches. Je paſſai tout le jour ſuivant dans un chagrin que je ne pus déguiſer. Je ne vis pas même Théophé, & l'inquiétude qu'elle me fit marquer le ſoir pour ma ſanté me parut une perfidie dont je cherchois déjà le moyen de me venger. Pour augmenter mon trouble, je reçus avis à la fin du jour que la vie du bacha Cheriber étoit dans le plus grand danger, & que ſes amis qui ſavoient déjà la démarche que j'avois faite en ſa faveur, me conjuroient de revoir le grand viſir pour renouveler mes ſollicitations. Quel contretems, à l'entrée d'une nuit, où j'étois réſolu de recommencer ma garde à la porte de mon jardin, & où je me repaiſſois déjà de la confuſion dont

je voulois couvrir le sélictar? Cependant, il n'y avoit point à balancer entre l'intérêt d'une passion & celui du devoir. Le seul tempérament qui pouvoit se concilier avec l'un & l'autre, étoit de faire assez promptement le voyage de Constantinople pour être de retour avant que la nuit fût trop avancée. Mais en pesant l'emploi de tous les momens, ma plus grande diligence ne pouvoit me rendre chez moi avant minuit; & qui me répondoit qu'on n'abuseroit point de mon absence?

J'en vins ainsi par degrés à me faire un reproche d'avoir rejeté les conseils de Bema; & dans l'extrêmité pressante où j'étois, je ne vis point d'autre ressource que d'y recourir du moins dans cette occasion. Je la fis appeler. Bema, lui dis-je, des affaires indispensables m'appellent à Constantinople. Je ne puis abandonner Théophé à elle-même, & je sens la nécessité d'avoir près d'elle une gouvernante aussi fidelle que vous. Prenez-en, sinon le titre, du moins l'autorité jusqu'à mon retour. Je vous confie le soin de sa santé & de sa conduite. Jamais on ne s'est livré si follement à la perfidie. Cependant, cette misérable m'a confessé, dans un moment où les circonstances la forçoient d'être sincère, que si je n'eusse point borné sa commission, & qu'au lieu de lui en

faire envisager la fin à mon retour, je lui eusse donné l'espérance de conserver toute sa vie le même ascendant dans ma maison, elle auroit rompu tous ses engagemens avec le sélictar pour me servir fidèlement.

Je partis extrêmement soulagé; mais mon voyage fut inutile à mes deux amis. J'appris en arrivant chez moi que le grand-visir y avoit envoyé deux fois un de ses principaux officiers, qui avoit marqué beaucoup de regret de ne me pas rencontrer, & quelques bruits qui avoient commencé à se répandre sourdement, me firent mal augurer du sort des deux bachas. Cette nouvelle, jointe à ce qu'on m'apprenoit du grand-visir, ne me permit pas de prendre un moment de repos. Je me rendis chez ce ministre, quoiqu'il ne fût pas moins de dix heures, & prenant pour prétexte l'impatience que j'avois de savoir ce qu'il désiroit de moi, je le fis presser, au sérail même où je m'étois fait assurer qu'il étoit, de m'accorder un moment d'entretien. Il ne me le fit pas trop attendre; mais il abrégea ma visite & mes plaintes par le soin qu'il eut de prévenir mon discours. Je n'ai pas voulu, me dit-il, que vous puissiez m'accuser d'avoir manqué d'égards pour votre recommandation; & si mon officier vous eût trouvé chez vous, il étoit chargé de vous ap-

prendre que le grand ſeigneur n'a pu ſe diſpenſer d'exercer ſa juſtice ſur les deux bachas. Ils étoient coupables.

Quelqu'intérêt que j'euſſe pris à leur juſtification, il ne me reſtoit rien à oppoſer contre une déclaration ſi formelle. Mais en confeſſant que les crimes d'état ne méritent point d'indulgence, je demandai au grand-viſir ſi celui de Cheriber & d'Azet étoit un myſtère que je ne duſſe pas pénétrer. Il me répondit que leur crime & leur ſupplice ſeroient publiés le lendemain, & que c'étoit m'accorder une faveur légère que de me les apprendre quelques heures plutôt. Auriſan Muley, aga des Janiſſaires, irrité depuis longtems contre la cour, qui avoit entrepris de diminuer ſon autorité, s'étoit propoſé de mettre ſur le trône le prince Ahmet, ſecond frère du ſultan, qu'il avoit élevé dans ſon enfance, & qui s'étoit fait renfermer depuis quelques mois dans une étroite priſon, pour quelques railleries auxquelles il s'étoit échappé contre ſon frère. Il avoit fallu s'aſſurer des diſpoſitions de ce prince, & former des intelligences avec lui dans ſa priſon. L'aga y étoit parvenu avec une adreſſe dont les reſſorts n'étoient pas encore connus, & c'étoit le ſeul embarras qui reſtât au miniſtre. En cédant à la force des tourmens qui lui avoient arraché la

confeſſion de ſon crime, il avoit gardé une fidélité inviolable à ſes amis, & le viſir m'avoua lui-même qu'il ne pouvoit lui refuſer ſon admiration; mais ſes étroites liaiſons avec Cheriber & Dely Azet, qui avoient été ſucceſſivement les deux derniers bachas d'Egypte, avoient fait prendre au divan le parti de les faire arrêter. Ils poſſédoient tous deux d'immenſes richeſſes, & leur crédit étoit encore ſi puiſſant dans l'Egypte, qu'on n'avoit pas douté qu'ils ne fuſſent les principaux fondemens de l'entrepriſe de l'aga. En effet, la crainte d'une cruelle torture, dont ils n'avoient pu ſoutenir l'approche à leur âge, les avoit forcés d'avouer qu'ils étoient entrés dans la conſpiration, & que le projet formé entre les conjurés étoit de paſſer en Egypte avec Ahmet, ſi l'on ne réuſſiſſoit point à l'établir tout d'un coup ſur le trône. Cet aveu n'avoit point empêché qu'on ne leur eût fait ſouffrir divers tourmens, pour tirer d'eux le nom de tous leurs complices, & pour s'aſſurer particulièrement ſi le boſtangi Baſſi & le ſéliċtar étoient coupables. Mais ſoit qu'ils l'ignoraſſent en effet, ſoit qu'ils ſe fuſſent piqués de la même conſtance que l'aga, ils avoient perſiſté juſqu'à la mort à ne les charger d'aucune trahiſon. Quatre heures plutôt, me dit le grand-viſir, vous les auriez trouvés étendus dans mon anti-

chambre, car c'eſt avec moi qu'ils ont eu leur dernier entretien, & l'ordre du grand ſeigneur étoit qu'ils fuſſent exécutés en me quittant.

Quelque ſaiſiſſement que je reſſentiſſe d'une cataſtrophe ſi récente, un reſte d'amitié pour le ſélictar me fit demander au miniſtre s'il étoit aſſez juſtifié pour ſe montrer ſans crainte. Ecoutez, me dit-il, je l'aime & je ſuis fort éloigné de le chagriner mal à propos; mais comme ſa fuite a fait naître de fâcheuſes préventions au conſeil, je ſouhaite qu'il ne paroiſſe point ſans avoir fait répandre quelque bruit qui explique le myſtère de ſon abſence. Et puiſqu'il a pris le parti de ſe retirer chez vous, gardez-le, ajouta-t-il, juſqu'à ce que je vous faſſe avertir. La confiance du viſir me parut une nouvelle faveur dont je le remerciai; mais ignorant en effet que le ſélictar fût chez moi, je me crus intéreſſé à lui faire perdre l'opinion où il étoit, & je lui proteſtai ſi naturellement que ne faiſant que d'arriver d'Oru, où j'avois paſſé la nuit précédente & tout le jour, j'étois ſûr qu'on n'y avoit pas vu le ſélictar, qu'il aima mieux croire que ſes eſpions l'avoient trompé, que de douter un moment de ma bonne foi.

Mon voyage ſe trouvant fort abrégé par un ſi malheureux dénouement, j'eus une joie ſenſible de pouvoir regagner Oru avant la fin de la nuit,

& je comptai d'y être aſſez tôt pour ſurprendre le ſéliĉtar dans mon jardin. Je méditois déjà les moyens de ne le pas manquer. Mais étant retourné à ma maiſon de Conſtantinople, j'y trouvai mon valet de chambre qui m'attendoit avec la dernière impatience, & qui me pria de l'écouter auſſitôt à l'écart. J'arrive, me dit-il, avec des nouvelles qui vous cauſeront autant d'étonnement que de chagrin. Syneſe eſt mourant d'une bleſſure qu'il a reçue du ſéliĉtar. Théophé eſt réduite au même état par la frayeur. Bema eſt une miſérable, que je crois la ſource de tous ces troubles, & que j'ai fait renfermer par précaution juſqu'à votre arrivée. Je crois votre préſence néceſſaire à Oru, continua-t-il, ne fut-ce que pour prévenir le deſſein du ſéliĉtar, qui ne peut être éloigné de votre maiſon, & qui eſt capable d'y revenir avec aſſez de force pour s'y rendre le maître. Les regrets qu'il a marqués de ſa violence me paroiſſent fort ſuſpeĉts. Seul comme il étoit, je l'aurois fait arrêter lui-même, ſi je n'avois appréhendé de vous déplaire. Cependant, ajouta mon valet, le ſoin que j'ai eu de mettre le reſte de vos gens en état de défenſe, doit vous rendre tranquille contre ſes entrepriſes.

Un tel récit ne me permettant guères de l'être, je partis ſur le champ, avec la précaution de me faire accompagner de quatre domeſ-

tiques bien armés. Le trouble où je trouvai encore ceux d'Oru me rendit témoignage qu'on ne m'avoit rien exagéré. Ils faisoient la garde à ma porte, avec une douzaine de fusils qui me servoient à la chasse. Je leur demandai des nouvelles de Théophé & de Synese, dont je ne comprenois point encore l'aventure. Ils ignoroient comme moi qu'il n'eût pas quitté ma maison, & personne ne sachant comment le sélictar s'y étoit introduit, cette scène devenoit singulière par les précautions qu'ils prenoient pour l'empêcher d'y rentrer pendant qu'il n'en étoit pas sorti. Cependant m'en étant fait expliquer plus soigneusement les circonstances, j'appris d'eux tout ce qu'ils en avoient pu découvrir. Les cris de Synese les avoient attirés dans l'appartement de Théophé, où ils avoient trouvé ce jeune homme aux prises avec le sélictar, & déjà blessé d'un coup de poignard qui mettoit sa vie en danger. Bema sembloit prendre parti contre lui, & pressoit le sélictar de le punir. Ils les avoient séparés. Le sélictar s'étoit dérobé avec beaucoup d'adresse, & Synese étoit demeuré baigné dans son sang, tandis que Théophé tremblante & presqu'évanouie conjuroit mes domestiques de ne pas perdre un moment pour me faire avertir.

Ce soin qu'elle avoit eu de songer à moi, me toucha jusqu'à me faire passer aussitôt dans son appartement.

appartement. Je fus encore plus raſſuré par les marques de joie qu'elle fit éclater en me voyant paroître. Je m'approchai de ſon lit. Elle ſaiſit ma main, qu'elle ſerra dans les ſiennes. Ciel! me dit-elle, avec le mouvement d'un cœur qui paroiſſoit ſoulagé, de quelles horreurs ai-je été témoin pendant votre abſence! Vous m'auriez trouvée morte d'effroi, ſi vous aviez tardé plus longtems. Le ton dont ce peu de mots furent prononcés me parut ſi naturel & ſi tendre, que ſentant évanouir non-ſeulement tous mes ſoupçons, mais juſqu'à l'attention que je devois aux circonſtances, je fus tenté de me livrer à la première douceur qui eût encore flatté ma tendreſſe. Cependant je renfermai toute ma joie dans mon cœur, & me contentant de baiſer les mains de Théophé, apprenez-moi donc, lui dis-je avec un tranſport dont je ne pus empêcher qu'il ne ſe communiquât quelque choſe à mes expreſſions, ce que je dois penſer des horreurs dont vous vous plaignez. Apprenez-moi comment vous pouvez vous en plaindre, lorſqu'elles ſe ſont paſſées dans votre chambre. Que faiſoit ici le ſélictar? Qu'y faiſoit Syneſe? Tous mes gens l'ignorent. Serez-vous ſincère en me faiſant ce récit.

Voilà les craintes, me dit-elle, qui m'ont le plus effrayée. J'ai prévu que ne trouvant que

de l'obſcurité dans ce que vous apprendriez ici, vous auriez peine à m'exempter de quelques ſoupçons ; mais j'atteſte le ciel que je ne vois pas plus clair que vous dans ce qui vient d'arriver. A peine étiez-vous parti, continua-t-elle, que n'ayant penſé qu'à me retirer, Bema eſt venue me tenir de longs diſcours auxquels j'ai prêté peu d'attention. Elle m'a raillée du goût que j'ai pour la lecture & pour les autres exercices qui font mon occupation. Elle m'a parlé de tendreſſe, & de la douceur qu'on trouve à mon âge dans les plaiſirs de l'amour. Cent hiſtoires de galanterie qu'elle m'a racontées, m'ont paru comme autant de reproches qu'elle me faiſoit de ne pas ſuivre de ſi agréables exemples. Elle a ſondé mes ſentimens par diverſes queſtions ; & cet empreſſement, que je ne lui avois jamais vu, commençant à me devenir importun, j'ai d'autant plus ſouffert de la néceſſité où j'étois de l'écouter, qu'elle m'avoit fait entendre que vous lui aviez donné quelqu'empire ſur moi, & qu'elle ne prétendoit l'employer qu'à me rendre heureuſe. Enfin m'ayant quittée, après m'avoir miſe au lit, il s'étoit paſſé à peine un inſtant lorſque j'ai entendu doucement ouvrir ma porte.... J'ai reconnu Syneſe à la lumière de ma bougie.. Sa vue m'a cauſé plus de ſurpriſe que de frayeur ; cependant tout ce que vous m'aviez raconté étant

revenu à ma mémoire, j'aurois témoigné de l'inquiétude, s'il ne m'étoit tombé dans l'esprit pour expliquer sa visite, que vous aviez pu lui pardonner en arrivant à Constantinople, & que vous me l'aviez peut-être renvoyé avec quelques ordres dont vous l'aviez chargé pour moi. J'ai souffert qu'il se soit approché. Il m'a commencé un discours qui ne contenoit que des plaintes de son sort, & que j'ai interrompu, lorsqu'il m'a paru certain qu'il n'étoit point ici de votre part. Entre mille témoignages de douleur, il s'est jeté à genoux devant mon lit avec beaucoup d'agitation. C'est dans ce moment que Bema est entrée avec le sélictar ; ne me demandez plus ce que l'augmentation de mon trouble ne m'a pas permis de remarquer distinctement. J'ai entendu les cris de Bema, qui reprochoit sa témérité à Synese, & qui excitoit le sélictar à l'en punir. Ils avoient tous deux des armes. Synese menacé s'est mis en état de se défendre. Mais ayant été blessé par le sélictar, il l'a saisi au corps, & je voyois les deux poignards briller en l'air des efforts qu'ils faisoient tous deux pour se porter des coups & pour les repousser. Le bruit de leur combat, plutôt que mes cris, car ma frayeur les rendoit trop foibles pour se faire entendre, a fait venir vos domestiques ; & tout ce que j'en ai pu recueillir depuis ce moment,

eſt qu'on étoit parti à ma prière pour aller preſſer votre retour.

Son innocence étoit ſi claire dans ce récit, que regrettant de l'avoir ſoupçonnée, je m'efforçai au contraire de la délivrer d'un reſte de frayeur, qui paroiſſoit encore dans ſes yeux. Et peut-être qu'au milieu de mes vives proteſtations d'attachement, dont je crus remarquer qu'elle s'attendriſſoit, j'aurois emporté inſenſiblement ce que j'avois renoncé à lui demander, ſi mes propres réſolutions ne m'euſſent ſoutenu contre l'émotion de mes ſens. Mais ſon ſyſtême étoit formé ; & je crois que dans les ſentimens auxquels j'étois revenu pour elle, j'aurois été fâché de lui trouver une facilité qui auroit diminué quelque choſe de mon eſtime.

Cependant ne laiſſant rien échapper de ce qui étoit capable de flatter mon cœur, je tirai aſſez de ſatisfaction de cet entretien pour regarder les obſcurités qui me reſtoient encore à pénétrer comme des évènemens qui commençoient à me toucher moins ; & que j'allois examiner avec un eſprit plus libre. Souvenez-vous, dis-je à Théophé, pour lui faire connoître une partie de mes eſpérances, que vous m'avez laiſſé entrevoir aujourd'hui ce que je me flatte de découvrir quelque jour plus parfaitement. Elle parut incertaine du ſens de ce diſcours. Je m'expli-

que aſſez, repris-je, & je me perſuadai en effet, en la quittant, qu'elle avoit feint de ne pas m'entendre. Je me fis amener auſſitôt Bema. Cette artificieuſe eſclave eſpéra pendant quelques momens de me tromper par des impoſtures. Elle entreprit de me perſuader que c'étoit le haſard qui avoit amené chez moi le ſélictar à l'entrée de la nuit, & que s'étant apperçue au moment qu'elle l'avoit rencontré, que Syneſe étoit dans l'appartement de Théophé, ſon zèle pour l'honneur de ma maiſon l'avoit portée à prier ce ſeigneur de punir l'inſulte que je recevois de ce jeune téméraire. L'ayant vu diſparoître avant qu'elle eût été arrêtée, elle ſe flattoit encore que s'il n'avoit pas quitté tout à fait ma maiſon, il auroit regagné ſecrètement ſon aſyle, & que dans l'une ou l'autre ſuppoſition elle auroit le tems de le prévenir ſur ce qu'elle inventoit pour ſa défenſe. Mais je n'avois pas été ſi longtems en Turquie ſans ſavoir les droits qu'un maître a ſur ſes eſclaves, & ne voyant aucune apparence que le ſélictar ſe fût retiré furtivement s'il étoit venu dans ma maiſon avec des vues innocentes, je réſolus d'employer les voies les plus rigoureuſes pour éclaircir la vérité. Les raiſons que mon valet de chambre avoit eues d'arrêter Bema, devoient faire ſur moi autant d'impreſſion du moins que ſur lui.

En un mot, je parlai de ſupplices à mon eſclave, & le ton qu'elle me vit prendre lui faiſant croire cette menace ſérieuſe, elle me confeſſa en tremblant le fond de ſon intrigue.

Lorſque j'eus achevé de m'aſſurer que le ſéliƈtar n'avoit vu Théophé que dans les circonſtances de cette nuit, je trouvai dans ſon aventure plus de ſujet de le railler de ſa mauvaiſe fortune que de m'offenſer du ſéjour qu'il avoit fait dans ma maiſon. Bema diſſipa même juſqu'aux moindres traces de mon reſſentiment, en m'apprenant les principales raiſons qui l'avoient porté à m'en faire un myſtère. Mais ce qui rendoit mon ami plus excuſable ne ſuffiſant pas pour la juſtifier, je me réſervai à examiner le châtiment qu'elle méritoit pour avoir trahi ma confiance ; & ce fut alors qu'elle prit le prophête à témoin, que je n'aurois jamais eu de reproche à lui faire ſi je ne m'étois repoſé ſur elle à demi. Cette franchiſe diminua beaucoup ma colère. Il reſtoit à ſavoir d'elle ce que le ſéliƈtar pouvoit être devenu. Elle ne balança point à me répondre qu'elle le croyoit retourné dans ſa chambre ; & pour m'en éclaircir, elle me dit qu'il ſuffiſoit de voir ſi la porte étoit fermée. Ne pouvant douter qu'il n'y fût à cette marque, la ſeule vengeance que je penſai à tirer de lui, fut de l'y laiſſer juſqu'à ce

que la faim le pressât d'en sortir, & de mettre mon valet de chambre en garde à la porte, pour le recevoir au moment qu'il seroit forcé de se montrer. Bema, que je laissai dans sa prison, ne pouvoit troubler la satisfaction que je me promis de cette scène.

A l'égard de Synese, elle n'avoit eu aucun éclaircissement à me donner, puisque personne n'avoit été plus trompé qu'elle en le surprenant dans l'appartement de Théophé. Mais il me causoit si peu d'inquiétude, qu'apprenant que sa blessure étoit effectivement très-dangereuse, j'ordonnai qu'on en prît soin, & je remis à le voir, lorsqu'il commenceroit à se rétablir. Qu'il ne fût point sorti de chez moi, ou qu'il y fût revenu après son départ, c'étoit l'infidélité d'un de mes gens, qui n'étoit point assez importante pour m'en faire hâter beaucoup la punition. Et dès que je me croyois sûr de la sagesse de Théophé, il m'étoit si indifférent qu'elle fût aimée de ce jeune grec, que je prévis au contraire qu'elle en pourroit tirer quelqu'avantage du côté de son père. Cette réflexion ne s'étoit pas présentée d'abord à moi; mais en y pensant, depuis le dernier entretien que j'avois eu avec lui, j'avois conçu que si sa passion se soutenoit dans la même ardeur,

elle me donneroit occaſion de mettre ſon père à de nouvelles épreuves, en feignant de vouloir le marier avec Théophé. Si le ſeigneur Condoïdi n'avoit pas perdu tout ſentiment d'honneur & de religion avec ceux de la nature, il me paroiſſoit impoſſible qu'il ne s'opposât point à ce mariage inceſtueux ; & dans un pays où les droits des pères ont fort peu d'étendue, je pouvois le réduire à cette ſeule objection pour l'empêcher.

Ainſi des incidens qui m'avoient cauſé tant de vives alarmes, n'eurent point de ſuites plus fâcheuſes que la bleſſure de Syneſe & le châtiment de quelques domeſtiques. Je me défis de Bema, quelques jours après, avec cette circonſtance humiliante pour elle, que je ne la fis vendre que la moitié de ce qu'elle m'avoit coûté. C'eſt une ſorte de punition qui ne convient qu'aux perſonnes riches, qui ont en même tems aſſez de bonté pour ne pas traiter avec trop de rigueur un eſclave coupable ; mais pour peu que ces miſérables ayent de ſentiment, ils en ſont d'autant plus touchés, qu'en perdant un certain prix qu'ils ont à leurs propres yeux, ils ſe croyent rabaiſſés, ſi l'on peut dire que cela ſoit poſſible, au-deſſous même de leur triſte condition. J'ai ſu néanmoins que

s'étant recommandée ensuite au sélictar, Bema avoit obtenu de la reconnoissance de ce seigneur qu'il l'achetât pour son sérail.

Pour lui, je n'eus pas le plaisir que j'avois espéré de le voir céder à la soif ou à la faim. Dès la même nuit, comprenant par le long délai de sa confidente qu'elle étoit retenue malgré elle, & qu'il alloit se trouver dans un cruel embarras sans son secours, il prit le parti de ne pas attendre le jour pour sortir de sa retraite ; & connoissant ma maison, il se flatta de s'échapper facilement à la faveur des ténèbres. Il tomba dans les bras de mon valet de chambre, qui occupoit déjà son poste. J'exposois ce fidèle garçon à périr peut-être d'un coup de poignard ; mais s'en étant défié lui-même, il eut soin de prendre un ton assez doux pour faire entendre tout d'un coup au sélictar qu'il n'avoit à craindre aucune violence, & que je ne lui préparois que des caresses & des services. Il se laissa conduire avec quelques marques de défiance. J'étois au lit. Je me levai avec empressement, & feignant beaucoup de surprise, quoi ? c'est le sélictar, m'écriai-je ; eh ! par quel hasard.... Il m'interrompit d'un air confus. Epargnez-moi, me dit-il, des railleries que je mérite. Vos reproches mêmes seront justes si vous ne les faites tomber que sur la visite

noćturne que j'ai voulu rendre à Théophé ; mais dans l'ufage que j'ai fait de mon poignard, je n'ai penfé qu'à vous fervir, quoique le foin avec lequel vos gens ont arraché de mes mains le jeune homme que j'ai bleffé, me faffe juger que mon zèle s'eft mépris ; & dans la liberté que j'ai prife de me retirer chez vous fans votre participation, vous ne devez voir que l'embarras d'un ami, qui en regardant votre maifon comme un afyle, n'a pas voulu vous expofer au mécontentement de la Porte. Je l'interrompis à mon tour, pour l'affurer que je lui épargnois jufqu'aux juftifications, & qu'à l'égard de Théophé même, je ne trouvois à condamner dans fa conduite que ce qui devoit le bleffer lui-même, c'eft-à-dire, un procédé qui ne fembloit pas s'accorder avec la délicateffe qu'il avoit marquée jufqu'alors dans fes fentimens. Il paffa condamnation fur ce reproche. L'occafion, me dit-il, a eu plus de force que ma vertu. Tout le refte de cet entretien fut tourné en badinage. Je l'affurai que le plus fâcheux effet de fon aventure, feroit d'être logé plus commodément & traité avec plus de foin que dans la chambre de Bema, fans en être plus expofé aux périls qui lui avoient fait prendre le parti de fe cacher. Et lui racontant ce que j'avois appris du grand-vifir, je lui caufai au-

tant de ſatisfaction pour lui-même que de compaſſion pour le ſort de l'aga des Janiſſaires & des deux bachas. Cependant, il me proteſta qu'il les plaignoit moins s'ils étoient coupables, & que loin d'être entré dans leur complot, il auroit été capable de rompre abſolument avec eux, s'il les en eût ſoupçonnés. Il ſembloit diſpoſé à partir ſur le champ, & il me parla de faire avertir deux eſclaves qu'il avoit chargés d'attendre ſes ordres dans le village voiſin. Mais je lui expliquai les précautions avec leſquelles le grand-viſir ſouhaitoit qu'il ſe rapprochât de Conſtantinople. Entre pluſieurs partis qu'il pouvoit embraſſer, il ſe détermina par mon conſeil à ſe rendre le lendemain à ſa maiſon de campagne, comme s'il fût revenu de viſiter les magaſins & les arſenaux de la mer Noire. Je ne refuſai pas même de l'accompagner, & pour lui faire connoître, non-ſeulement que je ne conſervois aucun reſſentiment de ce qui s'étoit paſſé, mais que j'avois toujours de ſon caractère la même opinion qui m'avoit fait rechercher ſon amitié, je lui propoſai de mettre Théophé de notre promenade.

A peine oſoit-il ſe perſuader que cette offre fût ſincère ; mais j'étois de ſi bonne foi, qu'ayant paſſé avec lui le reſte de la nuit, je le conduiſis moi-même à l'appartement de Théophé

pour lui faire agréer notre propoſition. L'impreſſion qui me reſtoit du dernier entretien que j'avois eu avec elle, me rendoit comme ſupérieur à toutes les foibleſſes de la jalouſie, & j'avois ſi bien connu que le ſélictar ne parviendroit jamais à toucher ſon cœur, que je me faiſois une eſpèce de triomphe des efforts qu'il alloit renouveler inutilement pour l'attendrir. D'ailleurs, quelque ſuccès qui put être réſervé à mes ſentimens, je voulois qu'il n'eût jamais à me reprocher d'avoir mis le moindre obſtacle aux ſiens. Je lui devois cette complaiſance après avoir contribué peut-être à les faire naître par la facilité que j'avois eue d'abord à les approuver ; & s'il arrivoit que Théophé prît jamais ceux que je lui ſouhaitois pour moi, j'étois bien aiſe que mon ami perdît tout-à-fait l'eſpérance avant que de s'appercevoir que j'étois plus heureux que lui.

Si Théophé marqua quelqu'étonnement de notre projet, elle n'y fit point d'objection lorſqu'elle fut aſſurée que je devois être ſans ceſſe avec elle, & qu'il n'étoit queſtion que de m'accompagner. Je lui donnai une ſuite qui pût la faire paroître avec diſtinction chez le ſélictar. Il m'avoit parlé de ſa maiſon comme du centre de ſa puiſſance & de ſes plaiſirs ; c'eſt-à-dire, qu'avec tous les ornemens qui ſont au goût

des turcs, il y avoit un férail & une prodigieufe quantité d'efclaves. Je l'avois entendu vanter d'ailleurs comme le plus beau lieu qui fût aux environs de Conftantinople. Il étoit à huit milles de ma maifon. Nous n'y arrivâmes que le foir, & je fus privé ce jour-là du plaifir de la perfpective, à laquelle il n'y a peut-être rien de comparable dans aucun autre lieu du monde. Mais le félictar nous prodiguant auffitôt tout ce qu'il avoit recueilli de richeffe & d'élégance dans l'intérieur des édifices, je fus obligé de convenir dès le premier moment que je n'avois rien vu en France ni en Italie qui furpafsât un fi beau fpectacle. Je n'en promets point une defcription. Ces détails ont toujours de la langeur dans un livre ; mais fi je craignis un moment que je n'euffe bientôt quelque fujet de me repentir d'avoir engagé Théophé à ce voyage, ce fut lorfque le félictar, après lui avoir fait admirer tant de magnificence, lui en offrit l'empire abfolu, avec toutes les explications qu'il lui avoit déjà propofées. J'eus peine à cacher la rougeur qui fe répandit malgré moi fur mon vifage. Je jetai les yeux fur Théophé, & j'attendis fa réponfe avec un trouble dont elle m'a confeffé depuis qu'elle s'étoit apperçue. En proteftant au félictar qu'elle fentoit le prix de fes offres, & qu'elle en avoit toute la re-

connoiſſance qu'il avoit droit d'en attendre, elle lui parla de ſes ſentimens comme du plus bizarre aſſemblage du monde, & le moins propre à lui faire trouver du goût dans les avantages qui flattent ordinairement la vanité des femmes. Quoique le ton dont elle accompagna ſa réponſe parût fort enjoué, elle nous dit des choſes ſi juſtes & ſi ſenſées ſur la ſageſſe & le bonheur, que j'admirai moi-même un diſcours auquel je m'attendois ſi peu, & que je me demandai avec étonnement dans quelle ſource elle les avoit puiſées. La concluſion qu'elle en tira fut que tout le reſte de ſa vie étoit deſtiné à la pratique des principes dont elle ſe confeſſoit redevable à mes inſtructions, & pour leſquels elle croyoit me devoir beaucoup plus de reconnoiſſance que pour ſa liberté. L'embarras dont je n'avois pu me défendre paſſoit pendant ce tems-là ſur le viſage du ſéliƈtar. Il ſe plaignit amèrement de ſon ſort ; & s'adreſſant à moi, il me conjura de lui communiquer une partie de ce pouvoir que Théophé attribuoit à mes diſcours. Je lui répondis, en badinant, que le déſir qu'il me marquoit ne s'accordoit point avec ſes propres vues, puiſqu'en ſuppoſant ce qu'il paroiſſoit déſirer, il ſerviroit lui-même à confirmer Théophé dans ſes principes. Au fond, mon cœur nageoit dans la joie, & ne me dé-

guiſant plus mon bonheur, je le crus mieux établi par cette déclaration que par toutes les raiſons que j'avois déjà d'y prendre quelque confiance. Je dérobai un moment pour féliciter Théophé ſur la nobleſſe de ſes ſentimens, & je pris encore la réponſe qu'elle me fit pour une nouvelle confirmation de mes eſpérances.

Le ſélictar, auſſi affligé que je me croyois heureux, ne laiſſoit pas de nous offrir avec le même ſoin tout ce qui pouvoit faire honneur à ſa politeſſe & à la beauté de ſa maiſon. Il nous ouvrit dès le même ſoir l'entrée de ſon ſérail, & ſon deſſein étoit peut-être encore de tenter Théophé par la vue d'un lieu charmant où elle pouvoit régner, mais ſi elle y fut frappée de quelque choſe, ce ne fut ni des richeſſes ni des agrémens qui s'y préſentoient de toutes parts. Le ſouvenir de l'état d'où elle étoit ſortie ſe renouvela ſi vivement dans ſa mémoire, que je la vis tomber dans une mélancolie profonde, qui ne la quitta point pendant pluſieurs jours. Dès le lendemain, elle profita de la liberté que le ſélictar nous accorda d'y retourner auſſi ſouvent que nous le ſouhaiterions ſans lui, pour y aller paſſer une partie du jour, & ſon occupation y fut de lier des entretiens avec les femmes dont la phyſionomie l'avoit le plus touchée. Le goût qu'elle y avoit paru prendre dans une ſi longue viſite charma

le félictar, tandis que j'en ressentois peut-être quelqu'alarme. Mais la discrétion m'ayant empêché de la suivre, j'observai le moment qu'elle en sortit pour la rejoindre. L'air de tristesse qu'elle en rapportoit me fit supprimer mes reproches. Je lui demandai au contraire ce qui avoit mis ce changement dans son humeur. Elle me proposa de faire un tour de promenade au jardin, sans avoir répondu à cette question. Le silence qu'elle continua de garder commençoit à me surprendre, lorsqu'elle m'annonça enfin sa réponse par un profond soupir. Quelle variété dans les évènemens de la vie, me dit-elle avec le tour moral qu'elle donnoit naturellement à toutes ses réflexions ! Quel enchaînement de choses qui ne se ressemblent point, & qui ne paroissent pas faites pour se suivre ! Je viens de faire une découverte dont vous me voyez pénétrée, & qui m'a fait naître des idées que je veux vous communiquer. Mais il faut que je vous attendrisse auparavant par mon récit.

Un intérêt sensible, continua-t-elle, que je n'ai pu m'empêcher de prendre au sort de tant de malheureuses, & que vous trouverez pardonnable après mes propres infortunes, m'a fait interroger quelques esclaves du sélictar sur les aventures qui les ont conduites au sérail. La plupart sont des filles de Circassie ou des pays voisins

voiſins, qui ont été élevées pour leur condition, & qui ne ſentent point l'humiliation de leur ſort. Mais celle que je quitte à ce moment eſt une étrangère, dont la douceur & la modeſtie m'ont encore plus frappée que l'éclat de ſa figure. Je l'ai priſe à l'écart. J'ai loué ſa beauté & ſa jeuneſſe. Elle a reçu triſtement mes flatteries, & rien ne m'a paru ſi ſurprenant que ſa réponſe; Hélas! m'a-t-elle dit, loin de relever ces miſérables avantages, ſi vous êtes capable de quelque pitié, regardez-les comme un funeſte préſent du ciel, qui me fait déteſter à tous momens la vie. Je lui ai promis plus que de la pitié, & lui apprenant que je pouvois devenir utile à ſa conſolation, je l'ai preſſée de m'expliquer la cauſe d'un ſi étrange déſeſpoir. Elle m'a raconté, après avoir répandu quelques larmes, qu'elle eſt née en Sicile, d'un père dont la ſuperſtition lui a coûté la liberté & l'honneur. Il étoit fils d'une mère extrêmement diffamée par ſon libertinage, & la même étoile lui avoit fait épouſer une femme qui, après l'avoir trompé longtems par des apparences de vertu, s'étoit déſhonorée à la fin par une diſſolution publique. En ayant une fille, qui étoit l'eſclave du ſélictar, il avoit promis au ciel de la former à la ſageſſe par une éducation ſi ſévère qu'elle pût réparer l'honneur de ſa famille. Il l'avoit fait renfermer

dès ses premières années dans un château qu'il avoit à la campagne, sous la conduite de deux femmes vieilles & vertueuses, auxquelles il avoit recommandé, en leur communiquant ses intentions, de ne pas faire connoître à sa fille qu'elle fût distinguée par quelques avantages naturels, & de ne lui jamais parler de la beauté des femmes comme d'un bien qui méritât de l'attention. Avec ce soin & celui de l'élever dans la pratique continuelle de toutes les vertus, elles lui avoient fait mener jusqu'à l'âge de dix-sept ans une vie si innocente, qu'il ne lui étoit jamais rien entré dans l'esprit & dans le cœur de contraire aux vues de son père. Elle s'étoit assez apperçue, dans le peu d'occasions qu'elle avoit eues de paroître avec ses deux gouvernantes, que les regards de quelques personnes qu'elle avoit vues, s'étoient fixés sur elle, & qu'on marquoit quelque sentiment extraordinaire en la voyant. Mais n'ayant jamais fait usage d'un miroir, & l'attention continuelle des deux vieilles étant d'éloigner tout ce qui pouvoit lui faire tourner ses réflexions sur elle-même, il ne lui étoit jamais venu le moindre soupçon de sa figure. Elle vivoit dans cette simplicité, lorsque ses gouvernantes ayant fait introduire un de ces marchands qui parcourent les campagnes avec leur charge de bijoux, le seul hasard lui avoit fait prendre

une petite boîte qui servoit à renfermer un miroir. Son innocence avoit été jusqu'à s'imaginer que sa figure, qu'elle y avoit vue représentée, étoit un portrait attaché à la boîte, & n'ayant pu le considérer sans quelque plaisir, elle avoit donné le tems aux deux vieilles de s'en appercevoir. Le cri qu'elles avoient jeté, & les reproches qu'elles s'étoient empressées de lui faire auroient suffi pour effacer cette idée; si le marchand qui avoit compris la cause de leurs plaintes, n'eût pris un moment pour s'approcher de la jeune sicilienne, & ne lui eût donné secrétement un de ses miroirs, en lui apprenant le tort qu'on lui faisoit de l'en priver. Elle l'avoit reçu par un mouvement de timidité, plutôt que par le désir d'en faire un usage qu'elle ignoroit encore; mais à peine s'étoit-elle trouvée seule, qu'elle n'avoit eu besoin que d'un moment pour l'apprendre. Quand elle n'auroit pas été capable de sentir par elle-même ce que la nature lui avoit accordé, la comparaison des deux vieilles qu'elle avoit sans cesse devant les yeux auroit suffi pour lui faire appercevoir combien la différence étoit à son avantage. Bientôt elle avoit trouvé tant de douceur à se considérer sans cesse, à ranger ses cheveux, & à mettre plus d'ordre dans sa parure, que sans savoir à quoi ces agrémens la rendoient propre, elle avoit commencé à juger

que ce qui lui causoit tant de plaisir devoit infailliblement en causer aux autres.

Pendant ce tems-là, le marchand qui avoit été fort réjoui de son aventure, prenoit plaisir à la raconter dans tous les lieux où il passoit. La description qu'il y joignoit des charmes de la jeune sicilienne excita la curiosité & les desirs d'un chevalier de Malte qui venoit de prendre les derniers engagemens dans son ordre avec peu de disposition à les observer. S'étant rendu dans le voisinage du château, il trouva le moyen de remettre secrétement à cette jeune personne, un miroir qui, dans une boîte plus grande que celle du marchand, contenoit vis-à-vis la glace le portrait d'un homme fort aimable, avec une lettre tendre & propre à l'instruire de tout ce qu'on avoit pris soin de lui cacher. Le portrait, qui étoit celui du chevalier, produisit l'effet pour lequel il étoit envoyé, & les instructions de la lettre devinrent si utiles qu'on s'en servit fort heureusement pour lever beaucoup d'obstacles. La jeune personne à qui ses gouvernantes n'avoient jamais parlé des hommes que comme des instrumens dont il a plu au ciel de se servir pour rendre les femmes propres à la propagation du genre humain, & qui l'avoient accoutumée d'avance à respecter la sainteté du mariage, se garda bien de prêter l'oreille à la tendresse du

chevalier, sans lui avoir demandé s'il pensoit à devenir son mari. Il n'épargna point les promesses, lorsqu'il eut pénétré à quoi elles pouvoient lui servir, & faisant valoir quelques raisons d'intérêt pour tenir ses engagemens cachés, il parvint en peu de jours à tromper l'attente du père & la vigilance des deux gouvernantes. Ce commerce dura longtems sans aucun trouble. Mais quelques remords, joints à la crainte de l'avenir, rendirent la sicilienne plus pressante sur l'exécution des promesses qu'elle avoit exigées. Il devint impossible au chevalier de déguiser plus longtems qu'il étoit engagé dans un état qui lui interdisoit le mariage. Les larmes & les plaintes furent extrêmes pendant quelques jours. Cependant on s'aimoit de bonne foi. Le plus terrible de tous les maux auroit été de se quitter. On fit céder tous les autres à cette crainte, & pour prévenir des suites fâcheuses qui ne pouvoient être éloignées, on prit la résolution d'abandonner la Sicile & de se retirer dans quelque pays de la dépendance des turcs. Les deux amans n'avoient rien à se reprocher, car étant nés tous deux pour une haute fortune, ils faisoient le même sacrifice à l'amour.

L'intention où ils étoient de se retirer volontairement chez les turcs les auroit garantis de l'esclavage, s'ils eussent pu la prouver. Mais s'é-

tant embarqués sur un vaisseau vénitien, dans le dessein de descendre en Dalmatie, d'où ils se flattoient de pénétrer facilement plus loin, ils eurent le malheur d'être pris à l'entrée du Golfe par quelques vaisseaux turcs qui cherchoient à chagriner l'état de Venise. L'explication de leur projet passa pour un artifice. Ils furent vendus séparément dans un port de la Morée, d'où la malheureuse sicilienne fut conduite à Constantinople. Si c'étoit le comble de l'infortune que de se voir enlever son amant, quel nom devoit-elle donner à la situation où elle passa bientôt ! Ses larmes continuelles l'ayant un peu défigurée, les marchands de Constantinople ne distinguèrent pas tout d'un coup ce qu'ils avoient à espérer de sa beauté. Une vieille femme, dont le discernement étoit plus sûr, employa une partie de son bien pour l'acheter, & se promit de le doubler en la revendant. Mais c'étoit ce qui pouvoit arriver de plus funeste à la sicilienne. Dans les principes de modestie & de pudeur où elle avoit été élevée, les soins que cette odieuse maîtresse prit d'elle, pour augmenter ses charmes, & pour la rendre propre au goût des turcs, furent pour elle autant de supplices qui lui auroient fait trouver la mort moins cruelle. Enfin, elle avoit été vendue pour une grosse somme au sélictar, qui lui avoit marqué d'abord beau-

coup d'affection, mais qui l'avoit négligée après avoir rassasié ses désirs, par le dégoût qu'une profonde tristesse & des larmes continelles n'avoient pu manquer de lui inspirer.

Les aventures de cette triste étrangère n'avoient causé que de la surprise à Théophé. Ce qui la pénétroit de compassion étoit de la voir dans un sort dont elle sentoit l'infamie, & de lui avoir découvert tant de honte & de douleur, qu'elle n'avoit pu distinguer ce qui l'affligeoit le plus de la perte de son honneur ou de celle de son amant. J'étois si accoutumé à ces sortes d'événemens par les récits que j'entendois tous les jours, que je n'avois pas écouté le sien avec toutes les marques de pitié auxquelles elle s'étoit attendue. Vous ne paroissez pas sensible, me dit-elle, à ce que j'ai cru capable de vous toucher autant que moi. Vous ne trouvez donc pas que cette fille mérite l'intérêt que je prends à son malheur ? Je la trouve à plaindre, répondis-je, mais beaucoup moins que si elle ne s'étoit point attiré ses infortunes par une faute volontaire. Et c'est la différence, ajoutai-je, qu'il faut mettre entre les vôtres & les siennes. Peut-être êtes-vous l'unique exemple d'un malheur innocent dans le même genre, & la seule personne de votre sexe, qui après avoir été entraînée dans

le précipice sans le connoître, ait changé d'inclination, au nom & à la première idée de la vertu. Et c'est ce qui vous rend si admirable à mes yeux, continuai-je avec transport, que je vous crois supérieure à toutes les femmes du monde. Théophé branla la tête, en souriant avec beaucoup de douceur; & sans faire de réponse à ce qui la regardoit, elle insista sur les sentimens de la sicilienne, qu'elle trouvoit dignes que nous entreprissions quelque chose pour sa liberté. Il suffit que vous le désiriez, lui dis-je, pour m'en faire une loi, & je ne veux pas même que vous ayez cette obligation au sélictar. Il venoit nous joindre lorsque je m'engageois à lui en parler dès le même jour. Je ne remis pas plus loin ma prière. Et le tirant à l'écart, comme si j'en eusse voulu faire un mystère à Théophé, je lui demandai naturellement s'il étoit assez attaché à la sicilienne pour trouver quelque peine à m'en faire le sacrifice. Elle est à vous dès ce moment, me dit-il; & lorsque je lui parlai du prix, il rejeta mes instances comme autant d'injures. Je jugeai même à sa joie, qu'outre la satisfaction de m'obliger, il se flattoit que ce seroit pour moi un nouvel engagement à le servir près de Théophé; sans compter que mon exemple pouvoit avoir quelque force pour la

faire penser au plaisir. Mais en m'accordant la liberté d'ouvrir la porte du sérail à son esclave, il m'apprit une circonstance qu'elle avoit cachée à Théophé. Je l'ai crue d'abord, me dit-il, uniquement affligée de la perte de sa liberté, & je n'ai pas ménagé mes soins pour lui faire trouver de la consolation dans son sort; mais le hasard m'a fait découvrir qu'elle est passionnée pour un jeune esclave de sa nation, qui a eu l'adresse de faire pénétrer une lettre dans mon sérail, & que j'ai négligé de punir par considération pour son maître, qui est de mes amis. J'ignore l'origine de cette liaison, & je me suis borné à faire redoubler la diligence de mes gens, pour garantir ma maison de ce désordre. Mais j'en ai pris occasion de me refroidir pour ma sicilienne, à qui j'avois reconnu d'ailleurs beaucoup de charmes. Cet avis, que le sélictar crut devoir à l'amitié, auroit été une précaution fort juste, si j'eusse été rempli des sentimens qu'il m'attribuoit. Mais n'y prenant point d'autre intérêt que celui de plaire à Théophé, je m'imaginai au contraire avec joie que le jeune esclave dont le sélictar se plaignoit ne pouvoit être que le chevalier sicilien, & je prévis que je me trouverois bientôt obligé de le délivrer aussitôt de ses chaînes. J'attendis néanmoins que je

fusse seul avec Théophé, pour lui apprendre que la sicilienne étoit à nous. Elle fut si charmée de m'entendre ajouter que je croyois le chevalier peu éloigné, & que je me proposois de le rendre à son amante, qu'elle m'en remercia pour eux avec une ardeur extraordinaire. Comme je rapportois tout à mes vues, je ne doutai point que le tendre intérêt qu'elle prenoit au bonheur des deux amans ne fût encore une marque que son cœur étoit devenu sensible, & j'en tirai pour moi des augures que je crus mieux fondés que ceux du sélictar.

La sicilienne se nommoit *Maria Rezati*, & le nom qu'elle avoit pris ou qu'on lui avoit donné dans l'esclavage, étoit *Molene*. Je ne jugeai point à propos qu'elle fût informée de ce que j'avois fait pour elle avant le jour de notre départ. Je conseillai seulement à Théophé de lui annoncer en général un bonheur qu'elle n'espéroit pas. Les nouvelles que le sélictar reçut de Constantinople ayant achevé de le rassurer, je me trouvai rappelé à la ville par mes propres affaires, & je proposai à Théophé de retourner à Oru. Mais outre le chagrin que j'eus de ne pouvoir ôter au sélictar l'envie de nous accompagner à notre retour, j'eus à soutenir une scène embarrassante en

quittant avec lui sa maison. Le chevalier sicilien, qui étoit esclave en effet dans le voisinage, avoit assez de liberté pour dérober pendant le jour aux exercices de sa condition quelques heures qu'il employoit à observer les murs du sélictar. Le péril auquel il avoit été exposé par la trahison d'un autre esclave l'avoit si peu refroidi, qu'il avoit tenté mille fois de se faire d'autres ouvertures avec le même danger. Nous partions vers le milieu du jour, dans une grande caleche que j'avois pour la campagne. Il étoit à vingt pas de la porte, d'où il vit sortir quelques-uns de mes gens, qui étoient à cheval, & qui se rassembloient pour m'attendre. L'habit françois l'ayant frappé, il leur demanda dans notre langue, qu'il parloit assez facilement, à qui ils appartenoient. Je ne sais quel projet il avoit pu former sur leur réponse; mais à peine l'eût-il reçue, que voyant avancer ma voiture dans laquelle j'étois avec le sélictar & les deux dames, il reconnut aisément sa maîtresse. Rien ne fut capable de modérer son transport. Il se jeta à ma portière, où il demeura suspendu malgré la marche ardente de six puissans chevaux, en me nommant par mon nom, & me conjurant de lui accorder un moment pour s'expliquer. Son agitation lui avoit fait perdre haleine, & dans les efforts

qu'il faiſoit pour ſe ſoutenir & pour ſe faire entendre, on l'auroit pris pour un furieux qui méditoit quelque deſſein funeſte. Nous ne nous appercevions pas que Maria Rezati, ou Molene, étoit évanouie à notre côté. Mais les gens du ſéliḉtar, qui ſuivoient avec ſes équipages, appercevant un eſclave qui paroiſſoit manquer de reſpect pour leur maître & pour moi, accoururent impérieuſement, & le forcèrent avec violence de quitter ma portière. Un ſoupçon qui m'étoit venu de la vérité me faiſoit crier au poſtillon d'arrêter. Il retint enfin ſes chevaux. Je modérai les gens du ſélictar, qui continuoient de maltraiter le jeune eſclave, & je donnai ordre qu'on le fît approcher. Le ſélictar ne comprenoit rien à cette ſcène, ni à l'attention que j'y donnois. Mais les explications du chevalier lui apportèrent bientôt les lumières que j'avois déjà. Ce malheureux jeune homme ſe fit aſſez de violence pour reprendre la reſpiration qui lui manquoit, & prenant ſans affectation l'air qui convenoit à ſa naiſſance, il m'adreſſa un diſcours que je m'efforcerois en vain de rendre auſſi touchant qu'il me le parut dans ſa bouche. Après m'avoir fait en peu de mots ſon hiſtoire & celle de ſa maîtreſſe, il s'apperçut au moment qu'il vouloit me la faire connoître, qu'elle étoit ſans mouvement auprès de

moi. Ah! vous la voyez, s'écria-t-il en s'interrompant avec un nouveau trouble, elle se meurt, prenez soin d'elle. Hélas! elle se meurt, reprit-il encore, & vous ne la secourez pas!

Il n'étoit pas difficile de lui faire rappeler ses esprits. La joie ne sert qu'à ranimer les forces quand elle ne les a point étouffées dès le premier moment. Elle se tourna vers Théophé; c'est lui, s'écria-t-elle, ah! c'est le chevalier; c'est lui-même. Je n'avois pas besoin de cette confirmation pour m'apprendre ce que j'en devois croire. Après avoir fait une réponse consolante au jeune esclave, je demandai au sélictar s'il étoit assez bien avec son maître pour me garantir que son absence n'auroit pas de mauvaises suites. Il m'assura que c'étoit un de ses meilleurs amis; & par une politesse que j'admirai en Turquie, lorsque je lui eus déclaré le désir que j'avois d'emmener le chevalier à Oru, il dépêcha un de ses gens, pour prier son ami, qui étoit un officier général, de trouver bon qu'il usât pendant quelques jours de son esclave. Je prévois, me dit-il après avoir donné cet ordre, que vous m'employerez à quelque chose de plus; mais en vous prévenant par l'offre de mes services, je vous assure que ce qui me sera refusé par Nady Emir ne peut être ac-

cordé à perſonne. Nous avions des chevaux de main. J'en fis donner un au chevalier, qui ne ſe poſſédoit point dans les mouvemens de ſa joie. Cependant il en ſut modérer les témoignages, & ſentant à quoi l'obligeoient encore ſon habit & ſa ſituation, il s'abſtint également & de s'approcher de ſa maîtreſſe, & de prendre un autre ton que celui qui convenoit à ſa mauvaiſe fortune.

Je ne pus éviter, pendant le reſte de la route, de confeſſer au ſéliſtar que c'étoit le déſir de rendre ſervice à ces malheureux amans qui m'avoient porté à lui demander la liberté de Molene, & j'acceptai l'offre qu'il me faiſoit de ſon entremiſe pour obtenir de Nady Emir celle du jeune chevalier. Théophé acheva d'échauffer ſon zèle, en marquant qu'elle y prenoit un vif intérêt. Nous arrivâmes à Oru. Le chevalier ſe déroba pendant que nous deſcendions de notre voiture; mais il me fit prier un moment après de ſouffrir qu'il me vît ſeul, & la grâce qu'il me demanda à genoux, en me donnant le nom de ſon père & de ſon ſauveur, fut de permettre qu'il prît auſſitôt un autre habit. Quoique le moindre traveſtiſſement ſoit un crime pour un eſclave, je ne le crus pas dangereux pour lui dans les circonſtances. Il parut quelques momens après dans

un état qui changea autant ses manières que sa figure ; & sachant déjà que sa maîtresse étoit libre, ou qu'elle n'avoit plus d'autre maître que moi, il me demanda la permission de l'embrasser. Cette scène nous attendrit encore. Je renouvelai au sélictar la prière que je lui avois faite en sa faveur, & quoique je n'eusse point de liaison particulière avec Nady Emir, j'aurois assez compté sur la considération où j'étois parmi les turcs pour me flatter de réussir moi-même auprès de lui.

L'obstination que le sélictar avoit eue à vouloir nous accompagner, me forçoit de contenir des sentimens auxquels je confesse enfin qu'il étoit impossible de rien ajouter. Avec la certitude d'une sagesse constante dans l'aimable Théophé, je me croyois celle d'avoir triomphé de son cœur, & j'étois résolu de m'expliquer si ouvertement avec elle, qu'elle n'eût plus à combattre sa timidité, que je regardois désormais comme le seul obstacle qui l'arrêtât. Mais je voulois être libre pour une si grande entreprise. Le sélictar avoit compté que nous retournerions ensemble à Constantinople. J'exagérai l'importance des affaires qui m'y rappeloient, pour le faire consentir à précipiter notre départ. Le chevalier fut de notre voyage. Outre les raisons qui regardoient sa

liberté, j'en avois une autre de ne le pas laisser à Oru dans mon absence; ou du moins, j'avois à me déterminer sur une difficulté qui me causoit quelqu'embarras. Comme il y avoit peu d'apparence qu'il pensât à retourner en Sicile avec sa maîtresse, & qu'il étoit encore moins vraisemblable qu'il pût se retrouver avec elle sans retomber dans toutes les familiarités de l'amour, j'examinois s'il étoit convenable de souffrir chez moi un commerce si libre. Mes principes n'étoient pas plus sévères que ceux de la galanterie ordinaire, & je ne prétendois pas faire un crime à ces deux amans de se rendre aussi heureux que j'aurois souhaité de l'être avec Théophé; mais si la chaleur de l'âge fait quelquefois oublier les loix de la religion, on conserve pour frein l'honnêteté morale, & je n'étois pas moins lié par la bienséance, qui m'imposoit mille devoirs dans mon emploi. Ce scrupule m'auroit fait prendre des résolutions chagrinantes pour le chevalier, s'il ne m'en eût délivré en arrivant à Constantinople. Il me déclara qu'après le service que j'allois lui rendre, son dessein étoit de se rendre en Sicile, non-seulement pour se mettre en état de restituer ce qu'il m'en coûteroit pour sa liberté, mais dans le dessein de pressentir s'il n'y avoit point d'espérance de se faire

relever

relever de ſes vœux. Son malheur avoit ſervi à mûrir ſes ſentimens. Il conſidéroit que Maria Rezati étoit une fille unique ; dont il avoit ruiné la conduite & la fortune. Avec mille qualités qu'il ne ceſſoit pas d'aimer ; & dont l'idée même du ſérail ne le dégoûtoit pas, elle avoit aſſez de bien pour borner ſon ambition. Toutes ces réflexions, qu'il me communiqua avec beaucoup de tranquillité & de ſageſſe, le déterminoient à ne rien épargner pour ſe procurer la liberté de l'épouſer.

Je louai ſes intentions, quoique j'y préviſſe des difficultés dont il ne paroiſſoit pas s'effrayer. Le ſéliĉtar vit ſur le champ Nady Emir, qui étoit revenu à la ville. Il en obtint le chevalier auſſi facilement qu'il s'en étoit flatté. Mais quoique ſa généroſité le portât encore à me le rendre ſans condition, je me ſervis de la certitude que j'avois d'être rembourſé moi-même, pour le faire conſentir à recevoir mille ſequins qu'il avoit payés à Nady. Après la connoiſſance que le jeune ſicilien m'avoit donnée de ſes ſentimens, je ne balançai point à le renvoyer auprès de ſa maîtreſſe. Il ne ſe propoſoit que de lui faire ſes adieux, & dans l'ardeur qu'il avoit d'entreprendre un voyage dont il ſe promettoit tout ſon bonheur, j'obtins à peine qu'il prît quelques jours de repos à Oru. Ce-

pendant ; je l'y trouvai deux jours après, & mon étonnement fut extrême, au premier moment de mon arrivée, d'apprendre qu'il avoit changé de résolution. Je n'approfondis pas tout d'un coup ce mystère, & je lui demandai seulement quelles vues il substituoit à celles qu'il avoit abandonnées. Il me dit qu'après beaucoup de nouvelles réflexions sur la difficulté de réussir dans son premier dessein, & sur les risques qu'il alloit courir d'être chagriné ou par son ordre, ou par les Rezati, il étoit revenu à l'ancienne pensée qu'il avoit eue de s'établir en Turquie; qu'il avoit quelques perspectives agréables du côté de la Morée, & qu'il n'en épouseroit pas moins sa maîtresse, parce que renonçant à la qualité de chevalier de Malte, il ne se croyoit pas obligé de remplir les devoirs d'un état dont il abandonnoit tous les avantages; enfin, que n'ayant point touché une somme considérable qu'il avoit prise en lettres de change pour Raguse, & qu'il avoit laissée en nature à un banquier de Messine, il comptoit de se trouver assez riche pour me remettre la somme que j'avois payée au sélictar, & pour mener une vie simple dans le pays où il vouloit fixer son établissement. Il ajouta que sa maîtresse étoit fille d'un père fort riche, qui ne vivroit pas toujours, & que ne pouvant

pas perdre les droits que la nature lui donnoit à cet héritage, elle en retireroit tôt ou tard plus qu'ils ne déſiroient l'un & l'autre pour rendre leur vie fort aiſée, & pour laiſſer quelque choſe à leurs enfans, s'il plaiſoit au ciel de leur en accorder.

Un ſyſtême né ſi vîte me parut trop bien concerté pour ne pas ſoupçonner qu'il venoit de quelqu'incident extraordinaire. Je ne me ſerois jamais défié néanmoins qu'il vînt de Syneſe. Le chevalier n'avoit pu paſſer deux jours à Oru ſans apprendre que ce jeune grec y étoit avec une bleſſure dangereuſe. Il l'avoit vu par politeſſe, & l'ayant trouvé aimable, il s'étoit lié tout d'un coup avec lui juſqu'à lui raconter ſes aventures. L'embarras où le mettoient ſes projets de mariage avoit fait naître à Syneſe cet admirable plan, dans lequel il s'étoit flatté de pouvoir trouver ſes propres avantages. Il avoit offert une retraite au chevalier dans les terres de ſon père, & lui découvrant à ſon tour les tourmens de ſon cœur, ils étoient venus de confidence en confidence à ſe promettre que Théophé par tendreſſe ou par intérêt ſe laiſſeroit engager à les ſuivre. On étoit bien éloigné d'avoir obtenu ſon conſentement, & Syneſe avoit prévenu ſon ami ſur la délicateſſe de cette négociation; on ſe

flattoit qu'avec le fecours de Maria Rezati, qui étoit entrée ardemment dans ce glorieux projet, on lui feroit entendre que foit qu'elle fût fille de Paniota Condoïdi, foit qu'elle prît des fentimens d'amour pour Synefe, elle n'avoit rien à fouhaiter de plus heureux pour une fille du même pays.

Quoique le chevalier m'eût laiffé quelque défiance, elle fe tournoit fi peu vers Synefe & fur mes propres intérêts, que ne voulant pas pénétrer plus loin qu'il ne fouhaitoit dans les fiens, je ne fis pas la moindre objection contre fon deffein. Le prix de votre liberté, lui dis-je, n'eft pas ce qui vous doit caufer de l'inquiétude, & je ne regretterois pas une plus groffe fomme, fi elle pouvoit contribuer à votre bonheur. Cependant je m'imaginai que le fond de cette nouvelle intrigue ne feroit point échappé à Théophé. Je brûlois d'ailleurs du défir de la revoir. C'étoit une impatience fi vive, que les trois jours que j'avois été obligé de paffer à la ville m'avoient paru d'une mortelle longueur; & qu'en faifant quelquefois une réflexion férieufe fur l'état de mon cœur, j'avois quelque confufion de lui avoir laiffé prendre fur moi tant d'afcendant. Mais étant convenu avec moi-même de me livrer à une paffion dont j'efpérois toute la douceur de ma vie, j'écartois

tout ce qui auroit pu diminuer la force d'un ſentiment ſi délicieux.

J'entrai dans l'appartement de Théophé, avec la réſolution de n'en pas ſortir, ſans avoir fait un traité ſolide avec elle. J'y trouvai Maria Rezati. Affreuſe contrainte! Elles s'étoient liées par une vive affection, & la ſicilienne n'ayant pu s'imaginer qu'elle eût un autre attachement pour moi que celui de l'amour, avoit déjà haſardé quelques ſollicitations ſur le bonheur d'un commerce auſſi tranquille qu'elle ſe figuroit le nôtre. Ce langage avoit déplu à Théophé. A peine eut-elle reçu mes premières politeſſes, que s'adreſſant à ſa compagne: dans l'erreur où vous êtes, lui dit-elle, vous ſerez étonnée d'apprendre de monſieur que je ne dois rien à ſon amour, & que m'ayant comblée de bienfaits, je n'en ai obligation qu'à ſa généroſité. Elles paroiſſoient attendre toutes deux ma réponſe. Je pénétrai mal le ſujet de leur entretien; & ne ſuivant que la vérité de mes ſentimens, je répondis qu'en effet la beauté ne m'ayant jamais inſpiré d'amour, je n'avois conſulté que les mouvemens de mon admiration dans les premiers ſervices que je lui avois rendus: mais il faut ſi peu de tems pour vous connoître, repris-je en lui jetant un regard paſſionné, & quand on a découvert ce que vous

valez ; il eſt ſi néceſſaire de vous dévouer toute ſa tendreſſe.... Théophé, qui ſentoit où ce diſcours m'alloit conduire, l'interrompit adroitement. Je me flatte à la vérité, me dit-elle, que vos propres faveurs ont pu vous faire prendre pour moi quelqu'amitié; & c'eſt un bien que je trouve ſi précieux, qu'il me tiendra lieu éternellement de fortune & de plaiſir. Elle changea auſſitôt d'entretien. Je demeurai dans une incertitude qui mit un changement beaucoup plus étrange dans mon humeur. Mais ne pouvant ſupporter long-tems la violence de cette ſituation, je pris un parti qui paroîtra puérile à tout autre qu'un amant.

J'entrai ſeul dans le cabinet de Théophé, & ne ſentant que trop combien mes eſpérances étoient reculées, je me ſervis d'une plume pour ne pas remettre plus loin ce que je prévoyois que ma langue n'auroit pas la force d'exprimer dans des circonſtances qui venoient de me remplir de crainte & d'amertume. J'écrivis en peu de lignes tout ce qu'un cœur pénétré d'eſtime & d'amour peut employer de plus vif & de plus touchant pour perſuader ſa tendreſſe ; & quoiqu'il n'y eût rien d'obſcur dans mes termes, je répétois en finiſſant, pour comble de clarté, que je ne parlois pas d'amitié, qui étoit un ſentiment trop froid pour les tranſ-

ports de mon cœur, & que je me dévouois pour toute ma vie à l'amour. J'ajoutois néanmoins qu'ayant ſu le régler juſqu'alors avec une modération dont on me devoit le témoignage, je voulois qu'il dépendît encore de la volonté de ce que j'aimois ; & que n'aſpirant qu'au retour du ſien, je lui abandonnois le choix des marques.

Je revins d'un air plus tranquille, après m'être ſoulagé par cette ouverture, & priai froidement Théophé de paſſer ſeule dans ſon cabinet. Elle y demeura quelques inſtans. Reparoiſſant enſuite avec une contenance fort ſérieuſe, elle me ſupplia de retourner au lieu d'où elle ſortoit. Audeſſous de mon écrit, j'en trouvai un de ſa main. Il étoit ſi court, & d'un tour ſi extraordinaire, qu'il n'a pu me ſortir de la mémoire. Une infortunée, me diſoit-elle, qui avoit appris de moi le nom d'honneur & de vertu, & qui n'étoit pas encore parvenue à connoître celui de ſon père ; l'eſclave du gouverneur de Patras & de Cheriber, ne ſe ſentoit propre à inſpirer que de la pitié ; ainſi, elle ne pouvoit ſe reconnoître dans l'objet de mes ſentimens. Il m'échappa une exclamation fort vive en liſant cette étrange réponſe. La crainte qu'il ne me fût arrivé quelqu'accident la fit accourir à la porte du cabinet. J'étendis les bras vers elle,

pour l'inviter à venir recevoir mes explications, mais quoiqu'elle remarquât ce mouvement passionné, elle retourna vers sa compagne, après s'être assurée qu'elle n'avoit rien à craindre pour ma santé. Je demeurai en proie aux plus violentes agitations. Cependant ne pouvant abandonner mes espérances, je repris la plume pour effacer l'horrible portrait qu'elle avoit fait d'elle-même, & j'en fis un qui la représentoit au contraire avec toutes les perfections dont la nature l'avoit ornée. Voilà ce que j'aime, ajoutai-je, & les traits en sont si bien gravés dans mon cœur, qu'il n'est pas capable de s'y méprendre. Je me levai, je passai près d'elle, & je lui proposai encore de retourner dans le cabinet. Elle sourit, & elle me pria de lui donner plus de tems pour examiner ce que j'y avois laissé.

Cette réponse me consola. Je me retirai néanmoins pour aller dissiper le reste de mon trouble. Il me paroissoit si étonnant à moi-même, que j'eusse besoin de tant de précautions pour expliquer mes sentimens à une fille que j'avois tirée des bras d'un turc, & qui dans les premiers jours de sa liberté se feroit peut-être crue trop heureuse de passer tout d'un coup dans les miens, qu'au milieu même de la tendresse dont je prenois plaisir à m'enivrer, je me reprochois une timidité qui ne convenoit ni

à mon âge ni à mon expérience. Mais outre quelques remords secrets dont je ne pouvois me défendre en me souvenant des maximes de sagesse que j'avois expliquées mille fois à Théophé, & la crainte de me rendre méprisable à ses propres yeux par une passion dont le but ne pouvoit être après tout que la ruine des sentimens de vertu que j'avois contribué à lui inspirer, il faudroit que je pusse donner une juste idée de sa personne pour faire concevoir qu'une figure qui n'étoit propre qu'à jeter des flammes dans un cœur, devenoit par cette raison même, la plus capable d'imposer de la crainte & du respect, lorsqu'au lieu d'y trouver la facilité que tant de charmes faisoient désirer & que tant de grâces sembloient promettre, on étoit non-seulement arrêté par la crainte de déplaire, qui est un sentiment ordinaire à l'amour, mais comme repoussé par la décence, l'honnêteté, par l'air & le langage de toutes les vertus, qu'on ne s'attendoit point à trouver sous des apparences si séduisantes. Vingt fois, dans les principes de droiture & d'honneur qui m'étoient naturels, je pensai encore à me faire violence pour laisser un cours libre aux vertueuses inclinations de Théophé ; mais emporté par une passion que mon silence & ma modération même avoient continuellement for-

tifiée, je revenois à promettre au ciel de me contenir dans les bornes que je m'étois imposées, & je croyois donner beaucoup à la sagesse, en me soutenant dans la résolution de ne demander à Théophé que ce qu'elle seroit portée volontairement à m'accorder. Je passai assez tranquillement le reste du jour, dans l'attente de cette nouvelle réponse qu'elle avoit voulu se donner le tems de méditer, & je ne cherchai point l'occasion de lui parler sans témoins. Elle parut l'éviter aussi. Je remarquai même dans ses yeux un embarras que je n'y avois jamais apperçu.

Le lendemain à mon lever, un des esclaves qui la servoient m'apporta une lettre cachetée soigneusement. Quel fut mon empressement à la lire ! Mais dans quel abattement tombai-je aussitôt en y trouvant une condamnation absolue, qui sembloit m'ôter jusqu'aux moindres fondemens d'espérance. Cette lettre terrible, que Théophé avoit passé toute la nuit à composer, auroit mérité d'être rapportée ici toute entière, si des raisons qui viendront à la suite & que je ne rappellerai pas sans douleur & sans honte, ne me l'avoient fait déchirer dans un affreux dépit. Mais les premiers sentimens qu'elle me causa ne furent que de la tristesse & de la consternation. Théophé m'y retraçoit toutes les

circonſtances de ſon hiſtoire, c'eſt-à-dire, ſes malheurs, ſes fautes & mes bienfaits. Et raiſonnant ſur cette expoſition avec plus de force & de juſteſſe que je n'en ai jamais vu dans nos meilleurs livres, elle concluoit qu'il ne convenoit, ni à elle qui avoit à réparer autant de déſordres que d'infortunes, de s'engager dans une paſſion qui n'étoit propre qu'à les renouveler; ni à moi, qui avois été ſon maître dans la vertu, d'abuſer du juſte empire que j'avois ſur elle, & du penchant même qu'elle ſe ſentoit à m'aimer, pour détruire les ſentimens qu'elle devoit à mes conſeils autant qu'à ſes efforts. Si jamais néanmoins elle devenoit capable d'oublier des devoirs dont elle commençoit à connoître l'étendue, elle proteſtoit que j'étois le ſeul qui pût la faire tomber dans cette foibleſſe. Mais au nom de cet aveu même, qu'elle donnoit à l'inclination de ſon cœur, elle me conjuroit de ne pas renouveler des déclarations & des ſoins dont elle ſentoit le danger; ou ſi ſa préſence étoit auſſi contraire à mon repos qu'elle croyoit s'en être apperçue, elle me demandoit la liberté de ſuivre ſon ancien projet, qui avoit été de ſe retirer dans quelque lieu tranquille des pays chétiens, pour n'avoir pas à ſe reprocher de nuire au bonheur d'un maître & d'un père à qui le moindre ſacrifice

qu'elle devoit étoit celui de ſa propre ſatisfaction.

J'abrège les idées mêmes qui me ſont reſtées de cette lettre, parce que je déſeſpérerois de leur rendre toute la grâce & la force qu'elles avoient dans leur expreſſion naturelle. A l'âge où je ſuis en écrivant ces mémoires, je dois l'avouer avec confuſion ; ce ne fut pas du côté favorable à la vertu que je pris d'abord tant de réflexions ſenſées. N'y voyant au contraire que la ruine de tous mes déſirs, je m'abandonnai au regret d'avoir prêté contre moi de ſi fortes armes à une fille de dix-ſept ans. Etoit-ce à moi, me diſois-je amèrement, à faire le prédicateur, le cathéchiſte ? Quel ridicule pour un homme de mon état & de mon âge ! Il falloit donc être ſûr de trouver dans mes maximes le remède dont j'ai beſoin pour moi-même. Il falloit être perſuadé de tout ce que j'ai prêché, pour en faire ma propre règle. N'eſt-il pas miſérable que, livré comme je le ſuis aux plaiſirs des ſens, j'aie entrepris de rendre une fille chaſte & vertueuſe ? Ah ! j'en ſuis bien puni. Et portant encore plus loin le déréglement de mes idées, je me rappelois toute ma conduite, pour me juſtifier en quelque ſorte de la folie dont je m'accuſois. Mais eſt-ce ma faute? ajoutai-je. Que lui ai-je donc appris de ſi pro-

pre à lui inſpirer cette rigoureuſe vertu ? Je lui ai repréſenté l'infamie de l'amour, tel qu'on l'exerce en Turquie ; cette facilité des femmes à ſe livrer aux déſirs des hommes, cette groſſièreté dans l'uſage des plaiſirs, cette ignorance de tout ce qu'on appelle goût & ſentiment : mais ai-je jamais penſé à lui donner de l'éloignement pour un amour honnête, pour un commerce réglé, qui eſt le plus doux de tous les biens, & le plus grand avantage qu'une femme puiſſe tirer de ſa beauté ? C'eſt elle qui ſe trompe & qui m'a mal entendu. Je veux l'en avertir ; mon honneur m'y oblige. Il ſeroit trop ridicule pour un homme du monde, d'avoir engagé une fille de ce mérite dans des maximes qui ne conviennent qu'au cloître.

Loin de revenir aiſément de ces premières idées, il me tomba dans l'eſprit que ma principale faute étoit d'avoir mis entre les mains de Théophé quelques ouvrages de morale, dont les principes, comme il arrive dans la plupart des livres, étoient portés à la rigueur, & pouvoient avoir été pris trop à la lettre par une fille qui les avoit médités pour la première fois. Depuis qu'elle commençoit à ſavoir aſſez notre langue pour lire nos auteurs, je lui avois donné les Eſſais de Nicole, par la ſeule raiſon que la voyant portée naturellement à penſer & à ré-

fléchir, j'avois voulu lui faire connoître un homme qui raisonne continuellement. Elle en faisoit sa lecture assidue. La logique de Port-Royal étoit un autre livre que j'avois cru propre à lui former le jugement. Elle l'avoit lu avec la même application & le même goût. Je m'imaginai que des ouvrages de cette nature avoient pu causer plus de mal que de bien dans une imagination vive, & qu'en un mot ils n'avoient fait que lui gâter l'esprit. Cette pensée rendit un peu de calme au mien, par la facilité que j'avois de lui procurer d'autres livres dont j'espérois bientôt un effet tout opposé. Ma bibliothèque étoit fournie dans toutes sortes de genres. Ce n'étoit pas des livres licencieux que je lui destinois ; mais nos bons romans, nos poésies, nos ouvrages de théâtre, quelques livres mêmes de morale, dont les auteurs ont été de bonne composition avec les désirs du cœur & les usages du monde, me parurent capables de ramener Théophé à des principes moins farouches ; & je tirai tant de consolation de mon dessein, que j'eus la force de composer mon visage & mes sentimens en reparoissant à sa vue. L'occasion se présenta de lui parler à l'écart. Je ne pus me dispenser de lui marquer quelque chagrin de sa lettre ; mais il fut modéré ; & lui témoignant plus d'admiration pour

ſa vertu que de regret de me voir rebuté, je ne parlai de ſa réſiſtance à mes ſoins, que comme d'un motif pour me porter moi-même à combattre ma paſſion.

Je fis tomber auſſitôt mon diſcours ſur le progrès de ſes exercices, & lui vantant quelques livres nouveaux que j'avois reçus de France, je lui promis de les lui envoyer dans l'après-midi. Elle fut bien éloignée de la modération où j'affectai de me contenir. Sa joie s'exprima par des tranſports. Elle prit ma main qu'elle ſerra contre ſes lèvres. Je retrouve donc mon père, me dit-elle! Je retrouve ma fortune, mon bonheur, & tout ce que j'ai eſpéré en me livrant à ſa généreuſe amitié. Ah! quel ſort ſera plus heureux que le mien? Cette effuſion de ſentiment me toucha juſqu'au fond du cœur. Je ne pus y réſiſter; & la quittant ſans ajouter un ſeul mot, je me retirai dans mon cabinet, où je me livrai longtems au trouble qui prenoit l'aſcendant ſur toutes mes réflexions.

Qu'elle eſt ſincère! Qu'elle eſt naïve! Oh! dieux, qu'elle eſt aimable! Il m'échappa mille autres exclamations avant que de pouvoir mettre quelqu'ordre dans mes idées. Cependant c'étoit la vertu même qui avoit paru s'exprimer par ſa bouche. Mes ſcrupules furent les premiers mouvemens qui s'élevèrent dans mon cœur. Je ſacri-

ferai donc tant de mérite à une passion déréglée! J'avois vis-à-vis de moi mes livres. Je jetai les yeux sur ce que je m'étois proposé de donner à Théophé. C'étoit Cléopâtre, la princesse de Clèves, &c. Mais lui remplirai-je l'imagination de mille chimères, dont il n'y a pas de fruit à recueillir pour sa raison? En supposant qu'elle y prenne quelque sentiment tendre, serai-je bien satisfait de les devoir à des fictions, qui peuvent réveiller les sentimens de la nature dans un cœur naturellement disposé à la tendresse, mais qui ne feront pas le bonheur du mien, lorsque je ne les devrai qu'à mon artifice. Je la connois. Elle retombera sur son Nicole, sur son art de penser, & j'aurai le chagrin de voir l'illusion plutôt dissipée que je n'aurai jamais pu la faire naître; ou si elle est constante, je ne trouverai qu'un bonheur imparfait dans un amour que j'attribuerai sans cesse à des motifs où je n'aurai pas la moindre part.

Ce fut par des réflexions de cette nature que je parvins insensiblement à calmer les mouvemens qui m'avoient agité. Essayons, repris-je plus tranquillement, jusqu'où la raison est capable de me conduire. J'ai deux difficultés à vaincre, & je dois me proposer l'une ou l'autre à combattre. Il faut ou surmonter ma passion, ou triompher de la résistance de Théophé. De quel

quel côté tournerai-je mes efforts? N'est-il pas plus juste que je les tourne contre moi-même, & que je cherche à me procurer un repos qui assure en même tems celui de Théophé? Son penchant la porte à m'aimer, dit-elle; mais elle l'a réprimé. Qu'ai-je à prétendre de son amour? Et si je cherche son intérêt & le mien, ne ferons-nous pas mieux l'un & l'autre de nous borner à la simple amitié?

C'étoit dans le fond ce que je pouvois penser de plus sage; mais je me flattois mal à propos d'être aussi maître de mon cœur que de ma conduite. Si je renonçai sur le champ à l'envie d'employer d'autres voies que mes soins pour toucher le cœur de Théophé, & si je m'imposai des loix plus sévères que jamais dans la familiarité où je ne pouvois éviter de vivre avec elle, je n'en conservai pas moins le trait que je portois au fond du cœur. Ainsi la plus intéressante partie de ma vie, c'est-à-dire, le détail intérieur de ma maison, alloit devenir pour moi un combat perpétuel. Je le sentis dès le premier moment, & je me livrai aveuglément, à cette espéce de supplice. Que j'étois éloigné néanmoins de prévoir les tourmens que je me préparois!

Synese, que je n'avois p s encore vu depuis sa blessure; & qui commençoit à se rétablir,

envoya pour la première fois un de mes gens, qui vint interrompre mes tristes méditations pour me faire ses excuses. Je l'avois négligé depuis son aventure, & ne me trouvant pas fort offensé de l'entreprise d'un amant, je m'étois contenté de donner ordre qu'on prît soin de lui, & qu'on le renvoyât chez son père après sa guérison. Mais la soumission qu'il me marquoit me disposa si bien pour lui, que m'étant informé plus particulièrement de sa santé, je me fis conduire à sa chambre, d'où l'on me dit qu'il ne pouvoit encore s'éloigner. Il seroit entré dans le sein de la terre, si elle s'étoit ouverte pour le cacher à mes regards. Je le rassurai par mes premières expressions, & je le priai seulement de m'apprendre le fond de ses vues, dont j'ajoutai que je connoissois déjà la meilleure partie. Cette demande étoit équivoque, quoique ma pensée ne se portât pas plus loin que la visite qu'il avoit rendue à Théophé. Je le vis trembler de saisissement, & son embarras me faisant naître des soupçons qui ne s'étoient pas présentés à mon esprit, je l'augmentai en redoublant mes instances. Il fit un effort pour se lever, & lorsque je l'eus forcé de demeurer dans sa situation, il me conjura de prendre pitié d'un malheureux jeune homme qui n'avoit jamais pensé à m'offenser. J'écoutois d'un air sévère. Il me dit qu'il

étoit toujours prêt à reconnoître Théophé pour sa sœur, & qu'il seroit plus ardent que ses frères à lui donner cette qualité, lorsqu'il plairoit à son père de s'expliquer ; mais qu'à la vérité, ne voyant point assez de certitude dans sa naissance pour s'arrêter à cette idée, il s'étoit livré à d'autres sentimens qui pouvoient devenir aussi avantageux à Théophé que la révélation de sa naissance & quelque légère partie de l'héritage de Condoïdi ; en un mot, qu'il lui offroit de l'épouser : que malgré la loi de sa famille, qui assuroit toutes les terres de son père à l'aîné de ses frères, il n'étoit pas sans bien du côté de sa mère ; que dans cette disposition il n'avoit pas cru manquer de respect pour moi en différant quelques jours à retourner à Constantinople, pour trouver l'occasion de déclarer ses sentimens à Théophé ; qu'il osoit espérer au contraire que je daignerois les approuver ; qu'à l'égard des offres qu'il avoit faites au chevalier, il avoit toujours supposé qu'elles ne s'exécuteroient pas sans mon consentement. Et m'expliquant le projet de leur établissement dans la Morée, il se fit un mérite de me déclarer sincèrement tout ce qu'il craignoit que je n'eusse appris par une autre voie.

En examinant de sang froid son discours & ses intentions, je le trouvai moins coupable, que léger & imprudent, de ne pas voir que dans

l'opinion qu'il avoit eue lui-même de la naiſſance de Théophé, ſes propoſitions de mariage demandoient abſolument qu'une difficulté ſi importante fût parfaitement éclaircie. Je ne pouvois d'ailleurs lui faire un crime d'avoir entrepris de me ravir un cœur ſur lequel il ignoroit mes prétentions. Ainſi, loin de l'effrayer par des reproches, je me bornai à lui faire ſentir la puérilité de ſon projet. Mais ce qu'il n'eſpéroit pas ſans doute après cette réflexion, je lui promis de faire une nouvelle tentative auprès de ſon père pour éclaircir la naiſſance de Théophé, & je l'exhortai à ſe rétablir promptement, pour ſe trouver en état de m'amener le ſeigneur Condoïdi avec lequel je ne voulois m'expliquer qu'en ſa préſence. Cette promeſſe & l'air de bonté dont je pris ſoin de l'accompagner, eurent plus d'effet pour ſa guériſon que tous les remèdes.

Je ne m'engageois à rien que je ne fuſſe réſolu d'exécuter ; mais ce n'étoit pas lui que je penſois à ſervir, & toutes mes vues ſe rapportoient à l'avantage de Théophé. L'occaſion ne pouvoit être plus favorable pour tenter Condoïdi par la crainte du mariage de ſon fils. J'avois déjà formé ce deſſein, & je n'oſe encore confeſſer ce que mon cœur oſoit s'en promettre. Après quelques jours, que l'impatience de

Synese lui fit trouver trop longs, il vint m'avertir qu'il se croyoit assez rétabli pour retourner à la ville. Amenez-moi donc votre père, lui dis-je ; mais gardez-vous qu'il se défie des raisons qui me font souhaiter de le voir. Ils furent le soir à Oru. Je fis un accueil honnête au seigneur Condoïdi, & passant tout d'un coup au motif que j'avois eu de lui renvoyer son fils ; à quoi nous avez-vous exposés, lui dis-je, & si le hasard ne m'avoit fait découvrir les intentions de Synese, de quoi nous alliez-vous rendre coupables ? Il est résolu d'épouser Théophé. Voyez si vous l'êtes de souffrir ce mariage. Le vieillard parut d'abord un peu déconcerté. Mais se remettant aussitôt, il me remercia d'avoir arrêté les téméraires inclinations de son fils. Je lui destine un parti, ajouta-t-il, qui conviendra mieux à sa fortune, qu'une fille dont l'unique avantage est l'honneur que vous lui accordez de votre protection. J'insistai, en lui représentant qu'il ne seroit peut-être pas toujours le maître de s'opposer à l'ardente passion d'un jeune homme. Il me répondit froidement qu'il en avoit des moyens infaillibles, & faisant prendre un autre tour à notre conversation, le rusé grec éluda pendant plus d'une heure tous les efforts que je fis pour l'y ramener. Enfin prenant congé de moi avec beau-

coup de politesse, il donna ordre à son fils de le suivre, & ils reprirent tous deux le chemin de Constantinople.

Ce fut plusieurs jours après, qu'étant étonné de n'avoir point entendu parler de Synese, la curiosité me fit envoyer un de mes gens à Constantinople, avec ordre de s'informer de l'état de sa blessure. Son père, qui sut qu'on venoit de ma part, me fit remercier de mon attention, & joignit malicieusement à cette politesse, que je pouvois être désormais sans inquiétude pour le mariage de son fils, parce que l'ayant renvoyé dans la Morée, sous une bonne garde, il étoit sûr qu'il ne s'échaperoit point aisément du lieu où il avoit donné ordre qu'il fût enfermé. J'eus assez de bonté pour être sensible à cette rigueur. Théophé marqua la même compassion. Et comme je ne cachai cette nouvelle à personne, le chevalier plus touché que je ne l'aurois cru du malheur de son ami, forma une résolution qu'il nous déguisa soigneusement. Sous prétexte de se rendre à Raguse, pour y toucher ses lettres de change, il entreprit de délivrer Synese de sa prison, & les périls où l'amitié l'engagea feront prendre bientôt une idée fort noble de son caractère.

Je ne dissimulai point à Théophé les nou-

veaux efforts que j'avois faits pour toucher ſon père. Elle s'affligea du mauvais ſuccès de mes ſoins, mais ſans excès, & je fus charmé de lui entendre dire qu'avec les bontés que j'avois pour elle, on ne s'appercevroit jamais qu'elle manquât de père. Que n'aurois-je pas répondu à cette tendre marque de reconnoiſſance, ſi j'euſſe laiſſé à mon cœur la liberté de s'exprimer ? Mais, fidèle à mes réſolutions, je me réduiſis au langage de l'affection paternelle, & je l'aſſurai qu'elle me tiendroit toujours lieu de fille. Un incident qui troubla dans le même tems Conſtantinople & tous les pays voiſins, acheva de me faire connoître combien j'étois cher à l'aimable Théophé. Il ſe répandit une fièvre contagieuſe, contre laquelle on fut longtems ſans pouvoir découvrir de remède. J'en fus attaqué. Mon premier ſoin fut de me faire tranſporter dans un pavillon de mon jardin, où je ne voulus avoir auprès de moi que mon médecin & mon valet de chambre. Cette précaution, que je devois à la charité, en étoit d'ailleurs une de prudence, parce que je n'aurois pû délivrer ma maiſon de cette fâcheuſe maladie, ſi elle s'étoit une fois communiquée à mes domeſtiques. Mais un ordre qui ſembloit regarder particulièrement Théophé, n'eut pas plus de pouvoir que

la crainte pour l'empêcher de me ſuivre. Elle entra malgré mes gens dans le pavillon, & rien ne fut capable de refroidir un moment ſes ſoins. Elle tomba malade elle-même. Mes inſtances, mes ſupplications, mes plaintes ne purent la faire conſentir à ſe retirer. On lui dreſſa un lit dans mon antichambre, d'où toute la force de ſon mal ne l'empêcha point d'être continuellement attentive au mien.

De quels ſentimens n'eus-je point le cœur pénétré après notre rétabliſſement? Le ſéliđar, qui avoit été informé de ma maladie, me rendit une viſite d'amitié auſſitôt qu'il crut le pouvoir ſans indiſcrétion. Son cœur n'étoit pas tranquille. Le tems qu'il avoit paſſé ſans venir à Oru, avoit été employé à combattre une paſſion dont il commençoit à ſentir qu'il ne recueilleroit jamais aucun fruit. Mais il ne put apprendre de moi-même les tendres ſoins qu'elle avoit eus pour moi, ſans marquer par ſon embarras & par ſa rougeur une jalouſie qu'il n'avoit point encore ſentie. Il s'agita impatiemment pendant le reſte de notre entretien. Et lorſque le tems vint de ſe retirer, il ne conſidéra point que la foibleſſe de ma ſanté m'obligeoit de garder mon appartement; il me pria de l'accompagner au jardin. Je ne me fis pas preſſer. Après avoir gardé le ſilence pen-

dant quelque pas: j'ouvre les yeux, me dit-il d'un ton emporté, & je rougis de les avoir fermés si longtems. Il est si facile à un françois, ajouta-t-il ironiquement, de faire une dupe d'un turc.

J'avoue que ne m'étant attendu à rien moins qu'à cette brusque invective, & n'ayant pensé, dans la complaisance avec laquelle je m'étois loué des soins de Théophé, qu'à faire valoir la bonté naturelle de son caractère, je cherchai pendant quelques momens des expressions pour me défendre. Cependant, soit qu'un peu de modération naturelle me rendît capable de ne me pas laisser aveugler par mon ressentiment, soit que l'abattement de ma maladie fût favorable à ma raison, je fis au fier sélictar une réponse moins offensante que ferme & modeste. Les françois (car je fais marcher, lui dis-je, l'intérêt de ma nation avant le mien) connoissent peu l'artifice, & cherchent de meilleurs voies pour faire réussir ce qui les flatte. Pour moi, qui n'ai jamais pensé à vous fermer les yeux, je n'ai pas de regrets qu'ils soient ouverts, & je vous avertis seulement qu'ils vous trompent, s'ils vous font mal juger de mon amitié & de ma bonne foi. Ce discours diminua l'emportement du sélictar; mais il ne refroidit pas toute sa chaleur. Quoi ? me dit-il,

vous ne m'avez pas dit que vous n'en étiez qu'aux termes de l'amitié avec Théophé, & que la générosité étoit le seul sentiment qui vous avoit intéressé pour elle? Je l'interrompis sans émotion : Je ne vous ai pas trompé, si je vous ai tenu ce discours ; c'étoit mon premier sentiment, lui dis-je, & je ne serois pas si content de mon cœur, s'il avoit commencé par un autre. Mais puisque vous me pressez de vous apprendre ce qui s'y passe, je vous avoue que j'aime Théophé, & que je n'ai pu me défendre mieux que vous contre ses charmes. Cependant je joins à cet aveu deux circonstances qui doivent vous remettre l'esprit. Je n'avois pas ces sentimens pour elle lorsque je l'ai tirée du sérail de Cheriber, & il ne me sert pas plus qu'à vous de les avoir conçus depuis. Voilà, repris-je avec moins de fierté que de politesse, ce que je crois capable de satisfaire un homme que j'estime & que j'aime.

Il se livroit, pendant ce tems-là aux plus noires réflexions, & rappelant tout ce qu'il avoit remarqué dans notre commerce depuis que j'avois reçu Théophé de ses mains, il n'auroit pas manqué de jeter le poison de son cœur sur les moindres observations qui lui auroient paru suspectes. Mais n'ayant à me re-

procher que l'innocent témoignage que j'avois reçu du zèle de cette aimable fille, il conçut enfin que je ne m'en ferois pas vanté avec tant d'imprudence, si je m'en étois cru redevable à l'amour. Cette pensée ne lui rendit pas le repos & la joie ; mais calmant du moins ses noirs transports, elle le disposa à me quitter sans haine & sans colère. Vous n'aurez pas oublié, me dit-il en partant, que je vous ai offert le sacrifice de ma passion quand j'ai cru que l'amitié m'en faisoit un devoir. Nous verrons si j'ai bien compris vos principes, & quelle est cette différence que vous m'avez vantée entre vos mœurs & les nôtres. Il ne me laissa pas le tems de lui répondre.

Cette aventure me fit examiner de nouveau quels reproches j'avois à me faire du côté de l'amour ou de l'amitié. Le seul cas où j'aurois cru mériter ceux du sélictar, auroit été celui d'un amour heureux, qui lui auroit fait craindre que ma concurrence n'eût diminué quelque chose de la tendresse qu'il auroit obtenue. Mais depuis que j'aimois Théophé, il ne m'étoit pas même entré dans l'esprit de me faire valoir aux dépens de mon rival. J'étois assuré par elle-même qu'elle étoit sans goût pour lui, & l'obstacle qu'il m'accusoit de ne pas respecter étoit précisément le seul que je n'avois pas

à combattre. D'ailleurs, j'avois moi-même tant de plaintes à faire de mon ſort, que m'en trouvant peut-être moins ſenſible à celui d'autrui, je pris le parti de rire de ſon chagrin pour ſoulager le mien. Je retournai vers Théophé dans cette diſpoſition, & je lui demandai en badinant ce qu'elle penſoit du ſélictar, qui m'accuſoit d'être aimé d'elle, & qui me faiſoit un crime d'un bonheur dont j'étois ſi éloigné. Maria Rezati, dont l'attachement croiſſoit tous les jours pour ſon amie, avoit acquis trop de lumières par ſes aventures, pour n'avoir pas reconnu tout d'un coup de quels ſentimens j'étois rempli. Ne la quittant pas un moment, elle eut l'adreſſe de l'engager dans des ouvertures qui lui donnèrent bientôt beaucoup d'influence ſur toutes ſes réflexions. Elle lui repréſenta qu'elle ne connoiſſoit point aſſez les biens qu'elle négligeoit, & qu'une femme de ſon mérite pouvoit tirer des avantages extrêmes d'une paſſion auſſi vive que la mienne. Enfin, s'efforçant d'élever ſes eſpérances, elle lui fit conſidérer que je n'étois point marié; que rien n'étoit ſi ordinaire dans les pays chrétiens que de voir une femme élevée à la fortune par un heureux mariage; que dans la prévention favorable qui me faiſoit regarder ſes premières aventures comme les fautes &

les injuſtices de la fortune, je ne m'arrêterois vraiſemblablement qu'à la conduite qu'elle avoit tenue depuis ſa liberté, & qu'à la diſtance où j'étois de ma patrie, je ne prendrois conſeil que de mon propre cœur. Elle lui répéta mille fois le même diſcours, avec une eſpèce d'impatience de le voir reçu trop froidement; & n'ayant pu tirer d'elle que des réponſes modeſtes, qui marquoient une ame revenue de l'ambition, elle lui proteſta qu'indépendamment d'elle & par le ſeule zèle de l'amitié, elle alloit s'adreſſer à moi, pour me diſpoſer inſenſiblement à faire la fortune & le bonheur de ſon amie. En vain Théophé s'y oppoſa-t-elle par les plus fortes raiſons; ſa réſiſtance fut traitée de crainte & de foibleſſe.

Il n'y eut rien d'égal à ſon embarras. Outre ſa manière de penſer, qui l'éloignoit extrêmement de toutes les vues de fortune & d'élévation, elle trembloit de l'opinion que j'allois prendre de ſa vanité & de ſa hardieſſe. Après avoir renouvelé inutilement ſes efforts pour faire changer de réſolution à ſon amie, elle prit elle-même celle de me prévenir ſur une négociation dont le moindre riſque lui paroiſſoit être la perte de mon eſtime & de mon affection. Mais après avoir combattu longtems ſa timidité, elle s'en laiſſa vaincre, & le ſeul

expédient qui lui resta fut d'employer un *caloger*, chef d'une église grecque, qui étoit à deux mille d'Oru, avec lequel elle avoit formé quelque liaison. Ce bon homme se chargea volontiers de sa commission. Il me l'expliqua d'un ton léger; & redoublant l'admiration qu'il avoit déjà pour une fille si extraordinaire, il me demanda si je mettois beaucoup de différence entre cette vertueuse crainte & celle qui portoit un caloger modeste à se cacher pour fuir les dignités ecclésiastiques. Je souris de sa comparaison. Avec un peu plus d'expérience que lui de la vanité & de l'adresse des femmes, toute autre que Théophé m'auroit été suspecte, & j'aurois peut-être regardé cette apparence de modestie comme un tour fort bien imaginé pour me faire connoître ses prétentions. Mais j'aurois fait le dernier outrage à mon aimable éleve. Elle n'avoit pas besoin de cette précaution, dis-je au caloger, pour me faire bien juger des sentimens de son cœur, & dites-lui plus d'une fois que s'il m'étoit libre de suivre les miens, je ne tarderois guères à lui marquer toute la justice que je lui rends. C'étoit la seule réponse qui convînt à ma situation. Oserai-je confesser qu'elle étoit bien plus retenue que mes véritables désirs?

Je ne manquai pas de tenir le même lan-

gage à Théophé, & je fus comme forcé de la pourſuivre pour trouver l'occaſion de l'entretenir ſans témoins. Je m'étois retranché les viſites que je lui rendois ſeul dans ſon appartement. Je ne lui propoſois plus de promenade au jardin. Elle m'étoit devenue ſi redoutable que je n'approchois plus d'elle qu'en tremblant. Les plus doux momens de ma vie étoient néanmoins ceux que je paſſois à la voir. Je portois par-tout ſon idée, & j'avois honte quelquefois au milieu de mes plus graves occupations de ne pouvoir éloigner des ſouvenirs qui m'aſſiégeoient continuellement. La connoiſſance du caloger, qu'elle m'avoit procurée, m'engagea dans pluſieurs promenades qui convenoient peut-être aſſez peu à la bienſéance de mon emploi; mais c'étoit aſſez que j'accompagnaſſe Théophé pour n'être ſenſible qu'au plaiſir d'être avec elle. Cependant, je n'ai pu oublier les circonſtances de la première viſite que nous rendîmes au caloger. Ce n'étoit à parler proprement qu'un curé, reſpectable par ſon âge & par la conſidération qu'il s'étoit attirée de tous les grecs. Son revenu s'étoit multiplié par ſon économie, & les préſens qu'il recevoit ſans ceſſe des fidèles de ſa communion, ſuffiſoient pour lui faire mener une vie douce & commode. L'ignorance dans

laquelle il s'étoit entretenu jufqu'à l'âge de foixante-dix ans, n'empêchoit pas qu'il n'eût une bibliothèque, qu'il regardoit comme le principal ornement de fa maifon. Ce fut dans ce lieu qu'il m'introduifit, par la haute idée que les grecs ont du favoir des françois. Mais lorfque je m'attendois à lui voir déployer fes richeffes littéraires, je fus furpris d'entendre tomber fa première obfervation fur une vieille chaife qu'il nous fit remarquer dans un coin. Combien croiriez-vous, me dit-il, que cette pièce a paffé d'années dans le même lieu? Trente-cinq ans. Car il y en a trente-cinq que j'occupe mon emploi, & j'ai eu le plaifir de remarquer qu'on ne s'en eft jamais fervi. Il fembloit même qu'on eût refpecté jufqu'à la pouffière dont elle étoit couverte. Mais jetant en même tems les yeux fur les livres qui en étoient voifins, je m'apperçus qu'ils n'étoient pas moins poudreux. Cette remarque me fit naître une idée plaifante, qui fut de mefurer l'épaiffeur de la pouffière qui étoit fur les livres & fur la chaife; & la trouvant à peu près égale, j'offris au caloger de parier que depuis trente-cinq ans, la chaife n'avoit pas été plus immobile que les livres. Il ne conçut pas aifément ma penfée, quoiqu'il eût fait une attention profonde à mon opération; & il crut, en admirant mon favoir, que

j'avois un talent extraordinaire pour découvrir la vérité.

Il avoit été marié trois fois, quoique les loix de l'église grecque interdisent les secondes noces aux ecclésiastiques. La raison qu'il avoit fait valoir pour obtenir cette dispense étoit qu'il n'avoit point eu d'enfans des deux premiers lits, & qu'une des fins du mariage étant de contribuer à la propagation de la société, il devoit prendre autant de nouvelles femmes qu'il en perdroit, pour remplir plus parfaitement le but d'une vocation légitime. Le concile grec s'étoit laissé persuader par un raisonnement si étrange, & le caloger qui n'avoit pas communiqué plus de fécondité à sa troisième femme qu'aux deux premières, s'affligeoit de n'avoir pas connu qu'il étoit si peu propre au mariage, ou de n'en avoir pas mieux rempli les fonctions. Telle est la grossièreté des chefs d'une église assez nombreuse, quoiqu'elle le soit beaucoup moins qu'ils ne se le persuadent. J'ai remarquai tant de variétés dans leurs principes, qu'ils ne sont guères unis que par la qualité de chrétiens, & par la facilité qu'ils ont mutuellement à supporter leurs erreurs.

Cependant Maria Rezati n'avoit pas oublié la promesse qu'elle avoit faite à Théophé; & le soin qu'on avoit pris de m'avertir, me fit

trouver beaucoup de plaisir à remarquer tous les degrés d'adresse par lesquels une femme tend à son but. Mais je me lassai enfin d'un manége dont je découvrois trop aisément l'artifice, & prenant occasion de son entreprise pour faire connoître à Théophé ce que je n'avois plus la hardiesse de lui dire moi-même, je la priai d'être aussi persuadée que son amie, que mon cœur ne changeroit jamais d'inclination. C'est une promesse que j'ai tenue fidèlement. Ma raison me faisoit encore sentir que je devois m'y borner. Mais je ne connoissois pas tout ce que j'avois à craindre de ma foiblesse.

Il s'étoit passé environ six semaines depuis le départ du chevalier sicilien, lorsque Maria Rezati en reçut une lettre par laquelle il lui marquoit que son amitié pour Synese Condoïdi l'avoit fait triompher de mille difficultés, & que le jeune grec qui n'appréhendoit plus rien de la violence de son père depuis qu'il étoit assez libre pour espérer de s'en défendre, étoit toujours disposé à leur accorder une retraite dans une portion de l'héritage qui lui étoit venu de sa mère. Il ajoutoit qu'on se reposoit sur elle du soin d'engager Théophé à partager leur établissement, & que si elle ne l'avoit point encore fait entrer dans cette disposition,

Synese étoit résolu de retourner à Constantinople pour la solliciter lui-même d'accepter ses offres. On ne paroissoit pas inquiet sur mon consentement, & j'eus la satisfaction de penser qu'on portoit un jugement bien avantageux de mon commerce avec Théophé, puisqu'on me croyoit capable de la voir partir avec cette indifférence. Mais ils s'étoient bien gardés de marquer toutes leurs intentions dans leur lettre. En supposant qu'ils trouvassent quelqu'obstacle de la part de Théophé ou de la mienne, ils étoient résolus de ne ménager ni le courage ni l'adresse pour la tirer de mes mains.

L'essai qu'ils venoient d'en faire les animoit sans doute à de nouvelles entreprises. Ils n'étoient tranquilles à Acade que par l'indulgence du gouverneur, qui avoit fermé les yeux sur une témérité dont il étoit en droit de les punir. Synese renfermé par l'ordre de son père dans une vieille tour, qui composoit la meilleure partie de leur château, ignoroit quelle devoit être la durée de sa prison, & ne voyoit aucune apparence d'en sortir par ses propres efforts. Ses gardes n'étoient qu'un petit nombre de domestiques, qu'il n'auroit pas été difficile de corrompre si le chevalier eût été plus riche; mais étant parti avec une somme médiocre, que je lui avois prêtée pour son voyage,

il n'avoit point eu d'autre ressource pour délivrer son ami que l'adresse ou la force. Parlant mal la langue grecque & la turque, c'étoit un obstacle de plus, & je n'ai jamais compris comment il put le surmonter. Il auroit peut-être eu moins de hardiesse, s'il eût senti toutes les difficultés de son entreprise ; car la moitié des téméraires ne réussissent que pour avoir ignoré le danger. Il arriva seul à Acadie. Il se logea dans le voisinage du château de Condoïdi, qui en est à peu de distance. Son occupation pendant quelques jours fut de s'assurer du lieu où l'on avoit renfermé Synese, & d'en examiner la disposition. Loin d'en pouvoir forcer la porte, il n'étoit pas même aisé d'en approcher. Mais à l'aide d'un fer, qu'il faisoit rougir dans un réchaud, il vint à bout dans l'espace d'une nuit de brûler le bout extérieur d'une épaisse solive qui traversoit la tour ; & soit qu'il eût commencé sur des lumières certaines, soit qu'il ne se laissât conduire qu'au hasard, il se trouva que l'endroit où il avoit appliqué son travail, répondoit à la chambre de Synese. Cette ouverture une fois commencée, rien ne lui devint si facile que d'écarter les pierres contigues, & de pénétrer toute l'épaisseur du mur. Son espérance étoit seulement de se faire entendre à son ami, car une nuit ne pouvoit suffire pour lui

ouvrir un paſſage, & la lumière du jour l'auroit trahi, ſi le déſordre eût été trop grand. Mais s'étant fait reconnoître de Syneſe, il lui apprit dans quel deſſein il étoit venu, & ce qu'il avoit fait juſqu'alors pour ſa liberté. Ce fut par une délibération commune qu'ils convinrent de ſe voir toutes les nuits, & que Syneſe répétant aux gens qui le ſervoient tout ce qu'il avoit appris dans ces entretiens, ſe feroit la réputation d'avoir un génie familier qui lui rendoit compte de tout ce qui ſe paſſoit dans l'empire. En effet, cette folle imagination ſe répandit bientôt, non-ſeulement à Acade, mais dans toutes les villes voiſines, & les deux jeunes gens ſe réjouirent quelque tems de la crédulité du public.

Ils s'étoient imaginés avec raiſon qu'une nouveauté ſi extraordinaire exciteroit beaucoup de curioſité pour l'aventure de Syneſe, & que la faveur des turcs, qui ſont extrêmement ſuperſtitieux, ſerviroit à le délivrer. Mais quoique le gouverneur même d'Acade eût marqué de l'admiration pour ce qu'on lui racontoit, il n'en parut pas plus diſpoſé à bleſſer l'autorité paternelle, en remettant un fils en liberté malgré ſon père. Ainſi le chevalier n'ayant tiré aucun fruit de l'artifice, eut recours à la violence. Il trouva le moyen de faire paſſer une épée à

Synese, & s'étant lié avec quelques domestiques du château pendant le séjour qu'il faisoit dans le voisinage, il prit le tems qu'on le visitoit dans sa prison pour le seconder avec tant de vigueur, que toute la maison de Condoïdi attirée par le tumulte ne put empêcher leur fuite. Ils eurent l'imprudence de publier eux-mêmes leur aventure, sans considérer qu'ils risquoient doublement d'être punis, & pour avoir donné un air de religion aux lumières de Synese, & pour avoir employé la voie des armes, deux témérités qu'on pardonne rarement chez les turcs. Mais le gouverneur d'Acade, informé des raisons qui avoient fait arrêter le jeune grec, trouva la rigueur de son père excessive, & se disposa facilement à l'oubli d'une entreprise dont il fit honneur à l'amitié.

C'étoit au premier moment de leur victoire que le chevalier avoit écrit à Maria Rezati. Il avoit ajouté qu'ils partoient ensemble pour Raguse, où Synese avoit voulu accompagner son ami, & qu'ils prendroient d'autres mesures sur la réponse de Théophé, qu'ils comptoient trouver à leur retour. Tous les termes de cette lettre étoient si mesurés que Maria ne fit pas difficulté de nous la communiquer. Cette franchise me persuada que je n'avois pas du moins de mauvaise intention à lui reprocher. Elle n'avoit

pas attendu si longtems à s'ouvrir à Théophé; ou plutôt elle avoit pressenti ses dispositions dès l'origine du projet, & ne lui ayant trouvé de goût que pour les pays chrétiens, elle avoit comme renoncé elle-même à ses espérances, après avoir appris la captivité de Synese. Mais se voyant ouvrir des voies qu'elle avoit cru fermées, & jugeant par ma conduite, dont elle étoit continuellement témoin, que je laissois Théophé maîtresse d'elle-même, elle étoit fort éloignée en effet de vouloir me déplaire, ou de soupçonner qu'elle pût m'affliger en me communiquant la lettre du chevalier.

Cependant un mouvement involontaire, qui l'emporta tout à coup sur ma modération naturelle, me fit recevoir cette confidence avec plus de ressentiment que je n'en devois marquer à une femme. Je traitai le projet d'établissement, de partie de libertinage, qui répondoit fort bien à la fausse démarche où Maria Rezati s'étoit engagée en fuyant de la maison de son père, mais qui ne pouvoit être proposé sans honte à une fille aussi raisonnable que Théophé. J'allai jusqu'à donner le nom de trahison & d'ingratitude au plan qui s'en étoit formé dans ma maison. Je l'ai pardonné, lui dis-je, à Synese, dont les vues me parurent alors aussi folles que celles dont son père l'a

justement puni, & je ne voulus point augmenter par mes reproches le malheur qu'il s'étoit attiré dans ma maison. Mais je ne puis le passer facilement à une femme dont je devois attendre quelque reconnoissance & quelqu'attachement.

Si ces plaintes étoient trop dures, l'effet en fut aussi trop affreux. Elles inspirèrent contre moi à Maria Rezati une haine qui ne répondoit point aux services que je lui avois rendus. Je sais que le reproche d'un bienfait passe pour une offense. Mais il n'étoit rien entré de trop humiliant dans mes termes, & j'ose ajouter que les excès de délicatesse n'appartenoient point à une femme qui sortoit d'un sérail, après avoir abandonné sa patrie avec un chevalier de malte, & que je n'aurois pas dû souffrir, pour me rendre sincèrement justice, aussi longtems dans ma maison de Constantinople qu'à ma campagne. Théophé ne balança point à lui répondre de la manière la plus propre à calmer mon agitation. Il y avoit si peu d'apparence, lui dit-elle, à l'établissement dont on se flattoit, qu'elle étoit surprise qu'il pût être proposé sérieusement. Outre que la légéreté de deux jeunes gens ne promettoit pas beaucoup de constance dans leurs entreprises, il ne falloit pas douter que le seigneur Condoïdi ne

troublât bientôt un projet formé ſans ſa participation. Pour elle à qui on faiſoit la grâce de l'y vouloir aſſocier, elle ne comprenoit point à quel titre, & elle ſe ſentoit autant d'éloignement pour celui que Syneſe paroiſſoit lui offrir, que d'indifférence pour celui que ſon père s'obſtinoit à lui refuſer. Ce diſcours me rendit plus tranquille. Cependant le même preſſentiment me faiſant craindre que les conſeils de Maria Rezati ne fiſſent plus d'impreſſion dans mon abſence, je réſolus de lui procurer le moyen de rejoindre ſon amant. On m'apprit qu'il partoit, dans quelques jours, un vaiſſeau pour Lepante. Je fis prier le capitaine de ſe charger d'une dame que ſes affaires appeloient dans la Morée, & je lui donnai un de mes gens pour la conduire. Notre ſéparation ſe fit d'un air ſi contraint, que je crus avoir peu de fond à faire déſormais ſur l'amitié de Maria Rezati. Théophé même qui s'étoit beaucoup refroidie pour elle depuis différentes marques qu'elle avoit eues de ſon indiſcrétion, la vit partir avec peu de regret. Mais nous n'en étions pas moins éloignés l'un & l'autre de nous attendre à des emportemens de haine.

Je goutai plus de repos après ſon départ que je n'avois fait depuis longtems ; & ſans changer la conduite que j'étois réſolu de tenir

toute ma vie avec Théophé, la ſeule douceur de me voir plus libre auprès d'elle me tenoit lieu de tous les plaiſirs que je n'oſois plus eſpérer de l'amour. Le ſélictar ſembloit avoir renoncé à toutes ſes prétentions. Il m'en avoit enfin coûté ſon amitié: car il ne s'étoit pas préſenté à Oru depuis ma maladie, & ſi j'avois l'occaſion de le voir dans les fréquens voyages que je faiſois à Conſtantinople, je ne lui trouvois plus aucun reſte de cette tendre chaleur avec laquelle il s'étoit toujours empreſſé de me ſaluer & de me prévenir par toutes ſortes de politeſſes. Je ne mettois pas néanmoins de changement dans les miennes. Mais après m'avoir traité pendant quelques ſemaines avec cette froideur, il parut piqué de m'y voir ſi peu ſenſible, & j'appris qu'il s'étoit plaint fort amèrement de mon procédé. Je me crus alors obligé de lui demander quelque explication de ſes plaintes. Cette converſation fut d'abord aſſez vive pour m'en faire appréhender des ſuites fâcheuſes. Je me trouvois offenſé d'un diſcours où j'avois ſu qu'il m'avoit peu ménagé, & je n'ignorois pas juſqu'où la modération & le ſilence ſont compatibles avec l'honneur. Il déſavoua néanmoins le récit qu'on m'avoit fait. Il me promit même de forcer celui dont il avoit reçu ce mauvais office à ſe rétracter avec éclat. Mais

n'en étant pas plus traitable ſur l'article de Théophé, il me reprocha avec toute la vivacité qu'il avoit eue à Oru, d'avoir ſacrifié ſa tendreſſe à la mienne. J'étois ſatisfait ſur mes propres plaintes. Ainſi reprenant toute l'inclination que j'avois à l'aimer, je m'efforçai de lui faire reprendre à lui-même l'ancienne opinion qu'il avoit eue de ma bonne foi. Après lui avoir fait un nouvel aveu de mes ſentimens pour Théophé, je lui proteſtai dans les termes qui ſont le plus d'impreſſion ſur un turc, que non-ſeulement je n'étois pas plus heureux que lui, mais que je ne cherchois pas même à l'être. Sa réponſe n'auroit pas été plus prompte, ſi elle eût été méditée. Vous déſirez du moins ſon bonheur, me dit-il, en me regardant d'un œil fixe ? Oui, répondis-je ſans balancer. Eh bien, reprit-il, ſi elle eſt telle que vous l'avez reçue de moi, lorſqu'elle eſt ſortie du ſérail de Cheriber, je ſuis réſolu de l'épouſer. Je connois ſon père, continua-t-il ; j'ai obtenu de lui qu'il la reconnoitroit à cette condition ; il s'eſt laiſſé gagner par quelques promeſſes de fortune que je lui tiendrai fidèlement. Mais au moment que je me croyois déterminé à l'exécution d'un deſſein qui m'a coûté mille peines, je me ſuis trouvé combattu par de cruelles réflexions que je n'ai pû ſurmonter. Vous m'avez inſpiré trop de déli-

catesse. Vos conversations & vos maximes m'ont transformé en françois. Je n'ai pu me résoudre à contraindre une femme dont j'ai cru le cœur possédé par un autre. Que n'ai-je pas souffert? Cependant si votre honneur me garantit ce que je viens d'entendre, toutes mes résolutions renaissent. Vous savez nos usages. Je ferai ma femme de Théophé, avec tous les droits & toutes les distinctions que cette qualité lui assure.

Il y avoit peu de surprises qui pussent me paroître aussi terribles. Mon honneur que je venois d'engager, ma malheureuse passion qui subsistoit toujours, mille idées cruelles qui se réunirent aussitôt pour me tourmenter l'esprit & me déchirer le cœur, me firent ressentir en un moment plus d'amertume que je n'en avois éprouvé dans toute ma vie. Le sélictar s'apperçut de mon embarras. Ah! s'écria-t-il, vous me laissez voir ce que je serois au désespoir de penser. C'étoit me faire entendre qu'il soupçonnoit ma droiture. Non, lui dis-je, vous ne devez pas m'offenser par vos défiances. Mais si je sais vos loix & vos usages, ne dois-je pas vous faire souvenir ou vous apprendre que Théophé est chrétienne? Comment son père peut-il l'avoir oublié? J'avoue qu'elle a été élevée dans vos pratiques, & depuis qu'elle est chez moi, j'ai marqué peu de curiosité pour

ſavoir ce qu'elle penſe en matière de religion; mais elle eſt liée avec un caloger qu'elle reçoit ſouvent, & quoique je ne lui aie vu faire juſqu'à préſent aucun exercice de vos principes ni des nôtres, je lui crois pour le chriſtianiſme l'inclination qu'elle doit tirer du ſang, ou du moins de la connoiſſance qu'elle a toujours eue de ſa patrie. Le ſélictar frappé de cette réflexion, me répondit que Condoïdi même la croyoit muſulmane. Il ajouta d'autres raiſons d'eſpérer que dans quelque religion qu'elle pût être, elle ne ſeroit pas plus difficile que la plupart des autres femmes, qui ne ſe font pas preſſer en Turquie pour ſuivre la religion de leurs maîtres ou de leurs maris. J'eus le tems de me remettre pendant ce raiſonnement, & comprenant que ce n'étoit pas de moi que devoient venir les objections, je lui dis enfin qu'il étoit inutile de ſe former des difficultés ſur un fait qu'il pouvoit éclaircir dans la première viſite qu'il feroit à Théophé. J'avois deux vues dans cette réponſe : l'une d'éviter qu'il me chargeât de ſes propoſitions ; l'autre de terminer promptement une nouvelle peine que la lenteur & le doute m'auroient rendue beaucoup plus ſenſible.

Il eſt certain qu'il ne m'étoit point encore tombé nettement dans l'eſprit que Théophé

pût jamais avoir d'autres liens avec moi que ceux de l'amour ; & ſuppoſé qu'elle ſe laiſsât aveugler par l'honneur de devenir une des premières femmes de l'empire Ottoman, je me ſentois capable de ſacrifier toute ma tendreſſe à ſa fortune. J'aurois regardé d'un œil jaloux le bonheur du ſélictar ; mais je ne l'aurois pas troublé, m'en eût-il coûté mille fois plus de violence ; & peut-être aurois-je contribué par mes propres ſoins à l'élévation d'une femme que j'aimois uniquement. Cependant, ayant quitté le ſélictar, qui me promit de me rejoindre le ſoir à Oru, je n'eus rien de ſi preſſant que d'y retourner. Je ne pris point de détours pour découvrir par dégrés l'impreſſion que j'allois faire ſur Théophé. Mon cœur demandoit d'être ſoulagé à l'inſtant. Vous allez connoître, lui dis-je, la nature de mes ſentimens. Le ſélictar penſe à vous épouſer, & loin de m'oppoſer à ſon deſſein, j'applaudis à tout ce qui peut aſſurer votre fortune & votre bonheur. Elle reçut ce diſcours avec ſi peu d'émotion, que je pénétrai tout d'un coup quelle alloit être ſa réponſe. Loin de contribuer à me rendre heureuſe, vous me préparez d'autres chagrins, me dit-elle, par des offres dont je prévois que je ne me défendrai point ſans offenſer beaucoup le ſélictar. Etoit-ce de vous, ajouta-t-elle, que

je devois attendre une ſi odieuſe propoſition ? Vous n'avez pas pour moi toute l'amitié dont je me ſuis flattée, ou j'ai réuſſi bien mal à vous perſuader de mes ſentimens.

Trop charmé d'un reproche ſi obligeant, trop ſenſible à ce qu'il me paroiſſoit renfermer de favorable pour ma tendreſſe, j'inſiſtai ſur le deſſein du ſéliƈtar par le ſeul plaiſir d'entendre répéter ce qui m'avoit rempli le cœur de joie & d'admiration. Mais ſongez-vous, lui dis-je, que le ſéliƈtar eſt un des premiers ſeigneurs de l'empire, que ſes richeſſes ſont immenſes, que l'offre que vous écoutez avec froideur, feroit reçue avidement de toutes les femmes du monde, & que c'eſt à ſes pareils qu'on voit accorder tous les jours les ſœurs & les filles du grand-ſeigneur ; enfin, ſongez-vous que c'eſt un homme qui vous aime depuis longtems, qui joint beaucoup d'eſtime à ſon amour, & qui ſe propoſe d'en uſer autrement avec vous, que les turcs ne font avec leurs femmes ? Elle m'interrompit. Je ne ſonge à rien, me dit-elle, parce que rien ne me touche que l'eſpérance de vivre tranquille ſous la proteƈtion que vous m'accordez, & que je ne déſire point d'autre bonheur. Après tant de promeſſes par leſquelles je m'étois engagé au ſilence, il ne m'étoit plus permis de marquer ma joie par des tranſports ;

mais ce qui se passoit secrètement au fond de mon cœur, surpassoit tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici de mes sentimens.

Le sélictar ne manqua point de venir le soir à Oru. Il me demanda avec empressement si j'avois fait l'ouverture de son projet à Théophé. Je ne pus lui déguiser que j'avois hasardé quelques explications qui n'avoient pas été reçues aussi favorablement qu'il paroissoit le souhaiter. Mais peut-être serez-vous plus heureux, ajoutai-je, & je suis d'avis que vous ne différiez pas à vous expliquer vous-même. Il entroit une joie maligne dans ce conseil. Je brûlois non-seulement de voir finir ses importunités par un refus qui lui ôtât tout-à-fait l'espérance, mais encore plus de jouir parfaitement de mon triomphe en voyant mon rival humilié à mes yeux. C'étoit le seul plaisir que j'eusse encore tiré de ma passion, & je ne m'y étois jamais livré avec tant de douceur. Je conduisis le sélictar à l'appartement de Théophé. Il lui déclara le sujet de sa visite. Ayant eu le tems de méditer sa réponse, elle prit soin de n'y rien mêler qui pût être mortifiant pour lui ; mais son refus me parut si décisif, & les raisons qu'elle en apporta furent exposées avec tant de force, que je ne doutai point qu'il n'en prît aussitôt la même opinion que moi. Aussi ne demanda-t-il

Hist.re d'une Grecque Moderne *pag. 273. 2.me Partie.*



L'auriez-vous cru? l'auriez-vous cru?

C.P. Marillier direx. 1784. R. Delvaux sculp.





manda-t-il point qu'elles lui fussent répetées. Il se leva sans répliquer un seul mot, & sortant avec moi d'un air moins affligé qu'irrité, il me dit plusieurs fois : l'auriez-vous cru ? Devois-je m'y attendre ? Et lorsqu'il fut prêt à partir, sans avoir voulu consentir à passer la nuit chez moi, il ajouta en m'embrassant ; demeurons amis. J'étois déterminé à faire une folie ; mais vous conviendrez que celle dont vous venez d'être témoin surpasse beaucoup la mienne. Son dépit éclata jusques dans sa chaise ; je lui vis lever les mains en me quittant, & les joindre avec un mouvement auquel je m'imaginai que la honte avoit autant de part que la douleur & l'étonnement. Malgré les sentimens que j'ai confessés, je l'aimois assez pour le plaindre, ou pour souhaiter du moins qu'une aventure si piquante pût servir à sa guérison.

Mais peut-être n'étoit-ce pas sur lui que j'aurois dû tourner ma compassion, si j'eusse prévu à quels nouveaux incidens je touchois, & ce que sa disgrâce même devoit me causer de chagrin & d'humiliation. A peine fut-il parti, qu'étant retourné à l'appartement de Théophé, je la trouvai si satisfaite de son départ qu'elle venoit d'apprendre au même moment, & son humeur naturellement vive & enjouée lui inspira tant d'agréables réflexions sur la fortune

qu'elle avoit refusée, que ne comprenant plus rien aux principes d'une femme capable de traiter avec ce mépris tout ce que le commun des hommes estime, je la suppliai, après l'avoir entendue quelques momens, de m'apprendre ce qu'elle prétendoit par une conduite & des sentimens qui me remplissoient tous les jours d'admiration. On se propose un but, lui dis-je en la regardant d'un air que les sentimens mêmes dont j'étois agité sembloient rendre rêveur; & plus les voies par lesquelles on veut marcher sont extraordinaires, plus le terme auquel on aspire doit être noble & relevé. J'ai la plus haute idée du vôtre, sans pouvoir néanmoins le découvrir. Vous ne manquez pas de confiance en moi, ajoutai-je; pourquoi m'avoir caché jusqu'à présent vos vues, & que n'accordez-vous du moins à l'amitié ce que je n'ose plus vous demander par d'autres motifs? J'avois parlé d'un ton assez sérieux pour lui persuader que ce n'étoit pas la seule curiosité qui m'intéressoit à cette question, & quelque fidélité que j'eusse d'ailleurs à observer toutes mes promesses, elle avoit trop de pénétration pour ne pas remarquer continuellement que mon cœur n'en étoit pas plus tranquille. Cependant sans changer le ton gai & léger dont elle s'étoit applaudie de la retraite du sélictar, elle me

protesta que son unique but étoit celui qu'elle m'avoit déclaré mille fois & qu'elle étoit surprise de me voir oublier. Votre amitié & votre généreuse protection, me dit-elle, ont réparé dès le premier moment tous les malheurs de ma fortune ; mais les regrets, l'application, les efforts de toute ma vie ne répareront jamais les désordres de ma conduite. Je suis indifférente pour tout ce qui ne sauroit servir à me rendre plus sage, parce que je ne connoîs plus d'autre bien que la sagesse, & que tous les jours je découvre de plus en plus que c'est le seul qui me manque.

Des réponses de cette nature m'auroient fait craindre encore que la lecture & la méditation ne lui eussent gâté l'esprit, si je n'eusse remarqué d'ailleurs une égalité admirable dans le fond de son caractère, une modération constante dans tous ses désirs, & toujours le même agrément dans ses discours & dans ses manières. C'est ici que je commencerois à rougir de ma foiblesse, si je n'avois préparé mes lecteurs à les pardonner à une si belle cause. Je ne pus faire réflexion sur tant de merveilleuses circonstances sans me sentir plus pénétré que jamais de tous les sentimens que j'avois tenus comme en respect depuis plusieurs mois, par la force de mes engagemens. Les offres d'un homme tel que le

félictar, & le refus dont j'avois été témoin, avoient tellement changé Théophé à mes yeux, qu'elle me paroissoit revêtue de tous les titres qu'elle n'avoit point acceptés. Ce n'étoit plus une esclave que j'avois rachetée, une inconnue qui ne pouvoit se faire avouer de son père, une fille malheureusement livrée à la débauche d'un sérail ; je ne voyois plus en elle, avec toutes les qualités que j'adorois depuis si longtems, qu'une personne anoblie par la grandeur même qu'elle avoit méprisée, & digne de plus d'élévation que la fortune ne pouvoit jamais lui en offrir. De cette disposition, qui ne fit qu'augmenter sans cesse par les réflexions de plusieurs jours, je passai sans répugnance au dessein de l'épouser ; & ce qui devoit être surprenant pour moi-même après avoir passé près de deux ans sans oser m'arrêter un moment à cette pensée, je me familiarisai tout d'un coup avec mon projet jusqu'à ne m'occuper que des moyens de le faire réussir.

Ce n'étoit pas du côté de mon imagination que j'avois des obstacles à combattre, puisque je n'y trouvois plus rien qui ne favorisât mon penchant ; ni du côté de ma famille, qui n'avoit pas le pouvoir de s'y opposer, & qui dans l'éloignement où j'étois de ma patrie, n'apprendroit ma résolution que longtems après qu'elle

ſeroit exécutée. D'ailleurs, en me livrant à l'inclination de mon cœur, je n'oubliois pas ce que je devois à la bienſéance ; & ne fût-ce que pour éviter la dépenſe & l'éclat, j'étois déjà réſolu de renfermer la féte de mon mariage dans l'enceinte de mes murs. Mais au milieu de la douceur que je trouvois à ſatisfaire mes plus chères inclinations, j'aurois ſouhaité que Théophé eût paru céder à ma tendreſſe par d'autres motifs que ceux que j'avois à lui propoſer, & je ſentois quelque regret d'avoir eu beſoin de cette voie pour obtenir d'elle un peu d'amour. Quoique je me fuſſe flatté plus d'une fois d'avoir fait impreſſion ſur ſon cœur, il étoit triſte pour le mien de n'en avoir jamais arraché le moindre aveu. Sans eſpérer de l'amener plus ouvertement à cette déclaration, je me promis du moins qu'en lui faiſant enviſager avec quelqu'obſcurité ce que j'étois déterminé à faire pour elle, il ſeroit impoſſible que dans les mouvemens ſecrets de cette vive reconnoiſſance qu'elle m'avoit tant de fois exprimée, il ne lui échappât point quelques termes dont je croyois ſentir que mon cœur pourroit ſe contenter, & qui me donneroient occaſion de lui déclarer auſſitôt moi-même de quoi l'amour me rendoit capable pour ſon bonheur & pour le mien. Dans toutes ces réflexions, il ne me vint pas même à l'eſprit que

le refus qu'elle avoit fait au féliĉtar fût une raiſon de craindre le même ſort; & je pris encore plaiſir à me perſuader que ſi ce n'étoit pas abſolument pour ſe conſerver à moi qu'elle avoit rejeté une des prèmières fortunes de l'empire, c'étoit du moins, par une prévention ſi favorable pour notre nation, qu'elle n'en ſeroit que plus diſpoſée à recevoir de moi les mêmes offres.

Enfin, quelques jours s'étant paſſés dans cette eſpèce de préparation, j'avois fait choix, pour la déciſion de mon bonheur, d'un après-midi où rien ne pouvoit troubler l'entretien que je voulois avoir avec elle. J'entrois déjà dans ſon appartement, lorſqu'une penſée que mes raiſonnemens n'avoient pu ſervir à me faire rappeler, me glaça tout d'un coup le ſang, & me fit retourner ſur mes pas avec autant de trouble & de frayeur que j'avois apporté de tranquillité & de réſolution. Je me ſouvins que le féliĉtar avoit pris du moins quelques meſures du côté de Condoïdi pour aſſurer la naiſſance de Théophé, & je tremblai de la force d'une paſſion qui m'aveugloit juſqu'à me faire manquer à des bienſéances dont un turc ne s'étoit pas cru diſpenſé. Mais cette raiſon de m'alarmer ne fut pas la ſeule qui jetât la confuſion dans toutes mes idées. Je conſidérai qu'autant qu'il étoit néceſſaire de

m'ouvrir à Condoïdi, & de l'engager à faire pour moi ce qu'il avoit offert au sélictar, autant il m'alloit être difficile & humiliant de faire dépendre mes résolutions du caprice d'un homme que j'avois si peu ménagé. Que seroit-ce s'il alloit prendre plaisir à tirer vengeance, & des sollicitations par lesquelles je l'avois importuné pour sa fille, & des chagrins qu'il me soupçonnoit de lui avoir causés à l'occasion de son fils ? Je ne voyois pas néanmoins deux partis à choisir, & ma surprise étoit qu'une condition si nécessaire eût pu m'échapper. Mais, croira-t-on qu'après m'en être fait un juste reproche, & m'être occupé longtems à délibérer sur la voie que je devois prendre pour réparer mon imprudence, ma conclusion fut de retourner vers Théophé, & d'exécuter ce que je m'étois cru obligé de suspendre par de si fortes raisons. Je ne ferai pas trop valoir les raisonnemens qui me rappelèrent à cette résolution. Je ne persuaderois à personne que l'amour n'y eut pas plus de part que la prudence. Cependant il me sembla que des obstacles que je ne désespérois pas de vaincre, ne devoient pas retarder une déclaration qui feroit enfin connoître à Théophé toute l'ardeur de ma passion, & qui la diposeroit sans doute à favoriser mon entreprise, du moins par ses désirs. En lui apprenant que je lui destinois ma main,

ne prétendois pas lui dissimuler que le même jour que je voulois devenir son mari, je comptois lui rendre un père. Dois-je le dire? Quelque succès que je pusse obtenir de la part de Condoïdi & de la sienne, je me flattois qu'elle seroit assez touchée de la résolution que j'avois prise en sa faveur, pour m'en tenir compte par ses sentimens, & pour m'accorder tôt ou tard sans condition, ce qu'elle verroit bien que je voulois mériter à toutes sortes de prix. Mes réflexions étoient en plus grand nombre, & n'étoient peut-être pas si nettes, lorsque je rentrai dans son appartement. Je ne lui laissai pas le tems de s'inquiéter de mon trouble. Je me hâtai de la prévenir, pour lui expliquer mes desseins, & l'ayant priée de m'écouter sans m'interrompre, je ne finis mon discours qu'après avoir exposé dans un fort long détail jusqu'au moindre de mes sentimens.

La chaleur qui m'avoit emporté à tant d'étranges démarches s'étoit non-seulement soutenue, mais comme augmentée pendant cette explication; & la présence d'un objet si cher agissant encore plus vivement que toutes mes réflexions, j'étois dans un état où rien n'étoit peut-être comparable à la force de mon amour & de mes désirs. Mais un coup-d'œil que je jetai sur Théophé, me plongea dans des frayeurs

mille fois plus vives que celles qui m'avoient arrêté à sa porte une heure auparavant. Au lieu des témoignages de reconnoissance & de joie que je m'attendois à voir éclater sur son visage; je n'y apperçus que les marques de la plus profonde tristesse & d'un mortel abattement. Elle paroissoit pénétrée de tout ce qu'elle venoit d'entendre; mais je ne voyois que trop que ce qui arrêtoit encore sa langue étoit un saisissement de surprise & de crainte plutôt qu'un transport d'admiration & d'amour. Enfin lorsque dans l'embarras où j'étois moi-même, j'allois lui marquer de l'inquiétude pour sa situation, elle se jeta à genoux devant moi, & ne pouvant plus retenir ses larmes, elle en versa une abondance qui lui ôta pendant quelques momens la liberté de parler. J'étois si vivement agité par mes propres mouvemens, que je me trouvai sans force pour la relever. Elle demeura malgré moi dans cette posture, & je fus contraint d'entendre un discours qui me perça mille fois le cœur. Je ne rapporterai pas ce que le souvenir de ses fautes, qui lui étoit toujours présent, lui fit prononcer d'injurieux & de méprisant pour elle-même; mais après s'être représentée sous les plus odieuses couleurs, elle me conjura d'ouvrir les yeux sur ce tableau, & de ne pas souffrir plus longtems qu'une in-

digne paſſion m'aveuglât. Elle me rappela ce que je devois à ma naiſſance, à mon rang, à l'honneur même & à la raiſon, dont j'avois ſervi moi-même à lui donner les premières idées, & dont je lui avois appris ſi heureuſement les maximes. Elle accuſa la fortune de mettre le comble aux malheurs de ſa vie, en la faiſant ſervir non-ſeulement à ruiner le repos de ſon père & de ſon bienfaiċteur, mais à corrompre les principes d'un cœur dont elle prétendoit que les vertus avoient été ſon unique modele. Et quittant à la fin le ton de la douleur & des plaintes pour prendre celui des menaces les plus fermes, elle me proteſta que ſi je ne renonçois point à des déſirs qui bleſſoient également mon devoir & le ſien, ſi je ne me réduiſois point aux titres de ſon protecteur & de ſon ami, à ces chers & précieux titres auxquels elle demandoit encore au ciel que j'en vouluſſe toujours joindre les ſentimens, elle étoit réſolue de quitter ma maiſon ſans me dire adieu, & d'uſer de la liberté, de la vie, de tous les biens en un mot qu'elle confeſſoit me devoir, pour me fuir éternellement.

Après cette cruelle proteſtation, elle quitta la poſture où elle étoit encore; & me ſuppliant d'un ton plus modéré de lui pardonner quelques termes peu reſpectueux que la force de ſa douleur avoit pu lui arracher, elle me pria

de trouver bon qu'elle allât cacher ſa peine & ſe remettre de ſa honte dans le cabinet voiſin, d'où elle étoit réſolue de ne ſortir que pour s'éloigner tout à fait de moi, ou pour ſe livrer au plaiſir de me retrouver tel que nous devions le ſouhaiter tous deux pour mon bonheur & le ſien.

Elle paſſa effectivement dans le cabinet, & je n'eus pas même la hardieſſe de faire le moindre effort pour la retenir. La voix, le mouvement, la réflexion, toutes mes facultés naturelles étoient comme ſuſpendues par l'excès de mon étonnement & de ma confuſion. Je me ſerois précipité dans un abyme, s'il s'en étoit ouvert un devant moi, & la ſeule idée de ma ſituation me paroiſſoit un tourment inſupportable. J'y demeurai néanmoins fort longtems ſans retrouver aſſez de force pour en ſortir. Mais il falloit que cet état fût en effet bien violent, puiſque le premier domeſtique que je rencontrai fut alarmé de l'altération de mon viſage, & que répandant auſſitôt l'alarme dans ma maiſon, il attira autour de moi tous mes gens, qui s'empreſſèrent de m'offrir les ſecours qu'ils croyoient néceſſaires à ma ſanté. Théophé même, avertie par le tumulte, oublia la réſolution qu'elle avoit formée de ne pas ſortir de ſon cabinet. Je la vis accourir avec inquiétude. Mais ſa vue redou-

blant toutes mes peines, je feignis de ne l'avoir point apperçue. J'aſſurai mes gens qu'ils s'étoient alarmés ſans raiſon, & je me hâtai de me renfermer dans mon appartement.

J'y paſſai plus de deux heures, qui ne furent pour moi qu'un inſtant. Que de réflexions amères & que de violentes agitations ! Mais elles aboutirent enfin à me faire reprendre le parti dont je m'étois écarté. Je demeurai convaincu que le cœur de Théophé étoit à l'épreuve de tous les efforts des hommes, & soit caractère naturel, ſoit vertu acquiſe par ſes études & par ſes méditations, je la regardai comme une femme unique, dont la conduite & les principes devoient être propoſés à l'imitation de ſon ſexe & du nôtre. La confuſion qui me reſtoit de ſon refus me devint facile à diſſiper, lorſque je me fus arrêté invariablement à cette réſolution. Je voulus même me faire un mérite auprès d'elle d'être entré ſi promptement dans ſes vues. Je la rejoignis dans ſon cabinet, & lui déclarant que je me rendois à la force de ſon exemple, je lui promis de me borner auſſi longtems qu'elle le ſouhaiteroit, à la qualité du plus tendre & du plus ardent de ſes amis. Que cette promeſſe étoit combattue néanmoins par les mouvemens de mon cœur, & que ſa préſence étoit propre à me faire rétracter ce que j'avois reconnu juſte

& indiſpenſable dans un moment de ſolitude ! Si l'idée que j'ai à donner d'elle dans la ſuite de ces mémoires ne répond pas à celle qu'on en a dû prendre juſqu'ici ſur des épreuves ſi glorieuſes pour ſa vertu, n'ai-je point à craindre que ce ne ſoit de mon témoignage qu'on ſe défie, & qu'on n'aime mieux me ſoupçonner de quelque noir ſentiment de jalouſie qui auroit été capable d'altérer mes propres diſpoſitions, que de s'imaginer qu'une fille ſi confirmée dans la vertu ait pu perdre quelque choſe de cette ſageſſe que j'ai pris plaiſir juſqu'à préſent à faire admirer ! Quelque opinion qu'on en puiſſe prendre, je ne fais cette queſtion que pour avoir occaſion de répondre qu'on me trouvera auſſi ſincère dans mes doutes & dans mes ſoupçons, que je l'ai été dans mes éloges ; & qu'après avoir rapporté ingénuement des faits qui m'ont jeté moi-même dans les dernières incertitudes, c'eſt au lecteur que j'en veux laiſſer le jugement.

Le nouveau traité que j'avois fait avec Théophé fut ſuivi d'un calme aſſez long, pendant lequel j'eus encore le plaiſir de lui voir exercer toutes ſes vertus. J'avois appris du guide que j'avois donné à Maria Rezati que cette inquiète ſicilienne avoit mal répondu à notre attente, & ſans doute à celle de ſon amant. Le capitaine du vaiſſeau ſur lequel je l'avois fait

embarquer pour la Morée, ayant pris une vive passion pour elle, l'avoit engagée à lui découvrir ses aventures & ses projets. Il s'étoit servi de cette connoissance pour lui représenter si vivement le tort qu'elle alloit se faire pour le reste de sa vie en rejoignant son chevalier, qu'il l'avoit fait consentir enfin à se laisser reconduire en Sicile, où il n'avoit pas douté qu'elle ne pût se réconcilier facilement avec sa famille. Il s'étoit bien promis d'en recueillir le principal fruit, par un mariage auquel il étoit aisé de prévoir qu'il trouveroit peu d'opposition; & si je devois m'en rapporter au témoignage d'un domestique, il n'avoit point attendu qu'il fût débarqué à Messine pour s'en assurer les droits. Enfin s'étant présenté au père de sa belle, qui s'étoit cru trop heureux de retrouver sa fille & son héritière, il avoit obtenu, en se faisant connoître pour un Italien fort bien né, la permission d'épouser Maria Rezati avant que le bruit de son retour se fût répandu; & c'étoit pour elle en effet la seule manière de rentrer avec honneur dans sa patrie. Elle avoit voulu que le guide que je lui avois donné l'accompagnât jusques chez son père, pour achever apparemment de gagner ce bon vieillard en lui donnant cette preuve de l'intérêt que j'avois pris à sa fortune. Il n'étoit parti de Messine qu'après la célébration du mariage,

& il m'apporta une lettre du ſeigneur Rezati, qui contenoit des marques fort vives de ſa reconnoiſſance.

Théophé en avoit reçu une auſſi de Maria, & nous nous étions crus délivrés tous deux de cette aventure. Il s'étoit paſſé environ ſix ſemaines depuis le retour de mon valet, lorſqu'étant à Conſtantinople j'appris d'un autre de mes gens qui revenoit d'Oru, que le chevalier y étoit arrivé la veille, & que les nouvelles que Théophé lui avoit communiquées l'avoient jeté dans un déſeſpoir dont on appréhendoit les ſuites. Il me fit néanmoins des excuſes de la liberté qu'il avoit priſe de venir deſcendre chez moi, & il me prioit de trouver bon qu'il s'y arrêtât quelques jours. Je le fis aſſurer ſur le champ que je l'y verrois volontiers, & je ne fus pas plutôt libre que l'impatience d'apprendre ſes ſentimens & ſes deſſeins me fit quitter la ville. Je le trouvai dans toute la conſternation qu'on m'avoit repréſentée. Il me reprocha même d'avoir cauſé ſon malheur par la liberté que j'avois laiſſée à ſa maîtreſſe de quitter ma maiſon, ſans l'en avoir informé, & je pardonnai ſes reproches à la douleur d'un amant. Mais en peu de jours mes conſolations & mes avis le ramenèrent à des idées plus juſtes. Je lui fis reconnoître que le parti que ſa maîtreſſe avoit pris, étoit ce qui pou-

voit arriver de plus heureux pour elle & pour lui-même, & je le disposai à profiter des secours que je lui offris pour faire sa paix avec sa famille & son ordre.

Etant devenu plus tranquille, il nous raconta l'aventure de Synese & la sienne, dont nous n'avions appris que les principales circonstances par sa lettre. Ils avoient fait ensemble le voyage de Raguse, & n'ayant point trouvé d'obstacles au paiement des lettres de change, ils s'étoient mis en état d'exécuter avec assez d'ordre & de succès le projet de l'établissement. Mais ce qu'il eut peine à me confesser d'abord, fut que Synese étoit arrivé avec lui à Constantinople. La réponse de Maria Rezati, qu'ils avoient trouvée à leur retour de Raguse, leur ayant fait comprendre que Théophé ne les joindroit pas volontairement, ils étoient venus dans l'espérance de faire plus d'impression sur elle par leurs propres instances; & le chevalier sensible aux honnêtetés qu'il recevoit dans ma maison, ne me dissimula point que le dessein de Synese étoit d'employer la violence au défaut des voies qui lui avoient mal réussi. Je trahis mon ami, dit-il; mais je suis sûr que vous n'userez pas de ma confidence pour lui nuire; au lieu qu'en vous cachant son dessein, je vous trahirois d'autant plus cruellement qu'il vous seroit impossible de prévenir le coup qui menace

menace votre maiſon. Il ajouta que s'il s'étoit engagé à ſeconder Syneſe, ce n'étoit que dans l'attente où il étoit de trouver chez moi ſa maîtreſſe, & de retourner avec elle en Morée, il lui avoit ſouhaité une compagne auſſi aimable que Théophé, à laquelle il comptoit d'ailleurs que les agrémens de leur ſociété feroient bientôt trouver à Acade plus de douceurs qu'elle ne s'y en promettoit. N'ignorant pas d'ailleurs les efforts que j'avois faits moi-même pour engager Condoïdi à la reconnoître, il s'étoit perſuadé que je ne m'offenſerois pas qu'on la fît entrer comme malgré elle dans une famille à laquelle je ſouhaitois de l'avoir rendue. Mais le projet de l'établiſſement ſe trouvant ruiné par le fond, il m'avertiſſoit des vues de Syneſe, dans leſquelles il ne voyoit plus pour Théophé la même ſûreté ni les mêmes avantages.

Elle ne fut pas témoin de cette confidence, & je priai le chevalier de ne l'informer de rien. Il me ſuffiſoit d'être averti, pour diſſiper aiſément l'entrepriſe de Syneſe, & je jugeois bien d'ailleurs que perdant le ſecours du chevalier, il lui reſteroit auſſi peu de facilité que de hardieſſe.

Je voulus néanmoins être inſtruit des moyens qu'ils s'étoient propoſés d'employer. Ils devoient prendre quelque jour où je ſerois à la ville. Je laiſſois peu de monde à Oru. Connoiſſant tous

deux ma maison, ils s'étoient flattés de s'y introduire aisément, & d'y trouver d'autant moins de résistance que Maria Rezati partant volontairement, ils pouvoient persuader à mes domestiques que si Théophé sembloit l'accompagner malgré elle, c'étoit néanmoins avec ma participation. J'ignore comment cette témérité leur auroit réussi. Mais je me délivrai de toutes sortes de craintes en faisant déclarer à Synese que je connoissois son dessein, & que s'il le conservoit un moment, je lui promettois qu'il seroit puni avec plus de rigueur qu'il ne l'avoit été par son père. Le chevalier, qui n'avoit pas cessé de l'aimer, contribua aussi à lui faire abandonner des vues qu'ils avoient formées de concert. Cependant il ne put lui arracher une passion qui le précipita encore dans plus d'une folle entreprise.

Quel fond doit-on faire à cet âge sur les plus heureux caractères! Ce même chevalier que je croyois enfin revenu à la raison, & qui continua effectivement, jusqu'à son départ, de mériter par sa conduite les égards que je ne cessai point d'avoir pour lui, ne retourna en Sicile que pour y retomber dans un désordre beaucoup moins excusable que celui dont il étoit sorti. J'employai mes plus fortes recommandations auprès du grand-maître de Malte & du

vice-roi de Naples, pour lui procurer un accueil plus doux qu'il n'osoit l'espérer. Il reparut librement dans sa patrie, & sa fierté y passa pour une erreur de jeunesse. Mais il ne put éviter d'y voir sa maîtresse, ou plutôt il eut sans doute la foiblesse d'en chercher l'occasion. Leurs flammes se ralumèrent. A peine s'étoit-il passé quatre mois depuis son départ, que Théophé me fit voir une lettre écrite de Constantinople, par laquelle il lui marquoit avec beaucoup de détours & d'expressions timides, qu'il étoit revenu en Turquie avec sa maîtresse, & que ne pouvant vivre l'un sans l'autre, ils avoient enfin renoncé pour jamais à leur patrie. Il se rendoit justice sur l'excès de sa folie; mais quoiqu'il apportât pour excuse la violence d'une passion qu'il n'avoit pu vaincre, il sentoit, disoit-il, que la bienséance ne lui permettoit point de paroître devant moi sans avoir pressenti ma bonté, & il supplioit Théophé de la réveiller en sa faveur.

Je ne délibérai pas un moment sur ma réponse. Le cas étoit si différent du premier, & je me trouvai si peu de disposition à recevoir un homme qui violoit mille devoirs à la fois dans ce nouvel enlèvement, que dictant moi-même la lettre de Théophé, je déclarai au chevalier & à la compagne de sa fuite qu'ils ne devoient espérer de moi ni faveurs ni protection. Ils avoient pris

aſſez de meſures pour s'en pouvoir paſſer, & leur but en venant droit à Conſtantinople étoit bien moins de me voir, que d'y rejoindre Syneſe, à qui ils vouloient faire renaître leur ancien projet. Cependant comme ils avoient repris celui d'y faire entrer Théophé, & que l'étroite liaiſon qu'ils avoient eue avec elle leur faiſoit compter d'en être reçus avec joie, ils diſtinguèrent fort bien que ſa réponſe avoit été dictée; & loin de ſe rebuter d'un refus qu'ils n'attribuèrent qu'à moi, à peine furent ils certains que j'étois à la ville qu'ils ſe rendirent tous deux à Oru. Théophé, dans le premier embarras de cette viſite, leur dit honnêtement qu'après avoir connu mes intentions, il ne lui étoit pas permis de conſulter ſi ſon penchant lui faiſoit ſouhaiter de les voir, & qu'elle les ſupplioit de ne pas l'expoſer au danger de me déplaire. Ils la preſſèrent ſi inſtamment de les entendre, & le terme qu'ils lui demandèrent fut ſi court, que ne pouvant employer la violence pour s'en défaire, elle fut forcée d'avoir pour eux la complaiſance qu'ils exigeoient.

Leur plan étoit dreſſé, & la lettre par laquelle le chevalier avoit tenté de ſe r'ouvrir quelqu'accès chez moi n'avoit été que l'effet d'un remord, à la veille d'une nouvelle entrepriſe dont l'honneur lui faiſoit un ſcrupule. Quoique je ne lui

eusse jamais expliqué ce que je pensois de ses anciennes idées d'établissement dans la Morée, & que je me fusse encore moins ouvert sur l'intérêt que j'y avois pris, en découvrant qu'on y vouloit engager Théophé, il concevoit bien qu'elle n'auroit pas été traitée chez moi avec tant de soins & de distinctions, si je ne l'y eusse pas vue avec plaisir, & qu'il ne pouvoit la séduire ou l'enlever secrètement sans m'offenser. Il auroit donc souhaité de me faire approuver son dessein, pour l'agrément de sa maîtresse autant que pour l'intérêt de son ami, & quoique j'eusse refusé de le voir, il ne désespéroit pas encore de me le faire goûter après avoir obtenu le consentement de Théophé. Aussi n'épargna-t-il rien pour lui faire envisager autant d'utilité que de plaisir à se lier avec sa société. Mais elle n'avoit pas besoin de secours pour résister à des instances si frivoles.

Je m'occupois dans ce tems-là des préparatifs d'une fête qui a fait beaucoup de bruit dans toute l'Europe. Les difficultés que j'avois rencontrées plusieurs fois dans les fonctions de mon ministère n'avoient point empêché que je n'eusse toujours vécu fort honnêtement avec le grand-visir Calaïli, & j'ose dire que la vigueur avec laquelle j'avois soutenu les priviléges de mon emploi & l'honneur de ma nation, n'avoient servi qu'à m'at-

tirer de la considération parmi les turcs. La fête du roi s'approchant, je pensois à la célébrer avec plus d'éclat qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. L'illumination devoit être magnifique, & ma maison de Constantinople, qui étoit dans le fauxbourg de Galata, étoit déjà remplie de toute l'artillerie que j'avois trouvée sur les vaisseaux de notre nation. Comme ces réjouissances éclatantes ne peuvent s'exécuter sans une expresse permission, je l'avois demandée au grand-visir, qui me l'avoit accordée avec beaucoup de politesse. Mais la veille même du jour que j'avois choisi, & lorsque satisfait de mes soins j'étois retourné à Oru pour me délasser la nuit suivante, & pour ramener avec moi le lendemain, Théophé, que je voulois avoir à ma fête, j'y appris deux nouvelles qui troublèrent ma joie. L'une, en arrivant: ce fut le détail de la visite du chevalier & des efforts qu'il avoit faits pour engager Théophé à le suivre. Apprenant en même tems qu'il étoit plus uni que jamais avec Synese, je portai mes défiances beaucoup plus loin qu'elle, & je ne doutai presque point que sur son refus & sur le mien ils ne fussent capables de renouveler tous les desseins dont le chevalier m'avoit fait l'aveu lui-même. Cependant j'en fus d'autant moins alarmé que devant la conduire le lendemain à Constantinople, j'avois tout le tems

de prendre des meſures à l'avenir pour lui faire un aſyle ſûr de ma maiſon d'Oru.

Mais lorſque je m'entretenois le ſoir avec elle de toutes les circonſtances qu'elle m'avoit racontées, je reçus avis de mon ſécretaire que le grand-viſir Calaïli venoit d'être dépoſé, & qu'on lui avoit donné pour ſucceſſeur, Choruli, homme d'un caractère hautain, avec lequel je n'avois jamais eu de liaiſon. Je conçus tout d'un coup quel alloit être mon embarras. Ce nouveau miniſtre pouvoit arrêter ma fête, ne fût-ce que par l'orgueil qui porte ordinairement ſes pareils à changer l'ordre qu'ils trouvent établi, & à révoquer toutes les permiſſions accordées par leurs prédéceſſeurs. Ma première penſée fut de feindre que j'ignorois ce changement, & de ſuivre les arrangemens que j'avois pris en vertu du *ſervan* de Calaïli. Cependant les différends, dont j'étois ſorti avec honneur, m'obligeant peut-être à garder plus de ménagemens dans ma conduite, je pris enfin le parti de faire demander une autre permiſſion au nouveau viſir, & je dépêchai un homme à moi pour l'obtenir. On le trouva ſi occupé des premiers embarras de ſon élévation, qu'il fut impoſſible à mon ſécretaire de ſe procurer un moment d'audience. Je n'appris que le lendemain qu'on n'avoit pu lui parler. Mon

impatience augmentant, je me déterminai à me présenter moi-même à sa porte. Il étoit au *Galike divan*, d'où il ne devoit sortir que pour la procession solemnelle qui est un usage dans ces changemens. Je perdis l'espérance de le voir. Tous mes préparatifs étoient faits. Je revins à l'idée que j'avois eue d'abord, que la permission de Calaïli pouvoit me suffire, & je commençai mon illumination à l'entrée de la nuit.

On ne manqua point d'en avertir le visir. Il en marqua beaucoup de ressentiment, & sur le champ il m'envoya un de ses officiers, pour me demander quel étoit mon dessein, & de quel droit j'avois formé une entreprise de cette nature sans sa participation. Je répondis civilement qu'ayant obtenu depuis deux jours l'agrément de Calaïli, je n'avois pas cru que j'eusse besoin d'un nouveau servan, & que j'avois d'ailleurs non-seulement envoyé plusieurs fois, mais été moi-même chez lui pour le faire renouveler. L'officier, qui avoit apparemment ses ordres, me déclara que la volonté du visir étoit que j'interrompisse aussitôt ma fête, sans quoi il prendroit des voies violentes pour m'y forcer. Cette menace m'échauffa le sang. Ma réponse ne fut pas moins vive, & lorsque l'officier irrité à son tour eut ajouté que si je faisois

quelque résistance, l'ordre étoit déjà donné de faire avancer un détachement de Janissaires pour abaisser ma présomption, je ne ménageai plus mes termes : rapportez à votre maître, lui dis-je, qu'un procédé tel que le sien est digne du dernier mépris, que je ne sais point trembler lorsqu'il est question de la grandeur de mon roi. S'il en vient à l'extrémité dont vous me menacez, ma résolution n'est pas de me défendre contre des ennemis qui m'accableront par le nombre ; mais je fais apporter dans cette salle toute la poudre que j'ai ici en abondance, & j'y mets le feu moi-même pour faire sauter ma maison avec moi & tous mes convives. C'est à mon maître après cela que j'abandonnerai le soin de venger son nom outragé.

L'officier se retira ; mais le bruit de cette aventure répandit aussitôt la consternation parmi tous les françois que j'avois rassemblés pour ma fête. J'étois moi-même dans un transport de colère qui m'auroit rendu capable assurément d'exécuter les idées qui m'étoient venues à l'esprit. Et ne voulant point sur-tout qu'il parût dans ma conduite le moindre air de crainte, je donnai ordre qu'on fît sur le champ une décharge de toute mon artillerie, qui étoit composée de cinquante pièces de canon. Mes gens ne m'obéirent qu'en tremblant. Mon sécretaire,

plus alarmé que tous les autres, crut me rendre un bon office, en allant éteindre une partie des flambeaux & des lampions, c'eſt-à-dire, en prenant ſoin d'en éteindre quelques-uns à différentes diſtances, pour être en état de répondre qu'on exécutoit l'ordre du viſir. Je ne m'en apperçus pas tout d'un coup ; mais la fuite d'une partie de mes convives, qui craignoient ſans doute que je n'en vinſſe à l'extrémité dont j'avois menacé l'envoyé du miniſtre, redoubla l'agitation où j'étois. Je traitai de lâches & de traîtres ceux que mes efforts ne purent arrêter ; & remarquant bientôt que l'éclat de mon illumination diminuoit, j'entrai dans une nouvelle fureur, en apprenant la timide précaution de mon ſécretaire. J'étois dans cette eſpèce de tranſport, lorſque j'entendis les cris d'une femme qui m'appeloit à ſon ſecours. Je ne doutai point que ce ne fût déjà le détachement des Janiſſaires qui commençoit à inſulter mes gens, & ne voulant rien entreprendre ſans certitude, je courus vers le lieu d'où les cris partoient, accompagné de quelques amis fidèles. Mais qu'apperçus-je ? Syneſe & le chevalier, ſecondés de deux grecs, enlevoient Théophé, qu'ils avoient eu l'adreſſe d'attirer à l'écart, & s'efforçoient de lui fermer la bouche d'un mouchoir, pour étouffer ſes cris. Il n'étoit pas be-

ſoin de toute la chaleur qui m'animoit déjà, pour faire monter ma fureur au comble. Main-baſſe ſur ces perfides, dis-je à mes compagnons. Je fus trop bien obéi. On ſe jeta ſur les quatre raviſſeurs, qui firent mine néanmoins de ſe défendre. Les deux grecs, ayant moins d'adreſſe ou de réſolution, tombèrent ſous les premiers coups. Le chevalier fut bleſſé, & Syneſe, à qui il ne reſtoit plus d'eſpérance, nous rendit ſon épée. Je l'aurois peut-être fait arrêter, & dans le premier moment il n'auroit pas été traité avec indulgence, ſi l'on n'étoit venu m'avertir que le viſir appaiſé par les apparences de ſoumiſſion dont il étoit redevable à mon ſécretaire, avoit contremandé ſes troupes, & s'étoit déclaré ſatisfait. La pitié trouva place aiſément dans mon cœur, lorſque la colère en fut ſortie. Il falloit même quelques précautions pour cacher la mort des deux grecs. Je renvoyai Syneſe, en lui faiſant beaucoup valoir ma bonté, & je donnai ordre que le chevalier fût panſé ſoigneuſement. N'ayant heureuſement que des chrétiens dans ma maiſon, tout le monde s'y crut intéreſſé à tenir cette aventure enſévelie.

Cependant la mienne fut ſuivie de quelques autres évènemens qui n'ont rapport à cet ouvrage que par l'occaſion qu'ils donnèrent à mon retour dans ma patrie. A peine eus-je reçu les

ordres du roi, que je penſai à la conduite que j'allois tenir avec Théophé. Je l'aimois trop pour mettre en balance ſi je devois lui propoſer de me ſuivre; mais je n'oſois me promettre qu'elle y voulût conſentir. Ainſi mon embarras ne roulant que ſur ſes diſpoſitions, je pris de longs détours pour les pénétrer. Elle m'en épargna une partie, par le doute qu'elle marqua elle-même, ſi je lui permettrois de m'accompagner. Je me levai avec tranſport, & lui engageant ma parole qu'elle me trouveroit toujours les ſentimens qu'elle me connoiſſoit pour elle, je lui laiſſai le choix des conditions qu'il lui plairoit de m'impoſer. Elle me les expliqua naturellement : mon amitié, à laquelle tous les biens, me dit-elle obligeamment, lui paroiſſoient attachés, & la liberté de vivre comme elle avoit vécu chez moi juſqu'alors. Je lui jurai d'être fidèle à les obſerver. Mais je lui fis approuver qu'avant notre départ je tentaſſe l'inſenſible Condoïdi par de nouveaux efforts. Elle prévit qu'ils ſeroient inutiles. En effet, quoique je me fuſſe flatté contre ſon opinion qu'il deviendroit plus traitable en lui voyant quitter pour jamais la Turquie, je ne pus rien obtenir de ce vieillard endurci, qui ſe figura au contraire que le prétexte de mon départ étoit un artifice que j'employois pour le

tromper. Synefe, que je n'avois pas vu, non plus que le chevalier, depuis leur téméraire entreprife, n'eut pas plutôt appris qu'elle m'accompagnoit en France, que furmontant toutes fes craintes, il vint me fupplier de permettre du moins qu'il fît fes derniers adieux à fa fœur. Cette qualité que le rufé grec affecta de lui donner, & l'air de tendreffe qu'il fut mettre dans fes inftances, me déterminèrent non-feulement à fouffrir qu'il la vît fur le champ, mais à lui accorder plufieurs fois la même faveur jufqu'à notre départ. Les mefures que j'avois prifes à la campagne & à la ville ne me laiffoient rien à craindre pour la fûreté de ma maifon, & je connoiffois trop bien Théophé pour me défier d'elle. Cette facilité fit naître néanmoins de nouvelles efpérances à Synèfe. Il ne lui eut pas rendu quatre vifites, que démandant la liberté de m'entretenir, il fe jeta à mes pieds, pour me conjurer de reprendre pour lui mes anciens fentimens de bonté; & prenant le ciel à témoin qu'il regarderoit pendant toute fa vie Théophé comme fa fœur, il me propofa de le prendre avec moi, & de lui fervir de père comme à elle. La nature de fa prière, fes larmes, & la bonne opinion que j'avois toujours eue de fon caractère, m'auroient porté infailliblement à le fatisfaire, fi j'euffe pu me perfuader que ce

n'étoit pas l'amour qui se déguisoit sous de trompeuses apparences. Je ne lui fis point de réponse positive. Je voulus consulter Théophé, que je soupçonnai d'être d'intelligence avec lui, & de s'être laissée toucher par la force du sang ou par ses pleurs. Mais elle me répondit, sans balancer, qu'autant qu'elle m'eût sollicité pour obtenir cette grâce, si elle étoit parvenue à quelque certitude d'être sa sœur, autant elle me supplioit de ne pas l'exposer à l'embarras perpétuel de ne savoir quelles manières elle devoit prendre avec un jeune homme qui avoit pour elle des sentimens trop passionnés, s'il n'étoit pas son frère. Ainsi le triste Synese fut réduit aux consolations qu'il trouva sans doute dans l'amitié du chevalier, & j'ai ignoré leur fortune depuis notre séparation.

Quelques semaines qui s'écoulèrent entre l'ordre du roi & mon départ, furent employées par Théophé à des occupations qui me fourniroient la matière d'un volume, si je cherchois à grossir ces mémoires. Ses réflexions lui avoient fait sentir autant que son expérience que le plus horrible de tous les malheurs pour une personne de son sexe étoit l'esclavage; & depuis qu'elle étoit à Oru, elle n'avoit pas perdu une seule occasion de s'informer quels étoient les sérails les mieux remplis, & les seigneurs

les plus avides de cette ſorte de richeſſes. A l'aide de quelques marchands d'eſclaves, qui ſont auſſi connus à Conſtantinople que nos plus célèbres maquignons le ſont ici, elle avoit découvert pluſieurs filles malheureuſes, grecques où étrangères, qui ſe trouvoient engagées malgré elles dans cette triſte condition ; & ſon eſpérance avoit toujours été de faire jouer quelque reſſort pour les en délivrer. Elle avoit bien compris que je ne pouvois demander ſucceſſivement ces ſortes de grâces à tous les ſeigneurs turcs, & ſa diſcrétion l'avoit empêchée d'un autre côté de me propoſer trop ſouvent d'y employer mon revenu. Mais ſe voyant à la veille de partir, elle eut moins de timidité. Elle commença par ſe défaire de toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Cheriber, & de pluſieurs préſens conſidérables que je lui avois fait accepter. Après m'avoir confeſſé qu'elle les avoit convertis en argent, elle m'apprit l'uſage qu'elle vouloit faire de cette ſomme, & elle me preſſa par les plus tendres motifs de la charité d'y joindre quelque partie de mon ſuperflu. Je me dérobai dix-mille francs, que j'avois eu deſſein de faire ſervir à l'achat de diverſes raretés du levant. La curioſité ne m'a jamais porté à m'informer ce que Théophé y avoit mis du ſien ; mais je vis bientôt

chez moi plusieurs filles extrêmement aimables, dont elle n'avoit pu rompre les chaînes pour des femmes médiocres; & si l'on y joint la dépense qu'elle fut obligée de faire pour les renvoyer dans leur patrie, on ne doutera point que ses libéralités n'eussent de beaucoup surpassé les miennes. Je me fis pendant quelques jours un amusement fort agréable d'écouter les aventures de cette troupe charmante, & j'ai eu soin de les écrire presqu'aussitôt, pour n'avoir rien à craindre de l'infidélité de ma mémoire.

Enfin nous quittâmes le port de Constantinople sur un vaisseau marseillois. Le Capitaine m'avoit prévenu sur la nécessité où il étoit de relâcher pour quelques semaines à Livourne, & je n'avois pas été fâché de trouver l'occasion de voir ce port célebre. Théophé donna des marques sensibles de joie en touchant le rivage d'Italie. L'*incognito*, que mille raisons m'obligeoient de garder, m'ayant fait laisser toute ma suite à bord, je me logeai dans une auberge, où je ne refusai pas de manger dans la compagnie de quelques honnêtes gens qui s'y trouvoient. Théophé passa pour ma fille, & moi pour un homme ordinaire qui revenoit de Constantinople avec sa famille. Dès le premier repas que nous fîmes avec les autres voyageurs,

voyageurs, je vis l'attention d'un jeune françois, âgé d'environ vingt-cinq ans, fort occupé des charmes de Théophé, & ses soins continuellement tournés à se faire distinguer d'elle par ses flatteries & ses prévenances. Sa figure aussi agréable que ses manières, & le tour de sa conversation me le firent prendre pour un homme de qualité qui voyageoit sans se faire connoître, quoique le nom de comte de M. Q. qu'il se faisoit donner, ne me rappelât point l'idée d'une maison connue. Il me combla de civilités, parce qu'il me crut le père de Théophé. Je ne vis d'abord dans ses empressemens que la galanterie ordinaire aux françois; & pendant les promenades que je fis les jours suivans dans la ville, il ne me vint pas même à l'esprit qu'il y eût quelque risque à laisser Théophé seule, avec une femme de sa nation qui la servoit.

Cependant, en moins de huit jours, je m'apperçus qu'il s'étoit fait quelque changement dans son humeur. La seule fatigue du voyage ayant pu lui causer quelqu'altération, cette remarque me causa peu d'inquiétude; je lui demandai néanmoins si elle avoit quelque sujet de tristesse ou de plainte. Elle me répondit qu'elle ne connoissoit rien qui pût la chagriner; mais cette réponse se fit avec un air d'embarras, qui

m'auroit fait ouvrir les yeux tout d'un coup, ſi j'avois été capable de quelque défiance. D'ailleurs j'ignorois que le Comte de M.... paſsât à l'entretenir tout le tems que j'employois à viſiter les curioſités de la ville. Nous fûmes quinze jours à Livourne ſans que le moindre incident eût pu ſervir à me faire veiller de plus près ſur ce qui ſe paſſoit autour de moi. Si je revenois avant l'heure du repas, je trouvois Théophé ſeule, par le ſoin que le comte avoit de ſe retirer à mon arrivée. Je continuois de lui trouver l'air plus ſombre & plus contraint, mais ne voyant aucune autre marque de l'altération que j'avois appréhendée pour ſa ſanté, je croyois aſſez combattre ces apparences de mélancolie, en lui promettant qu'elle trouveroit plus d'agrément en France que dans une auberge d'Italie.

Il eſt certain que je lui voyois à table plus de familiarité qu'une connoiſſance paſſagère ne devoit lui en donner avec le comte. Ils paroiſſoient s'entendre par un léger ſigne ou par un ſourire. Leurs regards ſe rencontroient ſouvent, & les politeſſes du comte étoient reçues d'un autre air qu'elles ne l'avoient été les premiers jours. Cependant comme il auroit fallu des miracles pour me tourner l'eſprit à la défiance après de ſi longues preuves de la ſageſſe & de

l'insensiblilité même de Théophé, je trouvois mille raisons de l'excuser. Elle avoit assez de goût naturel pour avoir reconnu dans les manières nobles du comte la différence de notre politesse & de celle des turcs. Elle étudioit le comte comme un modèle. Ces excuses que je me portois naturellement à lui prêter, étoient d'autant plus vraisemblables, que je m'étois apperçu mille fois qu'elle m'avoit étudié moi-même, & que sans trouver en moi autant d'élégance & de finesse que dans le comte, elle en avoit tiré une utilité sensible pour l'imitation de nos manières. Il se passa encore plus de huit jours avant que j'eusse laissé prendre naissance au moindre soupçon, & je n'ai jamais pénétré quelle auroit pu être la fin de ce commerce secret, si le hasard ne m'eût un jour ramené dans un moment où j'étois si peu attendu, qu'entrant subitement dans la chambre de Théophé, je surpris le comte à ses genoux. La vue d'un serpent, qui m'auroit soufflé son venin, n'eût pas répandu plus de trouble & de consternation dans tous mes sens. Je me retirai assez heureusement pour m'assurer que je n'avois point été apperçu. Mais retenu malgré moi-même à la porte par mes craintes, par mes soupçons, par mes noirs transports, je cherchai à redoubler le désespoir qui me rongeoit

le cœur en observant tout ce qui me pouvoit faire trouver Théophé plus coupable. A la vérité, je ne découvris rien dont la modestie fût blessée. Cependant je demeurai jusqu'à l'heure du dîner, dans le poste où j'étois, m'agitant avec autant d'impatience que si j'eusse souhaité de voir ou d'entendre ce que j'appréhendois le plus mortellement.

Quelle raison avois-je d'être jaloux ? Quel engagement Théophé avoit-elle avec moi ? Que m'avoit-elle fait espérer ? Que m'avoit-elle promis ? Au contraire, n'avois-je pas renoncé à toutes sortes de prétentions sur son cœur ; & la liberté de suivre ses inclinations, n'étoit-elle pas l'un des deux articles que je lui avois accordés ? J'en convenois avec moi-même ; mais il me paroissoit cruel que ce cœur que je n'avois pu attendrir, l'eût été si facilement par un autre. En supposant qu'elle pût devenir capable d'une foiblesse, j'aurois souhaité que ce n'eût point été comme au hasard, & sur le premier coup d'œil d'un inconnu. Ou pour découvrir tout le fond de mes sentimens, j'étois piqué que ces apparences de sagesse que j'avois respectées, se fussent sitôt démenties. Je rougissois même d'avoir été la dupe de ces belles maximes qui m'avoient été répétées tant de fois avec tant d'affectation, & je me reprochois,

moins ma bonté que ma crédulité & ma foiblesse.

Avec beaucoup de confusion & de dépit, il se mêla tant de malignité dans ces réflexions, que loin d'interprêter favorablement la retenue où j'avois vu le comte auprès d'elle, je me sentis porté à croire que c'étoit le repos d'un amant satisfait, qui ne marquoit peut-être d'empressement que parce qu'il avoit déjà obtenu tout ce qui pouvoit flatter ses désirs. Quels nouveaux transports cette pensée ne me fit-elle point éprouver? Mais j'avois assez d'empire sur mes mouvemens extérieurs pour ne rien entreprendre témérairement. Dans le dessein que je formai de surprendre la cruelle Théophé au milieu de ses plaisirs, je me ménageai un entretien avec sa suivante, moins pour lui faire des ouvertures que je ne voulois pas risquer légèrement, que pour tirer d'elle-même celles que sa simplicité laisseroit échapper; c'étoit une grecque, que j'avois substituée à Bema, & qui s'étoit engagée volontairement à mon service. Mais soit qu'elle eût plus d'attachement pour la maîtresse que je lui avois donnée que pour moi-même, soit qu'elle fût trompée comme moi par l'adresse du comte & de Théophé, je n'appris d'elle que leurs fréquentes entrevues,

dont il ne me parut pas même qu'elle cherchât à me faire un myſtère.

Je me gardai bien de m'éloigner de notre logement; & feignant qu'une incommodité m'y retenoit malgré moi, je ne quittai point Théophé pendant le reſte du jour. Le comte nous fit demander dans l'après-midi la liberté de nous tenir compagnie. Loin de m'y oppoſer, je fus charmé qu'il vînt s'offrir à mes obſervations, & pendant plus de quatre heures tous ſes diſcours & ſes mouvemens en firent l'unique ſujet. Il ne ſe trahit par aucune indiſcrétion; mais je remarquai avec quelle adreſſe il fit entrer dans notre entretien tout ce qui pouvoit augmenter l'inclination que je ſuppoſois pour lui à Théophé. Il nous raconta quelques-unes de ſes aventures galantes, où la tendreſſe & la conſtance étoient toujours des vertus par leſquelles il s'étoit ſignalé. Soit vérité ou fiction, il avoit aimé uniquement une dame romaine, qui lui avoit fait acheter d'abord aſſez cher la conquête de ſon cœur, mais qui n'avoit pas plutôt connu le fond de ſon caractère, que ſe livrant à lui ſans réſerve, elle n'avoit plus mis de bornes à ſa tendreſſe. C'étoit cette aventure qui l'avoit arrêté depuis deux ans en Italie, & qui lui auroit fait oublier éternellement ſa

patrie, si le plus horrible de tous les malheurs n'eût rompu malgré lui une si belle chaîne. Après avoir joui longtems de ses amours dans une parfaite tranquillité, le mari de sa maîtresse s'étoit apperçu de leur commerce. Il leur avoit fait avaler dans un repas le même poison. La jeune dame en étoit morte, & pour lui la force de son tempérament l'avoit sauvé; mais ne s'étant rétabli que pour apprendre la mort de ce qu'il aimoit, sa douleur l'avoit replongé tout d'un coup dans un état plus dangereux que celui dont il sortoit. Désespéré qu'elle n'eût pas néanmoins plus d'effet que le poison, il avoit cherché la mort par une voie moins criminelle que s'il se l'étoit donnée de sa propre main, mais qu'il avoit crue presqu'aussi certaine. Il s'étoit présenté au mari dont il avoit mérité la haine, & lui ayant reproché mille fois sa barbarie, il lui avoit offert, en lui découvrant son estomac, la victime qui lui étoit échappée. Il prenoit le ciel à témoin qu'il avoit cru sa mort infaillible & qu'il l'auroit supportée volontiers. Mais ce cruel mari, le raillant de son transport, lui avoit répondu froidement que loin de penser davantage à lui donner la mort, il voyoit avec joie qu'il ne pouvoit être mieux vengé qu'en lui laissant la vie, & qu'il se réjouissoit sincèrement qu'il se fût sauvé

d'un poiſon qui auroit trop tôt fini ſes peines. Il avoit mené depuis ce tems-là une vie déplorable, errant dans toutes les villes d'Italie, pour effacer des images qui faiſoient de ſa ſituation un ſupplice perpétuel, & cherchant à réparer les pertes de ſon cœur dans le commerce de tout ce qu'il avoit trouvé de femmes aimables. Mais il étoit arrivé à Livourne ſans avoir ſenti le moindre changement dans un cœur que la triſteſſe avoit toujours défendu contre l'amour.

C'étoit aſſez faire entendre que ce miracle étoit réſervé à Théophé. Je ne m'étois point apperçu néanmoins de cette profonde mélancolie, qui devoit être ſenſible encore à notre arrivée, ſi ce n'étoit que depuis ce tems-là qu'il en étoit guéri. Mais l'attention avec laquelle je vis Théophé prêter l'oreille à toutes ces fables, ne me permit point de douter qu'elle ne fiſſent ſur elles toute l'impreſſion qu'il déſiroit. Le ſoir arriva. Je l'attendois avec impatience pour éclaircir des ſoupçons beaucoup plus terribles. La chambre de Théophé étoit voiſine de la mienne. Je me levai auſſitôt que mon valet de chambre m'eut mis au lit, & je cherchai quelqu'endroit d'où je puſſe découvrir tout ce qui s'approcheroit de notre appartement.

Cependant je ſentois un remord cruel de l'outrage que je faiſois à l'aimable Théophé ; & dans l'agitation de mille ſentimens qui combattoient en ſa faveur, je me demandois ſi mes noires défiances étoient aſſez bien fondées pour autoriſer des obſervations ſi injurieuſes. La nuit ſe paſſa toute entière ſans qu'il ſe préſentât rien qui pût bleſſer mes yeux. Je m'approchai même pluſieurs fois de la porte. J'y prêtai curieuſement l'oreille. Le moindre bruit réveilloit mes ſoupçons, & je fus tenté ſur un léger mouvement que je crus entendre, de frapper bruſquement pour me faire ouvrir. Enfin, j'allois me retirer au lever du ſoleil, lorſque la porte de Théophé s'ouvrit. Un friſſon mortel me glaça le ſang tout d'un coup ; c'étoit elle-même qui ſortoit avec ſa ſuivante. Cette diligence à ſe lever me cauſa d'abord un autre trouble ; mais je me ſouvins qu'elle m'avoit averti pluſieurs fois que dans la chaleur exceſſive où nous étions, elle alloit prendre l'air au jardin, qui donnoit ſur la mer. Je la ſuivis des yeux, & je ne fus raſſuré qu'après lui avoir vu prendre ce chemin.

Il ſemblera que je devois être ſatisfait de l'emploi que j'avois fait de la nuit, & qu'après une épreuve de cette nature, il ne me reſtoit qu'à m'aller livrer au ſommeil, dont je me ſentois

un extrême beſoin. Cependant mon cœur n'étoit qu'à-demi ſoulagé. Le mouvement que j'avois entendu dans la chambre me laiſſoit encore des doutes. La clef étoit reſtée à la porte. J'y entrai, dans l'eſpérance de trouver quelque veſtige de ce qui m'avoit alarmé. C'étoit peut-être une chaiſe ou un rideau que Théophé avoit elle-même remué. Mais en portant un œil curieux dans toutes les parties de la chambre, j'apperçus une petite porte, qui donnoit ſur un eſcalier dérobé, & que je n'avois point encore eu l'occaſion de remarquer. Toutes mes agitations ſe renouvelèrent à cette vue. Voilà le chemin du comte, m'écriai-je douloureuſement. Voilà la ſource de ma honte, & celle de ton crime, miſérable Théophé! Je ne pourrois donner qu'une foible idée de l'ardeur avec laquelle j'examinai tous les paſſages, pour m'aſſurer où l'eſcalier pouvoit conduire. Il conduiſoit dans une cour écartée, & la porte qui étoit au pied paroiſſoit fermée ſoigneuſement. Mais ne pouvoit-elle pas avoir été ouverte pendant la nuit? Il me vint à l'eſprit que ſi j'avois des lumières certaines à eſpérer, c'étoit au lit même de Théophé, qui étoit encore en déſordre. Je ſaiſis avidemment cette penſée. Je m'en rapprochai avec un redoublement de crainte, comme ſi j'euſſe touché à des éclairciſſe-

mens qui emportoient la dernière conviction. J'observai jusqu'aux moindres circonstances, la figure du lit, l'état des draps & des couvertures. J'allai jusqu'à mesurer la place qui suffisoit à Théophé, & à chercher si rien ne paroissoit foulé hors des bornes que je donnois à sa taille. Je n'aurois pu m'y tromper ; & quoique je fisse réflexion que dans une grande chaleur elle pouvoit s'être agitée pendant le sommeil ; il me sembloit que rien n'étoit capable de me faire méconnoître ses traces. Cette étude, qui dura longtems, produisit un effet que j'étois fort éloigné de prévoir. N'ayant rien découvert qui n'eût servi par degrés à me rendre plus tranquille, la vue du lieu où ma chère Théophé venoit de reposer, sa forme que j'y voyois imprimée, un reste de chaleur que j'y trouvois encore ; les esprits qui s'étoient exhalés d'elle par une douce transpiration, m'attendrirent jusqu'à me faire baiser mille fois tous les endroits qu'elle avoit touchés. Fatigué comme j'étois d'avoir veillé toute la nuit, je m'oubliai si entièrement dans cette agréable occupation, que le sommeil s'étant emparé de mes sens, je demeurai profondément endormi dans la place même qu'elle avoit occupée.

Elle étoit pendant ce tems-là au jardin, où il n'étoit pas surprenant qu'elle eût trouvé le

comte, parce que c'étoit un usage comme établi dans la maison d'aller prendre l'air de la mer avant la chaleur du jour. Il s'y rendoit même diverses personnes du voisinage, ce qui lui donnoit l'air d'une promenade publique. Le hasard voulut que le même jour le capitaine d'un vaisseau françois qui étoit entré la veille au port, s'y trouva avec quelques passagers qu'il ramenoit de Naples. La vue de Théophé, qu'il étoit difficile de regarder sans admiration, attira ces étrangers autour d'elle, & le comte qui reconnut le capitaine pour un françois, le prévint par quelques politesses qui facilitèrent leur liaison. Il apprit de lui non-seulement ce qui regardoit ses propres affaires, mais une partie des miennes, c'est-à-dire, que le capitaine, qui avoit vu notre vaisseau en arrivant au port, s'étoit informé de quelques matelots qui s'étoient trouvés sur les ponts, d'où ils venoient & qui ils amenoient avec eux; & ces gens grossiers à qui je n'avois pas pris soin de recommander le silence en quittant leur bord, m'avoient fait connoître par l'emploi que je venois d'occuper. Le comte entendant parler de moi sous ce titre, fut extrêment surpris d'avoir ignoré que je fusse à Livourne, quoiqu'il parût par le discours du capitaine que j'y devois être depuis plusieurs

jours. En rappelant toutes ſes idées, il ne douta point que je ne fuſſe celui qu'on nommoit, & que je n'euſſe ſouhaité par quelque raiſon de demeurer inconnu. Mais ne pouvant modérer le premier mouvement qui lui fit tourner ſes réflexions ſur Théophé, il lui marqua quelque confuſion de ne lui avoir pas rendu avec plus de ſoin ce qu'il croyoit devoir à ma fille. Mais ce qui m'a toujours perſuadé, ſans l'avoir mieux connu, qu'il n'étoit pas d'une naiſſance commune, c'eſt que formant ſur les lumières qu'il venoit de recevoir un deſſein qui ne lui étoit point encore entré dans l'eſprit, il réſolut d'offrir ſa main à Théophé, dans la ſuppoſition que j'étois ſon père. Ce projet, qu'il chercha l'occaſion de lui faire goûter avant que de ſortir du jardin, rendit leur promenade beaucoup plus longue ; de ſorte que la matinée étoit fort avancée, lorſque lui ayant donné la main pour la conduire, il la remit dans ſon appartement.

Elle avoit reçu ſa propoſition avec tout l'embarras qu'on peut s'imaginer, & comprenant tout d'un coup qu'elle ne la devoit qu'à la fauſſe opinion qu'il avoit de ſa naiſſance, elle s'étoit défendue par des excuſes vagues dont il n'avoit pas pénétré le ſens. Cependant n'en étant pas moins ferme dans ſa réſolution, il lui dit en entrant chez elle, qu'il ne laiſſeroit point

paſſer le jour, ſans me faire l'ouverture de ſes ſentimens ; & ſi quelque choſe a pu me faire juger favorablement de leur commerce, c'eſt autant la facilité qu'il eut à le rompre après la ſcène que je vais rapporter, que le déſir qu'il avoit eu de ſe lier ſérieuſement à elle par les nœuds du mariage. J'étois encore dans la poſture où le ſommeil m'avoit ſaiſi, c'eſt-à-dire, couvert à la vérité d'une robe de chambre, mais couché dans le lit de Théophé ; & le bruit qu'on avoit fait en ouvrant la porte, m'ayant ſubitement réveillé, j'avois entendu les dernières paroles du comte. Je me ſerois bien gardé de paroître, & malgré le chagrin que j'avois de me voir ſurpris, j'aurois profité de ma ſituation pour entendre la ſuite de leur entretien. Mais les rideaux du lit étant ouverts, le comte fut le premier qui jeta les yeux ſur moi. Il n'eut pas de peine à diſtinguer que j'étois un homme. Que vois-je ? dit-il avec le plus grand étonnement. Théophé, qui m'apperçut preſqu'auſſitôt, jeta un cri auquel la frayeur eut autant de part que la confuſion. J'aurois tenté inutilement de me dérober. La ſeule reſſource qui s'offrit à mon eſprit fut de me faire un effort pour prendre un extérieur de gaieté, & de tourner en badinage une aventure à laquelle je ne pouvois donner une meilleure face.

J'ai trouvé votre porte ouverte, dis-je à Théophé, & n'ayant pu goûter un moment de repos cette nuit, je me suis imaginé que votre lit seroit plus favorable au sommeil que le mien. Elle avoit jeté d'abord un cri de honte & d'embarras, mais ne trouvant rien dans ses réflexions qui pût lui servir à expliquer une aventure si peu convenable aux termes où je vivois avec elle, son silence exprimoit son incertitude & son trouble. D'un autre côté, le comte qui crut pénétrer tout d'un coup ce qu'il n'avoit pas même soupçonné, me fit des excuses d'une indiscrétion qu'il se reprocha comme un crime; & m'assurant qu'il me respectoit trop pour troubler mes plaisirs, il prit congé de moi dans des termes auxquels je remarquai facilement que je ne lui étois plus inconnu.

Je demeurai seul avec Théophé. Malgré l'effort que j'avois fait pour affecter une contenance riante, il me fut difficile de ne pas retomber dans un embarras qui étoit beaucoup augmenté par le sien. Je ne vis point d'autre voie pour sortir de cette contrainte, que de lui avouer ouvertement les défiances que j'avois de sa conduite; d'autant plus que les promesses que j'avois entendues de la bouche du comte, étoient un nouveau sujet d'inquiétude sur lequel je brûlois de recevoir des explications. Son

visage devint aussi pâle en écoutant mes premiers reproches, qu'il s'y étoit répandu de rougeur lorsqu'elle m'avoit apperçu sur son lit. Elle m'interrompit néanmoins d'un air tremblant, pour me protester que je l'outrageois par mes soupçons, & qu'il ne s'étoit rien passé entr'elle & le comte qui blessât les principes que je lui connoissois. Un désaveu si absolu porta mon ressentiment jusqu'à l'indignation. Quoi ? perfide, lui dis-je, comme si j'avois eu quelque droit de lui reprocher sa trahison, je n'ai pas vu le comte à vos genoux ? Vous ne l'avez pas traité depuis notre séjour à Livourne avec des complaisances que vous n'avez jamais eues pour moi ? Il ne vous a pas promis à ce moment de ne rien épargner aujourd'hui pour s'assurer le bonheur d'être à vous ? Qu'entendoit-il par cette promesse ? Parlez, je veux le savoir de vous-même. Je ne serai pas toute ma vie le jouet d'une ingrate, à qui ma tendresse & mes bienfaits n'ont jamais inspiré pour moi que de la dureté & de la haine.

Il falloit que mon emportement fût au comble pour me faire employer des termes si durs. Elle n'avoit jamais reçu de moi que des protestations d'estime & d'amour, ou des plaintes si tendres qu'elle avoit dû se croire respectée jusques dans les reproches de ma douleur. Aussi

fut-

ſut elle ſi conſternée de m'entendre, que verſant bientôt un ruiſſeau de larmes, elle me pria d'écouter ce qu'elle avoit à dire pour ſa défenſe. Je la forçai de s'aſſeoir; mais l'amertume de mon cœur l'emportant encore ſur la pitié qu'elle m'inſpiroit déjà par ſa triſteſſe, je ne changeai rien à la ſévérité de ma voix & de mon viſage.

Après m'avoir répété, avec de nouvelles proteſtations, qu'elle n'avoit rien accordé au comte dont elle eût à ſe faire un reproche, elle me confeſſa non-ſeulement qu'il l'aimoit, mais que par un changement qu'elle avoit peine elle-même à comprendre, elle s'étoit ſentie prévenue pour lui d'une violente inclination. Il eſt vrai, continua-t-elle, que j'ai moins combattu ce penchant que je ne le devois ſuivant mes propres maximes; & ſi j'oſe vous en déclarer la raiſon, c'eſt que ne lui croyant aucune connoiſſance de mes miſérables aventures, je me ſuis flattée de pouvoir rentrer avec lui dans les droits ordinaires d'une femme qui a pris l'honneur & la vertu pour ſon partage. Il m'a dit qu'il faiſoit ſon ſéjour ordinaire dans une campagne. C'eſt encore une raiſon pour me perſuader qu'il n'apprendra jamais mes malheurs; & tant qu'il vous a pris pour un négociant, je n'ai pas cru que ce fût le tromper d'une manière déſavantageuſe

pour lui que de le laisser dans l'opinion que j'étois votre fille. Cependant je dois vous avouer, ajouta-t-elle, que depuis qu'il connoît votre rang, & que cette connoissance lui a fait prendre la résolution de vous offrir sa main pour moi dès-aujourd'hui, j'ai senti des scrupules que je n'aurois pas tardé à vous communiquer. Voilà le fond de mes sentimens, ajouta-t-elle, & quand vous l'avez vu à mes genoux, je ne l'ai ni souffert dans cette posture, ni autorisé à la prendre par des complaisances criminelles.

Elle parut se rassurer après cette confidence, & comptant que j'allois approuver ses intentions, elle me regarda d'un œil plus tranquille. Mais l'opinion qu'elle avoit de son innocence étoit précisément ce qui causoit mon désespoir. J'étois mortellement irrité qu'elle fît si peu d'attention à mes sentimens, ou qu'elle en fût si peu touchée, qu'elle ne parût pas même occupée de la crainte de m'affliger, & qu'elle n'eût rien à combattre pour se livrer à une nouvelle inclination. Cependant la honte me fit renfermer ce cruel dépit au fond de mon cœur, & prenant les choses du côté que le bon sens devoit les présenter : j'en veux croire vos protestations, lui dis-je, & je ne dois pas me persuader aisément que vous m'ayez trompé par de fausses

apparences de vertu ; mais ſi le comte me connoît, quelle eſpérance avez-vous qu'il puiſſe vous prendre pour ma fille, lorſqu'il ſait, ou qu'il ne peut ignorer longtems, que je n'ai jamais été marié ? S'il le ſait déjà, vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſentir que ſes intentions ne peuvent être ſincères, & qu'il ne penſe qu'à ſe faire un amuſement de votre commerce. S'il l'ignore & que ſon erreur le faſſe penſer aujourd'hui à vous épouſer comme ma fille, ce deſſein ne s'évanouira-t-il pas en apprenant que je ne ſuis pas votre père ? Mais vous ne l'avez que trop conçu, repris-je, en cédant à la jalouſie qui me déchiroit ; vous n'êtes pas aſſez ſimple pour vous être flattée qu'un homme de condition vous épouſeroit au haſard. Il vous a plu. Vous n'avez conſulté que le mouvement de votre cœur, & peut-être vous a-t-il emporté beaucoup plus loin que vous n'oſez le confeſſer. Pourquoi vous figurez-vous que je ſuis dans votre chambre ? ajoutai-je avec une nouvelle amertume. C'eſt que j'ai découvert malgré vous votre intrigue. J'ai lu votre paſſion dans vos yeux, dans vos diſcours, dans toutes les circonſtances de votre conduite. J'ai voulu vous ſurprendre & vous couvrir de honte. Je l'aurois fait cette nuit, ſi la force de mon ancienne tendreſſe ne m'eût encore porté à garder des ménagemens.

Mais comptez que j'ai tout vu, tout entendu, & qu'il faut être aussi foible que je le suis encore, pour vous marquer si peu de mépris & de ressentiment.

On pénètre sans peine quel étoit le but de ce discours. Je voulois me délivrer absolument des doutes qui me tourmentoient encore, & je feignis d'être bien instruit de tous les sujets de mes craintes. Les desaveux de Théophé furent si précis, & les marques de sa douleur si naturelles, que s'il y avoit quelque fond à faire sur les justifications d'une femme qui a autant d'esprit que d'amour, il ne me seroit peut-être pas resté la moindre défiance de sa sincérité. Mais ce n'est point encore ici que je m'en remets au jugement de mes lecteurs. Le procès de mon ingrate n'est instruit qu'à-demi.

Tout le tems qui restoit jusqu'à l'heure du dîner fut employé entre elle & moi dans d'autres discussions, dont je ne tirai pas plus de lumières. On nous avertit enfin qu'on avoit servi. J'étois impatient de voir quelle figure les deux amans alloient faire en ma présence, & ma curiosité étoit sur-tout pour le premier compliment que j'allois recevoir du comte. Théophé avoit sans doute autant d'embarras, que moi d'impatience. Mais je ne vis point le comte à table; ce ne fut que dans l'entretien que j'eus avec les convives,

que j'appris qu'il étoit parti dans une chaiſe de poſte, après avoir fait ſes adieux à toute la maiſon. Quelque ſujet d'étonnement que je trouvaſſe dans cette nouvelle, j'affectai de ne faire aucune réflexion ſur ſon départ, & jetant ſeulement les yeux ſur Théophé, j'obſervai qu'elle ſe faiſoit une violence extrême pour ne laiſſer paroître aucune marque d'altération. Elle ſe retira dans ſa chambre après le dîner. Je l'aurois ſuivie ſur le champ, ſi je n'euſſe été retenu par le capitaine françois dont j'ai parlé, qui ayant eu juſqu'alors la diſcrétion de ne pas témoigner qu'il me connût, s'approcha enſuite de moi pour me faire les civilités qu'il crût me devoir. J'ignorois encore par quelle aventure il avoit découvert mon nom. En m'expliquant avec lui, j'appris non-ſeulement ce qui s'étoit paſſé au jardin, mais les raiſons qui avoient cauſé la fuite du comte. Le capitaine m'en fit des excuſes, comme s'il eût appréhendé mes reproches. N'étant pas prévenu, me dit-il, ſur l'opinion que vous avez fait prendre ici de la jeune perſonne qui eſt avec vous, j'ai ſatisfait naturellement aux queſtions du comte. Il m'a parlé de votre fille. J'ai eu l'imprudence de lui répondre que vous n'en aviez point, & que ſans vous connoître perſonnellement, je ſavois avec toute la France que vous n'étiez point marié. Il m'a fait répéter plu-

ſieurs fois cette réponſe, & j'ai conçu, par quelques détails, que mon indiſcrétion peut avoir dérangé vos vues.

J'aſſurai le capitaine qu'il ne m'avoit donné aucun ſujet de plainte, & que ſi j'avois déguiſé mon nom ou pris quelqu'autre maſque à Livourne, c'étoit uniquement pour me délivrer de l'embarras des cérémonies. Je ne lui donnai pas d'autre motif pour me laiſſer dans l'obſcurité où je voulois demeurer. Mais il me fut aiſé de juger qu'en ceſſant de prendre Théophé pour ma fille, le comte s'étoit figuré qu'elle étoit ma maîtreſſe. L'état où il m'avoit ſurpris dans ſa chambre avoit dû lui faire naître cette penſée; & dans la confuſion de s'être engagé avec elle, il n'avoit trouvé d'autre reſſource que celle de partir auſſitôt ſans la voir. Je me hâtai de retourner à la chambre de Théophé. Je ne fis qu'entrevoir ſon abattement; car à peine m'eut-elle apperçu, que s'excitant à prendre un viſage tranquille, elle me demanda en ſouriant ſi je n'étois pas bien ſurpris de la réſolution précipitée du comte. Vous voyez, ajouta-t-elle, que ſes ſentimens n'ont jamais été bien vifs, puiſqu'il a pu les perdre en un moment juſqu'à partir ſans me dire adieu. Je feignis de ne pas voir plus loin que cette joie contrefaite. Il vous aimoit ſans tranſport, lui dis-je d'un ton ſérieux,

& si les témoignages n'ont pas été plus ardens que les effets, cette passion n'a pas dû lui faire oublier sa dame romaine. Notre entretien, qui dura tout l'après-midi, ne fut ainsi qu'un déguisement continuel; Théophé affectant toujours de paroître peu sensible à sa perte, tandis qu'avec une satisfaction maligne, qui venoit sans doute de l'espérance que je sentois renaître au fond de mon cœur, je continuois de rabaisser la passion du comte, & de parler de son départ comme d'une grossièreté & d'un outrage. Elle soutint cette scène avec beaucoup de force. Le capitaine du vaisseau qui m'avoit amené, m'ayant paru disposé dès le même soir à remettre à la voile aussitôt que j'y consentirois moi-même, je ne lui demandai que le jour suivant pour m'y préparer. C'étoit moins la nécessité de mes affaires qui me faisoit souhaiter le délai d'un jour, que les ménagemens que je croyois nécessaires à la santé de Théophé. J'avois trop bien remarqué les efforts qu'elle se faisoit continuellement pour cacher sa tristesse. & je voulois m'assurer que son tempérament n'en souffriroit point.

Elle se soutint jusqu'à notre embarquement; mais à peine crut-elle avoir perdu l'espérance de revoir le comte, que ne résistant plus aux mouvemens de son cœur, elle se fit mettre au lit, d'où elle ne sortit point jusqu'à Marseille.

Je lui rendis tous les soins que le devoir m'auroit fait rendre à ma fille, ou l'amour à une maîtresse chérie. Cependant je ne pus la voir dans cette langueur pour un autre, sans éprouver que la plus vive tendresse se refroidit enfin par la dureté & l'ingratitude. Insensiblement je m'apperçus que mon cœur devenoit plus libre, & que sans perdre le dessein d'être utile à Théophé, je n'étois plus agité de ces mouvemens inquiets qui avoient été depuis plusieurs années ma situation presqu'habituelle. J'eus le loisir de reconnoître ce changement, pendant un calme de plus de huit jours, qui nous arrêta vers l'entrée de la mer de Gènes. Il n'y a point d'exemple d'une si parfaite tranquillité dans l'air & dans les flots. Nous n'étions pas à six lieues de la côte, & la surface de l'eau étant si immobile que nous nous trouvions comme fixés dans le même lieu, j'eus plus d'une fois la pensée de me mettre dans la chaloupe avec Théophé & quelques-uns de mes gens, pour gagner la terre à force de rames. Je me serois épargné une vive alarme, de la part de quelques misérables, qui s'abandonnant à leur imagination dans l'oisiveté, entreprirent de se rendre maîtres du vaisseau par le meurtre du capitaine & des autres officiers. Cette conspiration étoit peut-être méditée avant notre départ; mais l'occasion de l'exécuter n'a-

voit jamais été ſi belle. Nous avions à bord cinq italiens & trois provençaux, qui n'y étoient comme moi qu'avec la qualité de paſſagers ; gens qui par leur équipage & leurs manières n'avoient pu tenter le capitaine & moi de former avec eux la moindre liaiſon. Ils n'en avoient eu qu'avec quelques matelots de leur pays, avec leſquels ils étoient à boire continuellement ; & c'étoit dans ces agréables parties qu'ils avoient concerté de poignarder le capitaine & ſon lieutenant, aſſez ſûrs de trouver peu de réſiſtance dans le reſte de l'équipage, qui étoit en fort petit nombre. Leur deſſein à l'égard de moi & de mes gens, étoit de nous jeter ſur quelque rivage écarté de l'île de Corſe, & de ſe ſaiſir de tout ce que j'avois apporté avec moi. Par un ſoin extraordinaire de la providence, mon valet de chambre s'endormit ſur les ponts dans l'obſcurité de la nuit. Il y fut réveillé par les diſcours de ces malheureux aſſaſſins, qui s'étant aſſemblés pour régler l'exécution de leur entrepriſe, diſtribuoient entre eux les principaux rôles, & faiſoient déjà le partage de l'autorité & du butin. L'uſage du capitaine étant de paroître à la fin du jour ſur le tillac, il fut réſolu qu'on ſe déferoit de lui au même moment, tandis que deux des complices frapperoient à la cabane du lieutenant, pour lui couper la gorge auſſitôt qu'il ouvriroit ſa porte.

Les autres devoient être répandus dans le vaisſeau, & tenir tout le monde dans le reſpect par leurs menaces & par la vue de leurs armes. En convenant de me traiter avec quelque ſorte de reſpect & de me laiſſer dans l'île de Corſe avec mes gens, il ſe trouva quelqu'un qui propoſa de garder Théophé, comme la plus précieuſe partie de mes biens. Mais après une délibération de quelques momens, on reconnut qu'une ſi belle femme ne ſerviroit qu'à jeter de la diviſion dans la ſociété; la concluſion fut donc de la mettre à terre avec moi.

Quoique tremblant d'une ſi horrible découverte, mon valet de chambre eut aſſez de préſence d'eſprit pour concevoir que nous n'avions de ſalut à eſpérer que par la diligence & le ſecret. Il étoit environ minuit. Le ciel, qui nous favoriſoit, lui fit trouver le moyen de ſe couler le long du tillac & de gagner la chambre du capitaine, qui communiquoit heureuſement à la mienne. Il nous réveilla avec la même diſcrétion, & commençant par nous exhorter au ſilence, il nous fit un affreux récit du malheur qui nous menaçoit. Les ténèbres l'avoient empêché non-ſeulement de reconnoître les conjurés, mais de pouvoir s'aſſurer de leur nombre. Cependant ayant diſtingué les plus mutins à la voix, il nous en nomma quelques-uns, & ſur le jugement qu'il en avoit

porté, ils pouvoient être au nombre de douze. Je ne m'attribuerai point une fauſſe gloire ſi je vante mon intrépidité, les exemples en étoient aſſez connus. Huit domeſtiques que j'avois à ma ſuite, le capitaine, ſon lieutenant & moi, nous compoſions déjà onze perſonnes qui étoient capables de quelque défenſe. Il reſtoit pluſieurs matelots dont la fidélité n'étoit pas ſuſpecte, & quelques autres paſſagers auſſi intéreſſés que nous à ſe garantir des inſultes d'une troupe de brigands. La difficulté n'étoit qu'à nous raſſembler ; je pris ſur moi ce ſoin, & faiſant allumer auſſitôt pluſieurs flambeaux, je ſortis bien armé & ſuivi de tous mes gens, à qui je fis prendre auſſi des armes. Je joignis ſans obſtacle tous ceux dont nous avions à eſpérer quelque ſecours, & les ayant amenés dans ma chambre, nous nous mîmes en état de ne rien craindre juſqu'au jour. Cependant nos ennemis, qui s'apperçurent de ce mouvement, ſentirent bientôt pour eux-mêmes plus de crainte qu'ils ne nous en avoient inſpiré. Ils n'étoient ni auſſi bien armés que nous, ni en auſſi grand nombre, ſans compter la terreur qui accompagne toujours le crime. S'imaginant bien qu'au jour il leur ſeroit difficile de réſiſter à nos efforts, ils prirent le ſeul parti qui pouvoit les ſauver du châtiment, & ils ſe hâtèrent de l'exécuter. Avec le ſecours des matelots qui étoient

leurs complices, ils jetèrent la chaloupe en mer, & ils gagnèrent à force de rames la côte la plus voisine. Leur entreprise ne put nous être inconnue ; mais quoiqu'il nous fût aisé de les mettre en pièces tandis qu'ils faisoient leurs préparatifs, ou de les tuer dans la chaloupe à coups de fusils & de pistolets, je fus d'avis qu'il falloit leur laisser la liberté de s'éloigner.

On n'avoit pu cacher cette aventure à Théophé. Le bruit des armes & le tumulte qu'elle vit autour d'elle, lui causèrent une frayeur dont elle ne se remit pas aisément, ou peut-être donna-t-elle ce nom au redoublement de chagrin qui la consumoit secrètement depuis Livourne. Sa langueur aboutit à une fièvre déclarée, qui fut accompagnée de plusieurs symptômes fort dangereux. Elle ne se trouva pas mieux en arrivant à Marseille. Quelques raisons que j'eusse de hâter mon retour à Paris, l'état où je la voyois ne me permit ni de l'exposer aux agitations d'une voiture, ni de l'abandonner aux soins de mes gens dans une ville si éloignée de la capitale. Je retournai près d'elle, avec les mêmes complaisances & le même zèle dont je ne m'étois point relâché dans le cours de notre voyage. Chaque moment m'apprenoit que ce n'étoit plus l'amour qui continuoit de me la rendre chère. C'étoit le goût que je prenois à la voir & à l'entendre. C'étoit

l'estime dont j'étois rempli pour son caractère. C'étoient mes propres bienfaits, qui sembloient m'attacher à elle comme à mon ouvrage. Il ne m'échappoit plus une expression passionnée, ni une seule plainte des tourmens que je lui voyois souffrir pour mon rival.

Elle se rétablit par degrès, après avoir été si mal que les médecins avoient désespéré plus d'une fois de sa guérison. Mais sa beauté se ressentit d'un si long accablement ; & si elle ne pût perdre la régularité de ses traits, ni la finesse de sa physionomie, je trouvai beaucoup de diminution dans la beauté de son teint & dans la vivacité de ses yeux. Ces restes ne laissoient pas de composer encore une figure des plus aimables. Plusieurs personnes de distinction avec lesquelles je m'étois lié pendant sa maladie venoient souvent chez moi, par le seul désir de la voir. M. de S..., jeune homme destiné à une grosse fortune, ne dissimula point la tendresse qu'elle lui avoit inspirée. Après en avoir parlé longtems comme d'un badinage, ses sentimens devinrent si sérieux, qu'il chercha l'occasion de les lui faire connoître. Il la trouva aussi insensible qu'elle l'avoit été pour moi, comme si son cœur n'eût pu s'ouvrir que pour l'heureux comte qui avoit trouvé le secret de la toucher. Elle me pria même de la délivrer des importunités de ce nouvel amant. Je lui promis

ce ſervice, ſans en prendre droit de lui rappeler mes propres déſirs. Et pour en parler naturellement, ils étoient réduit à n'être plus différens du ſimple penchant de l'amitié.

L'explication que j'eus avec M. de S.... produiſit ſi peu ce qu'elle en avoit attendu, qu'il s'en crut au contraire plus autoriſé à la preſſer par les témoignages continuels de ſa tendreſſe. Il avoit été retenu par la crainte de ſe trouver dans quelque concurrence avec moi. Mais apprenant que je me bornois à l'amitié de Théophé, & que la ſeule raiſon qui me faiſoit combattre l'inclination qu'il avoit pour elle étoit la prière que j'en avois reçue d'elle-même, il me déclara qu'avec la vive paſſion qu'il avoit dans le cœur, il ne ſavoit point ſe rebuter de l'indifférence d'une belle, & qu'il conſerveroit du moins l'eſpérance ordinaire aux amans d'emporter par la conſtance de ſes ſoins, ce qu'il n'avoit pu obtenir de ſon mérite & du penchant de ſa maîtreſſe. Je lui prédis qu'après la déclaration de Théophé, tous ſes efforts ſeroient inutiles. Il n'en fut pas plus refroidi, ſur-tout lorſque je lui eus proteſté dans les termes de l'honneur que je n'avois jamais rien obtenu d'elle qui dût le faire douter de ſa ſageſſe. A peine fut-elle en état de goûter quelque plaiſir, qu'il entreprit de diſſiper ſa mélancolie par des fêtes & des concerts. Elle

s'y prêta, avec moins d'inclination que de complaisance, sur-tout lorsque loin de m'y trouver opposé, elle vit que je partageois volontiers ces amusemens avec elle. M. de S... n'étoit que le fils d'un négociant; & si c'étoit le goût du mérite qui l'attachoit à une fille si aimable, je ne voyois rien de choquant dans le désir que je lui supposois de l'épouser. Toute l'obstination de Condoïdi à lui refuser le titre de sa fille ne m'auroit point empêché de rendre témoignage qu'elle l'étoit, & les preuves que j'en avois eues suffisoient pour me donner là-dessus une espèce de certitude. Cependant, M. de S.... qui m'entretenoit quelquefois de sa passion, n'y mêloit jamais le nom de mariage. En vain me hasardai-je à lui en faire naître l'idée par diverses réflexions qui purent du moins lui faire entendre que je n'approuvois ses sentimens que dans cette supposition. Comme je ne lui vis point toute l'ardeur que j'aurois souhaitée à cette proposition, je résolus, pour justifier du moins l'indulgence avec laquelle je m'étois prêté à ses galanteries, de lui découvrir naturellement mes idées. Ainsi, par un changement bien étrange, c'étoit moi qui prenois la commission d'assurer ses conquêtes à Théophé, & qui pensois à me séparer pour jamais d'elle en la rendant la femme d'un autre. Outre son intérêt, qui étoit mon premier motif,

je faiſois réflexion qu'il me feroit difficile à Paris d'éviter les ſoupçons qui naîtroient ſur mon commerce avec elle ; & quoique je ne fuſſe point encore dans un âge où l'amour eſt un ridicule, j'avois des vues de fortune qui ne s'accordoient point avec des engagemens de cette nature.

Si je m'expliquai librement avec M. de S..., il me répondit de même qu'il aimoit aſſez Théophé pour ſouhaiter d'en faire ſa femme ; mais qu'ayant mille ſortes de ménagemens à garder avec ſa famille, il n'oſoit s'engager témérairement dans une entrepriſe qui l'expoſeroit à la diſgrâce de ſon père ; que n'étant plus néanmoins dans l'âge de la dépendance, il prendroit volontiers le parti de l'épouſer en ſecret, & qu'il me laiſſeroit le maître de régler les moyens & les conditions. Je réfléchis deux fois ſur cette offre. Quoiqu'elle m'aſſurât tout ce que j'avois déſiré, il ne me parut pas digne de moi de contribuer à un mariage ſecret, dont je voyois peu de douceurs à eſpérer pour Théophé, lorſqu'elle ſeroit condamnée pour longtems à faire un myſtère de ſa condition, & qui pouvoit nuire à la fortune de M. de S... en le mettant mal tôt ou tard avec ſa famille. Je lui répondis nettement qu'un nœud clandeſtin ne convenoit point à Théophé, & je le laiſſai dans le chagrin de

me

me croire même offensé de sa proposition.

Cependant, comme j'étois encore à savoir les inclinations de Théophé même, & que m'étant une fois trompé sur ses sentimens, je pouvois être retombé dans l'erreur en jugeant qu'elle ne s'écarteroit point de sa première déclaration, je voulus consulter son penchant, & lui apprendre ce que l'amour lui offroit pour sa fortune. Il ne me parut pas surprenant de lui entendre rejeter la tendresse & la main de M. de S...; mais lorsqu'ayant insisté dans ses propres termes, sur l'avantage qu'il y auroit pour elle à rentrer dans tous les droits de la vertu & de l'honneur par un établissement qui pouvoit effacer dans sa propre imagination tous les souvenirs du passé, j'eus reçu pour réponse qu'elle se sentoit de l'éloignement pour l'état du mariage, je ne pus me défendre d'un reste de dépit, qui me porta à lui reprocher de m'en avoir donc imposé, quand elle m'avoit protesté avec tant d'apparence de bonne foi; que c'étoit uniquement cette sorte d'avantage qui l'avoit disposée à souffrir les soins du comte. Elle fut troublée de cette objection; mais cherchant à sortir d'embarras par un air de bonté & de candeur qui lui avoit toujours réussi avec moi, elle me conjura de ne pas mal interpréter ses sentimens, ou, si je l'aimois mieux, de ne pas juger trop rigoureusement ses

foiblesses. Et me rappelant à mes promesses, elle prit le ciel à témoin que quelques inégalités que j'eusse pu remarquer dans sa conduite, elle n'avoit jamais cessé de regarder l'espérance que je lui avois donnée de vivre près de moi comme le plus grand bien qu'elle eût à désirer.

Je la remerciai de ce sentiment, & je renouvelai tous les engagemens que j'avois avec elle. Sa santé se rétablissant de jour en jour, notre départ ne fut pas longtems différé. En vain M. de S... s'efforça-t-il de nous arrêter par des instances qui alloient souvent jusqu'aux larmes. Il reçut de la bouche même de Théophé l'arrêt qui le condamnoit à réprimer sa passion; ce qui n'empêcha point que sous quelque prétexte que les affaires de son père lui firent naître, il ne nous accompagnât jusqu'à Lyon dans une chaise de poste qui suivoit immédiatement ma berline. Et lorsqu'il fut contraint de se séparer, il me dit à l'oreille que son dessein étoit de faire incessamment le voyage de Paris, où il se promettoit de disposer plus librement de sa main que sous les yeux de son père. J'ai toujours été persuadé qu'il avoit tenté secrètement d'obtenir le consentement de sa famille, & que c'étoit sur le refus de son père qu'il m'avoit proposé un mariage clandestin.

Les affaires continuelles qui m'occupèrent long-

tems ne me permirent plus de ſuivre Théophé dans toutes ſes démarches. Je la logeai chez moi, avec toute la conſidération que j'avois toujours eue pour elle, & je lui accordai dans ma maiſon tous les droits dont je l'avois miſe en poſſeſſion à Oru. Mes amis raiſonnèrent différemment en me voyant arriver à Paris avec cette belle grecque. Ils ne s'en tinrent point au récit que je leur fis naturellement d'une partie de ſes aventures ; & mon attention étant toujours de cacher celles qui ne faiſoient point honneur à ſes premières années, ils prenoient les éloges que je leur faiſois de ſes principes & de ſa conduite pour les exagérations d'un homme amoureux. D'autres venant à la connoître mieux, lui trouvoient effectivement tout le mérite que je lui attribuois, & ne m'en croyoient que plus attaché par l'amour à une jeune perſonne qu'ils ne s'imaginoient pas que je puſſe avoir amenée de Turquie par d'autres motifs. Ainſi tous s'accordoient, comme je l'avois prévu, à me croire mieux que je n'étois avec elle, & les diſtractions mêmes de mes affaires, qui me faiſoient quelquefois paſſer trois jours ſans la voir, ne purent leur ôter cette opinion. Mais il y eut bien plus de variété & de bizarrerie dans les jugemens du public. On la fit d'abord paſſer pour une eſclave que j'avois achetée en Turquie, & dont j'étois

devenu aſſez amoureux pour avoir apporté tous mes ſoins à ſon éducation. Ce n'étoit pas s'écarter tout à fait de la vérité. Mais on ajoutoit, & je trouvai moi-même aux Tuileries diverſes perſonnes qui me racontèrent ſans me connoître, que le grand-ſeigneur étant devenu amoureux de mon eſclave ſur le récit qu'on lui avoit fait de ſes charmes, me l'avoit fait demander, & que c'étoit l'unique ſujet de tous les différends que j'avois eus à Conſtantinople. Et comme le viſage de Théophé, malgré tout ce qu'il avoit conſervé d'agrémens, ne répondoit plus à l'idée d'une femme qui s'étoit attiré tant d'admiration, on prétendoit que pour me délivrer des tourmens de la jalouſie, j'avois défiguré une partie de ſes charmes avec une eau que j'avois fait compoſer. D'autres prétendoient que je l'avois enlevée dans un ſérail, & que cette hardieſſe m'avoit coûté la perte de mon emploi.

Je me rendis fort ſupérieur à toutes ces fables par la tranquillité avec laquelle je les entendis, & je fus toujours le premier à les tourner en badinage. Théophé s'étant fait connoître avantageuſement de toutes les perſonnes avec qui j'avois quelque liaiſon, je lui vis bientôt un grand nombre d'adorateurs. Il me parut difficile qu'elle ſe défendît toujours contre les ſoins empreſſés d'une brillante jeuneſſe, mais je crus lui devoir

quelques avis ſur les précautions qui ſont néceſſaires à ſon ſexe. L'exemple du comte de M... m'avoit appris qu'elle étoit ſenſible aux grâces de la figure & des manières. Le danger étoit continuel à Paris, & ſi l'amour ne m'y faiſoit plus prendre le même intérêt, j'étois du moins obligé par l'honneur d'écarter de ma maiſon tout ce qui pouvoit la conduire au déſordre. Elle reçut mes conſeils avec ſa docilité ordinaire. Son goût n'étoit pas diminué pour la lecture, & je lui voyois même une nouvelle ardeur à s'inſtruire. Peut-être la vanité commençoit-elle à faire ce que je n'avois pu attribuer juſqu'alors qu'à la paſſion de cultiver ſon cœur & ſon eſprit. Cependant, ſoit que mes obſervations ne fuſſent plus aſſez exactes pour me faire pénétrer le fond de ſa conduite, ſoit qu'elle eût plus d'adreſſe que je ne lui en croyois à la déguiſer, je n'apperçus rien qui bleſſât mes yeux juſqu'à l'arrivée de M. de S..., qui vint m'inſpirer des défiances auxquelles je ne me ſerois jamais porté volontairement.

Il n'eut point le bonheur de les faire tourner ſur lui-même. Mais après avoir paſſé quelques ſemaines à Paris, & s'être fait voir fort ſouvent dans ma maiſon, où je le comblois de politeſſes, il me prit un jour en particulier pour me faire les plaintes les plus amères. Le deſſein de ſon

voyage étoit, me dit-il, le même qu'il m'avoit expliqué à Lyon : mais sa fortune étoit extrêmement changée. Au lieu des froideurs de sa maîtresse qu'il croyoit avoir uniquement à combattre, il se trouvoit en tête plusieurs amans déclarés, dont il avoit mille raisons de croire qu'elle ne rejetoit pas également tous les soins. Il étoit désespéré particulièrement des attentions qu'elle marquoit pour M. de R... & pour le jeune comte de... qui paroissoient les plus ardens à lui plaire. Ce n'étoit pas chez moi qu'elle les souffroit autour d'elle ; mais cette exception même faisoit le plus sensible chagrin du jeune marseillois, qui n'avoit pu se persuader qu'elle mît quelque différence entr'eux & quantité d'autres dont elle recevoit indifféremment les visites, sans en ressentir beaucoup dans les dispositions de son cœur. Comment se figurer néanmoins qu'elle en aimât deux à la fois ? Il en étoit encore à pénétrer ce mystère. Mais l'ayant suivie à l'église, aux promenades, aux spectacles, il avoit vu sans cesse ces deux incommodes rivaux sur ses traces, & le seul air de satisfaction qu'elle laissoit éclater sur son visage la trahissoit toujours en les appercevant. Il n'ajouta rien qui pût faire aller plus loin mes soupçons, & la prière qu'il joignit à cette plainte étoit propre au contraire à les étouffer. Il me conjura de lui faire voir plus clair dans ses

eſpérances, & de ne pas permettre du moins que des ſentimens auſſi honnêtes que les ſiens fuſſent rejetés avec des marques de mépris.

Je lui promis, non-ſeulement de prendre ardemment ſes intérêts, mais d'approfondir une intrigue dont je n'avois pas la moindre connoiſſance. J'avois donné pour compagne à Théophé une vieille veuve, que ſon âge ſembloit défendre contre les folies de la jeuneſſe; & quand j'aurois fait moins de fond ſur la conduite de la jeune grecque, je me ſerois repoſé ſur les exemples & les leçons d'une gouvernante ſi éprouvée. Elles ne ſe quittoient point, & je voyois avec plaiſir que l'amitié les liât autant que mes intentions. J'expliquai à celle-ci une partie des accuſations qu'on formoit contre elle, car M. de S... m'avoit confeſſé qu'il n'avoit jamais vu Théophé ſeule, & l'une n'avoit pu mériter de reproches que l'autre ne dût partager. La vieille veuve reçut les miens d'un air ſi libre, qu'il me fit attribuer auſſitôt les tourmens de M. de S... à ſa jalouſie. Elle me nomma même l'auteur de mes inquiétudes. Il n'eſt pas ſatisfait, me dit-elle, de ne pas trouver dans Théophé plus de retour pour ſa tendreſſe. Il l'importune continuellement par ſes diſcours & par ſes lettres. Nous nous ſommes fait un jeu d'une paſſion ſi incommode, & le dépit l'aura porté ſans doute à vous en faire des plaintes. A

l'égard des crimes qu'il nous attribue, vous les connoissez, ajouta-t-elle, puisque je n'ai suivi que vos ordres en procurant à Théophé quelques amusemens. Elle m'apprit naturellement à quoi se réduisoient leurs plaisirs : c'étoient les divertissemens ordinaires des honnêtes gens de Paris ; & si les deux rivaux qui causoient les alarmes de M. de S... étoient quelquefois admis à leurs promenades ou à d'autres parties de la même innocence, c'étoit sans aucune distinction dont ils pussent tirer avantage.

Cette réponse me rendit tranquille, & je ne consolai M. de S... qu'en l'exhortant à mériter le cœur de Théophé, dont je lui garantis la sagesse & l'innocence. Ses imaginations n'étoient pas néanmoins sans fondement. Ma vieille veuve, sans être capable de se porter au désordre ou de l'approuver, avoit encore assez d'amour-propre & de vanité pour être le jouet de deux jeunes gens, dont l'un avoit entrepris de servir son ami en contrefaisant de l'amour pour une femme qui n'avoit pas moins de soixante ans. Ses yeux uniquement ouverts sur les soins qu'on affectoit pour elle ne remarquoient point ce qui se passoit à l'égard de sa compagne, & son aveuglement alloit jusqu'à croire Théophé fort heureuse de partager des galanteries dont elle se regardoit comme le seul objet. Le témoignage

de M. de S... qui découvrit à la fin cette comédie, & toutes les preuves qui auroient été différentes du rapport de mes yeux, n'auroient jamais eu la force de me le persuader.

Un jour, d'autant plus heureusement choisi que mes affaires & mes incommodités me donnoient quelque relâche, M. de S... me conjura de monter en carrosse avec lui, pour me rendre témoin d'une scène qui me donneroit enfin plus de confiance à ses plaintes. Il avoit découvert, à force de soins, que Théophé & la vieille veuve s'étoient laissées engager dans une partie de promenade, qui devoit finir par une collation dans les jardins de Saint-Cloud. Il n'ignoroit ni le lieu, ni les circonstances de la fête; &, ce qui lui échauffoit l'imagination jusqu'à lui faire mêler des menaces à son récit, il savoit que M. de R.. & le jeune comte composoient toute la compagnie des dames. Quelque couleur que la veuve pût donner à cette partie, j'y trouvai tant d'indiscrétion, que je ne balançai point à la condamner. Je me laissai conduire à Saint-Cloud, avec la résolution, non-seulement d'observer ce qui se passeroit dans un lieu si libre, mais de faire aux deux dames des reproches dont la sagesse même de leurs intentions ne devoit pas les exempter. Elles y étoient déjà avec leurs amans. Nous leur vîmes faire quelques tours de promenade,

dans un lieu si découvert, qu'il nous parut inutile de les suivre. Ce fut le soin de M. de S... de choisir un poste où rien ne pût nous échapper pendant leur collation. Il vouloit non-seulement les voir, mais les entendre. Ayant su que le lieu où se faisoient les préparatifs étoit un cercle de verdure dans la partie supérieure du jardin, nous nous y rendîmes par de longs détours, & nous trouvâmes heureusement à nous placer derrière une charmille qui n'en étoit qu'à dix pas.

Ils arrivèrent peu de tems après nous. Leur marche étoit décente. Mais à peine furent-ils assis sur l'herbe, que le prélude de leur fête fut un fort long badinage. Il commença par la veuve, & je m'apperçus tout d'un coup que les flatteries & les caresses des deux jeunes gens étoient autant de railleries. Après cent fades complimens sur ses grâces, après l'avoir comparée aux nymphes, ils la parèrent d'herbes & de fleurs, & leur admiration parut redoubler en la voyant dans cette comique parure. Elle étoit sensible à leurs moindres éloges, & sa modestie lui faisant prendre un détour pour exprimer la satisfaction qu'elle en ressentoit, elle louoit l'esprit & l'agrément qu'elle trouvoit dans chaque parole. Quelles réflexions ne fis-je point sur le ridicule d'une femme qui oublie son âge & sa

laideur ! Je trouvois la vieille gouvernante ſi juſtement punie, que ſi je n'euſſe point été preſſé d'un autre intérêt que le ſien, je me ſerois fait un amuſement de ce ſpectacle. Mais je voyois le comte qui ſe ménageoit des intermèdes, & qui ſe tournant d'un ton plus ſérieux vers Théophé lui adreſſoit par intervalles quelques diſcours qui ne pouvoient venir juſqu'à nous. Le feu qui dévoroit M. de S... brilloit alors dans ſes yeux. Il s'agitoit juſqu'à me faire craindre que le bruit de ſes mouvemens ne pût nous trahir ; & ſi je ne l'euſſe retenu pluſieurs fois, il ſe ſeroit levé bruſquement pour interrompre un ſpectacle qui lui perçoit le cœur. Combien n'eus-je pas de peine à le modérer lorſqu'il vit le comte baiſſer la tête juſques ſur l'herbe, pour baiſer ſecrétement une des mains de Théophé, qu'elle ne ſe hâta point de retirer !

La collation fut délicate & dura longtems. La joie fut animée par quantité de contes & de ſaillies plaiſantes. Si l'on ne but point à l'excès, on goûta pluſieurs ſortes de vins, & l'on ne ſe fit pas preſſer beaucoup pour les liqueurs. Enfin, ſans qu'il ſe fût rien paſſé d'abſolument condamnable, il me reſtoit de tout ce que j'avois vu un fond de chagrin dont je me propoſois de ne pas remettre bien loin les marques. Cependant je l'aurois porté juſqu'à Paris, & croyant les dames

prêtes à gagner leur carroſſe, je n'avois d'embarras que pour éviter d'être apperçu en retournant vers le nôtre ; lorſque M. de R... offrant le bras à la gouvernante, s'engagea avec elle dans une allée couverte qui ne conduiſoit point du tout à la porte du parc. Le comte prit de même Théophé, & m'imaginant qu'il alloit marcher ſur les traces de ſon ami, mon deſſein n'étoit que de les ſuivre de l'œil. Mais je les vis prendre une autre route. Le mal me parut preſſant. Je ne voulus point attendre qu'il ſe déclarât par d'autres marques, & je n'eus pas beſoin d'être excité par M. de S... pour courir au remède. Lui ayant fait ſeulement promettre qu'il ne s'écarteroit point de la modération, je m'avançai avec lui à la ſuite des quatre amans, & je feignis que le goût de la promenade m'ayant amené à Saint-Cloud, je venois d'apprendre leur fête, avec le chemin qu'il falloit prendre pour les rencontrer. Ils furent ſi déconcertés, que malgré l'air de joie & de liberté que j'affectois dans mes manières, ils ne ſe remirent pas tout d'un coup ; & ce ne fut qu'après un aſſez long ſilence qu'ils nous offrirent civilement les débris de leur collation.

Je fus ſi peu tenté de l'accepter, que penſant à rompre ſur le champ une liaiſon dangereuſe, je déclarai aux dames que j'avois à leur com-

muniquer quelques affaires qui m'obligeoient de leur demander une place dans leur carroffe. Ces meffieurs ne font pas venus fans leur équipage, ajoutai-je en me tournant vers eux, & le mien d'ailleurs feroit à leurs ordres. M. de R... s'étoit fait fuivre par le fien. Nous prîmes directement les allées qui conduifent à la grille, & les deux amans eurent la mortification de voir occuper à M. de S... une des places qu'ils avoient remplies.

Il auroit été trop dur de repréfenter leur indifcrétion aux dames, à la vue d'un étranger. Je remis les leçons de morale à Paris; mais en confiderant de près la gouvernante, que j'avois vis-à-vis de moi, je ne pus me défendre, ni de rire de l'image qui me reftoit encore de fa parure, ni de lui faire quelques complimens fur fes charmes dans le goût de ceux qu'elle avoit entendus. Je crus m'appercevoir qu'elle avoit déjà l'imagination gâtée jufqu'à les croire fincères. Théophé fourioit malicieufement; mais je lui en préparois un à elle même, que je croyois capable de la rendre férieufe. Elle eut le tems néanmoins d'en faire auffi un à M. de S... qui acheva de lui ôter l'efpérance. Soit qu'elle eût quelque foupçon du deffein qui nous avoit conduits à Saint-Cloud, & qu'elle l'accufât de me l'avoir infpiré, foit qu'elle fût rebutée effectivement de

ſes ſoins, qui alloient quelquefois, comme je l'avois remarqué moi-même, juſqu'à l'importunité, elle profita du moment qu'il lui donnoit la main en ſortant du carroſſe. L'ayant prié de ne plus troubler ſa tranquillité par des viſites & des ſoins qu'elle n'avoit jamais goûtés & qu'elle ne vouloit plus recevoir, elle lui déclara qu'elle regardoit cet adieu comme le dernier. Il demeura ſi conſterné, que lui voyant tourner le dos pour s'éloigner, il n'eut point le courage de la ſuivre. Ce fut à moi qu'il adreſſa ſes plaintes. Elles me touchèrent d'autant plus que je trouvai dans cette conduite de Théophé quelque choſe d'extrêmement oppoſé à la douceur naturelle de ſon caractère, & que je ne pus me figurer qu'elle en fût venue à cette extrémité ſans y être précipitée par une paſſion violente. J'exhortai M. de S... à ſe conſoler, comme tous les amans qui ne ſont pas plus heureux, & je l'aſſurai d'un foible dédommagement dans mon amitié. J'eſtimois ſa bonne foi beaucoup plus que ſon bien & ſa figure. Venez chez moi, lui dis-je, auſſi ſouvent que votre inclination vous y portera. Je ne ferai pas violence à celle de Théophé: mais je lui ferai ſentir ce qu'elle néglige en rejetant vos offres, & je lui ferai honte ſans doute de ſes ſentimens, ſi elle s'abandonne à quelque paſſion déréglée.

Mes infirmités m'obligeoient de prendre mes repas dans mon appartement ; ce qui me privoit du plaisir de vivre avec ma famille. Mais le même intérêt qui m'avoit conduit à Saint-Cloud ne me permit point de laisser venir la nuit sans avoir ouvert mon cœur à Théophé. Je m'informai de l'heure qu'elle prendroit pour se retirer, & m'étant rendu dans sa chambre avec cette familiarité qu'une longue habitude avoit comme établie, je lui confessai en arrivant que j'étois amené par des raisons extrêmement sérieuses ; je ne sais si elle se défia du motif de ma visite, mais je vis de l'altération sur son visage. Elle me prêta néanmoins une profonde attention. C'étoit une de ses qualités aimables que de vouloir comprendre ce qu'on disoit avant que de prétendre y répondre.

Je ne pris point mon discours de trop loin. Vous avez marqué, lui dis-je, de l'empressement pour vivre avec moi, & vous connoissez les motifs que vous m'avez mille fois répétés. C'étoit le goût d'une vie vertueuse & tranquille. Ne la trouvez-vous pas chez moi ? Pourquoi donc allez-vous chercher à Saint-Cloud des plaisirs si éloignés de vos principes, & qu'avez-vous à démêler avec M. de R.. & le comte de... vous qui faisiez profession d'une sagesse si opposée à leurs maximes ? Vous ne connoissez point encore nos usages, ajoutai-je ; c'est l'excuse que mon affec-

tion vous prête ; & je vous ai donné pour guide une folle qui les oublie. Mais cette partie de Saint-Cloud, cette intime familiarité avec deux jeunes gens auxquels je ne vois rien de commun avec votre façon de penser ; que dirai-je ? Cet oubli des bienséances les plus communes me jette dans des inquiétudes que je ne puis dissimuler plus longtems.

Je baissai les yeux en finissant, & je voulus lui laisser toute la liberté de préparer sa réponse. Elle ne me la fit pas attendre longtems : je conçois, me dit-elle, toute l'étendue de vos soupçons, & ma foiblesse de Livourne n'est que trop propre à les justifier. Cependant, vous me faites un tort extrême si vous croyez que soit à Saint-Cloud, soit dans tout autre lieu où vous m'avez observée, je me sois écartée un moment des principes que je porte au fond du cœur. Vous m'avez répété mille fois vous-même, continua-t-elle, & j'apprends tous les jours dans les livres que vous me mettez entre les mains, qu'il faut s'accommoder aux foiblesses d'autrui, se rendre propre à la société, passer avec indulgence sur les défauts & les passions de ses amis ; j'exécute vos idées & les maximes que je puise continuellement dans mes livres. Je vous connois, ajouta-t-elle, en me regardant d'un œil plus fixe, je sais qu'un se-

cret

tret ne risque rien avec vous ; mais vous m'avez donné une compagne dont je dois ménager les foiblesses. C'est votre amie, c'est mon guide ; quel autre parti me reste-t-il que de lui obéir & de lui plaire ?

Il en falloit bien moins pour me faire renfermer tous mes reproches, & pour me faire repentir même de les avoir exprimés trop librement. Je crus pénétrer tout d'un coup le fond du mystère. Le comte aimoit Théophé. Monsieur de . . . . . feignoit d'aimer la vieille veuve pour servir son ami : & Théophé écoutoit le comte par complaisance pour sa gouvernante, à qui elle croyoit rendre service en contribuant à la facilité de ses amours. Quel amas d'illusions ! Mais quel renouvellement d'estime ne sentis-je point pour Théophé, en qui je croyois voir revivre toutes les perfections que je lui avois anciennement connues ! Mes infirmités me rendoient crédule. J'embrassai l'aimable Théophé. Oui, lui dis-je, c'est de moi que vous devez vous plaindre. Je vous ai donné pour guide une folle, dont je conçois que les ridicules imaginations doivent vous gêner continuellement. Je parle de ce que j'ai vu. J'en suis témoin. Il ne me manquoit que de pénétrer mieux vos dispositions pour vous rendre toute la justice que vous méritez. Mais n'allons pas plus loin. Je

vous affranchis demain de cet incommode esclavage, & je vois d'ici une compagne qui conviendra bien mieux à vos inclinations.

Il étoit nuit. J'étois en robe de chambre. Théophé avoit toujours à mes yeux les charmes tout puissans qui avoient fait tant d'impression sur mon cœur. Le fond de sagesse qui se déclaroit si ouvertement dans cette honnête complaisance, me renouvela des traces que je croyois mieux effacées. Mon affoiblissement même ne fut point un obstacle, & je suis encore à comprendre comment des sentimens d'honnêteté & de vertu produisirent sur moi les mêmes effets que l'image du vice. Je n'en accordai pas plus de liberté à mes sens ; mais j'emportai de cette visite un nouveau feu, dont je m'étois cru désormais à couvert par mes infirmités continuelles autant que par la maturité de ma raison. La honte de ma foiblesse ne me saisit qu'en reprenant le chemin de ma chambre, c'est-à-dire, après m'y être livré tout entier ; aussi n'y résistai-je pas plus que je n'avois fait à Constantinople, & si l'état de ma santé me permettoit bien moins de former des désirs, je ne m'en crus que plus autorisé à suivre des sentimens dont tout l'effet devoit se renfermer dans mon cœur. Mais dès la même nuit ils en produisirent un que je n'avois pas prévu. Ils renouve-

lèrent cette ardente jalousie qui m'avoit possédé si longtems, & qui étoit peut-être de toutes les foiblesses de l'amour celle qui convenoit le moins à ma situation. A peine fus-je au lit que ne pouvant comprendre comment j'avois pu me refroidir pour un objet si charmant, je m'abandonnai au regret de n'avoir pas mieux profité des occasions que j'avois eues de lui plaire, & de ne l'avoir peut-être amenée en France que pour voir recueillir à quelque aventurier les fruits que j'aurois tôt ou tard obtenus par un peu plus d'ardeur & de constance. Enfin, si la foiblesse de ma santé ne permit point que ma passion reprît son ancienne violence, elle devint proportionnée à mes forces, c'est-à-dire, capable de m'occuper tout entier.

Dans cet état, il ne falloit pas beaucoup d'efforts à Théophé pour me satisfaire. La seule complaisance que je me proposai de lui demander, fut d'être souvent dans ma chambre, où la douleur me retenoit quelquefois au lit pendant des semaines entières. La nouvelle compagne que j'avois dessein de lui donner avoit assez de douceur, avec beaucoup de sagesse, pour s'assujettir à cette habitude & ne rien trouver de rebutant dans la compagnie d'un malade. La seule idée de ce nouveau plan m'offrit assez de charmes pour me procurer un sommeil

tranquille. Mais Théophé m'ayant fait demander dès le matin la liberté d'entrer dans ma chambre, tous mes projets se trouvèrent dérangés par la proposition qu'elle me venoit faire. De quelque source que vînt son chagrin, elle avoit été si touchée de mes reproches, ou si piquée de l'aventure de Saint-Cloud, que se faisant un chagrin de tous ses plaisirs & du genre de vie qu'elle menoit, elle venoit me demander la permission de se retirer dans un couvent. La douceur de vous voir, me dit-elle obligeamment, qui m'a fait souhaiter seule de vivre auprès de vous, est un bien dont je suis privée continuellement par votre maladie. Que fais-je dans le tumulte d'une ville telle que Paris ? Les flateries des hommes m'importunent. La dissipation des plaisirs m'amuse moins qu'elle ne m'ennuie. Je pense, ajouta-t-elle, à me faire un ordre de vie tel que je l'observois à Oru, & de tous les lieux dont j'ai pris ici connoissance, je n'en vois point qui soit plus conforme à mes inclinations qu'un couvent.

Qui n'auroit pas cru que l'ouverture de mon propre dessein étoit la meilleure réponse que je pusse faire à cette demande ? Aussi me hâtai-je de dire à Théophé que loin de m'opposer à ses désirs, je voulois lui faire trouver chez moi tous les avantages qu'elle espéroit

dans un couvent ; & lui expliquant ceux que je trouverois moi-même à la voir ſans ceſſe autour de moi, occupée à lire, à peindre, à s'entretenir ou à jouer avec une nouvelle compagne, enfin ſe faiſant une douce occupation de tous les exercices qu'elle aimoit, je m'attendois dans la ſimplicité de mon cœur qu'elle alloit embraſſer avidement un parti qui renfermoit tout ce qu'elle m'avoit paru ſouhaiter. Mais inſiſtant ſur la réſolution qu'elle avoit formée de ſe retirer dans un couvent, elle me preſſa d'y conſentir avec de nouvelles inſtances. Rien ne me ſurprit tant que de ne pas remarquer qu'elle eût fait même attention à ce plaiſir continuel de me voir dont elle s'affligeoit, m'avoit-elle dit, d'être privée par mes infirmités, & qui étoit par conſéquent la première conſidération dont elle auroit dû paroître frappée. Je ne pus m'empêcher de faire tourner de ce côté-là mes réflexions. Mais revenant toujours à ſes idées, en ſe croyant quitte avec moi par quelques politeſſes, elle continua de me parler du couvent comme du ſeul endroit pour lequel elle eût déſormais du goût. Je me ſentis ſi mortifié de ſon indifférence, que n'écoutant que mon reſſentiment, je lui déclarai d'un air aſſez chagrin que je n'approuvois point ſon projet, & qu'auſſi longtems qu'il lui reſteroit quelque

considération pour moi, je la priois d'en éloigner absolument l'idée. Je donnai ordre en même tems qu'on fît avertir la personne que je lui destinois pour compagne, & que j'avois déjà prévenue la veille par un mot de lettre. C'étoit la veuve d'un avocat à qui son mari avoit laissé peu de bien, & qui avoit reçu avec beaucoup de joie une proposition dont elle pouvoit tirer plusieurs sortes d'avantages. Elle demeuroit dans mon voisinage ; de sorte qu'étant arrivée presqu'au même moment, je lui expliquai avec plus d'étendue le service qu'elle pouvoit me rendre en se liant étroitement avec Théophé. Elles prirent tout le goût que je souhaitois l'une pour l'autre, & Théophé se soumit à mes intentions sans murmure.

Une société si douce devint le charme de tous mes tourmens. Je ne prenois rien que de la main de ma chère grecque. Je ne parlois qu'à elle. Je n'avois d'attention que pour ses réponses. Dans les atteintes les plus cruelles d'un mal auquel je suis condamné pour le reste de ma vie, je recevois du soulagement de ses moindres soins, & le sentiment actuel de ma douleur ne m'empêchoit point de sentir quelquefois les plus délicieuses émotions du plaisir. Elle paroissoit s'intéresser à ma situation, & je ne m'appercevois point que ses plus longues assiduités lui

fussent à charge. D'ailleurs, il ne se passoit point de jour que je ne l'engageasse à prendre pendant quelques heures le plaisir de la promenade ou celui des spectacles avec sa compagnie. Il falloit quelquefois l'y forcer. Ses absences étoient courtes, & je ne remarquai jamais que son retour lui parût un devoir pénible. Cependant au milieu d'une situation si charmante, sa première gouvernante qui ne s'étoit pas vue congédier sans chagrin, vint troubler encore une fois mon repos par des soupçons qu'il ne m'a jamais été possible d'éclaircir. C'est ici que j'abandonne absolument le jugement de mes peines au lecteur, & que je le rends maître de l'opinion qu'il doit prendre de tout ce qui lui a pu paroître obscur & incertain dans le caractère & la conduite de Théophé.

Les accusations de cette femme furent peu ménagées. Après m'avoir plaint d'une malheureuse situation, qui m'empêchoit d'avoir les yeux ouverts sur ce qui se passoit dans ma maison, elle m'apprit sans déguisement que le comte de.. voyoit assiduement Théophé, & que, ce qu'il n'avoit jamais obtenu tandis que la jeune grecque étoit sous sa conduite, il avoit réussi à lui inspirer de l'amour. Et n'attendant point que je fusse revenu de ma première surprise, elle ajouta que les deux amans se voyoient la nuit dans l'appartement même

de Théophé, qui ne me quittoit le ſoir que pour ſe livrer ſans pudeur, à tous les emportemens de l'amour.

Le tems qu'elle avoit pris pour me rendre un ſi mauvais office, étoit heureuſement l'abſence de Théophé. Je n'aurois pu cacher la mortelle impreſſion que je reſſentis de ſon diſcours, & dans une affaire de cette nature l'importance étoit de ne pas faire éclater un déſordre qui ne pouvoit être approfondi qu'avec beaucoup de ſecret & de précautions. Mes premières réflexions ne laiſſèrent point d'être favorables à Théophé. Je me rappelai toutes ſes démarches depuis le parti qu'elle avoit pris d'être preſque ſans ceſſe avec moi dans ma ſolitude. Si l'on excepte le tems que je lui faiſois donner à la promenade, elle n'étoit jamais un quart-d'heure hors de mon appartement. Etoient-ce donc des momens ſi courts qu'elle accordoit à ſa paſſion; & l'amour eſt-il capable d'une modération ſi conſtante? La nuit étoit toujours fort avancée lorſqu'elle me quittoit. Je lui voyois le matin ſa vivacité & ſa fraîcheur ordinaire. En rapporte-t-on beaucoup de la compagnie d'un amant paſſionné? Et puis ne lui voyois-je pas toujours le même air de ſageſſe & de modeſtie; & ce que je lui trouvois de plus charmant, n'étoit-il pas ce perpétuel accord de prudence & d'enjouement, qui ſembloit

marquer autant de retenue dans ses désirs que d'ordre dans ses idées? Enfin, je connoissois la légèreté & l'imprudence de son accusatrice; & quoique je ne la crusse point capable d'une calomnie, je n'avois point douté qu'elle n'eût été assez sensible au mécontentement que j'avois marqué de sa conduite, pour chercher à tirer quelque vengeance ou de moi, ou de Théophé, ou de la personne que j'avois substituée à ses fonctions.

Cependant, comme elle faisoit encore sa demeure chez moi, & que je n'aurois pas voulu que le secret qu'elle m'avoit confié sortît de sa bouche ni de la mienne, je lui répondis que des imputations si graves demandoient deux sortes de précautions auxquelles je ne la croyois point capable de manquer; l'une, d'être tenues secrètes, autant pour l'honneur de ma maison que pour celui de la jeune grecque; l'autre, de n'être pas même regardées comme des vérités certaines avant qu'elles eussent été confirmées par des témoignages sensibles. La discrétion, lui dis-je, est un soin que je vous recommande si instamment, que vous ne pourriez y manquer sans vous faire de moi un mortel ennemi; & pour la certitude que je souhaiterois d'obtenir, vous devez comprendre qu'elle est si nécessaire, que vous vous êtes exposée vous-même à d'é-

tranges soupçons si vous ne trouvez pas le moyen de vérifier vos découvertes. Nous nous quittâmes fort mal satisfaits l'un de l'autre ; car si elle ne m'avoit pas trouvé toute la confiance qu'elle auroit voulu pour son récit, j'avois apperçu dans son zèle plus d'amertume & de chaleur que je n'en devois attendre de la seule envie de m'obliger.

Deux jours se passèrent, qui furent pour moi des siècles d'inquiétudes & de tourmens pour la contrainte où je fus obligé de vivre avec Théophé. Autant que je souhaitois de ne la pas trouver coupable, autant j'aurois été fâché, si elle l'étoit, de ne pas connoître tout le désordre de sa conduite. Enfin, le soir du troisième jour, une demi-heure au plus après qu'elle m'eut quitté, son ennemie entre d'un air empressé dans mon appartement, & m'avertit à l'oreille que je pouvois surprendre Théophé avec son amant. Je lui fis répéter plus d'une fois un avis si cruel & si humiliant pour moi. Elle me le confirma avec un détail de circonstances qui força tous mes doutes. J'étois au lit, accablé de mes douleurs ordinaires, & j'avois besoin de plus d'un effort pour me mettre en état de la suivre.

Combien de précautions d'ailleurs pour donner le change à mes domestiques ? Il est vrai qu'il s'écoula bien du tems dans ces préparations. Mes

répugnances & mes craintes augmentoient encore ma lenteur. Je me trouvai néanmoins disposé à gagner l'appartement de Théophé. Nous n'étions éclairés que par une bougie, & madame de... la portoit elle-même. Elle s'éteignit à deux pas de la porte. Il fallut encore quelques momens pour la ralumer. Qu'il est à craindre, me dit mon guide en me rejoignant, que le galant n'ait profité de ce moment pour s'évader ! Cependant, ajouta-t-elle, la porte ne se feroit pas ouverte & fermée sans bruit. Nous y frappâmes. J'étois tremblant, & ma liberté d'esprit n'alloit pas jusqu'à me faire distinguer les circonstances. Après nous avoir fait attendre quelques momens, la suivante de Théophé ouvrit, & marqua beaucoup d'étonnement de me voir si tard à la porte de sa maîtresse.

Est-elle seule ? est-elle au lit ? Je lui fis plusieurs questions de cette nature avec une vive agitation. L'accusatrice vouloit entrer brusquement. Je la retins. Il est impossible, lui dis-je, qu'on s'échappe à présent sans être apperçu. Cette porte est unique. Et je serois au désespoir de l'outrage que nous ferions à Théophé si elle n'étoit pas coupable. La suivante m'assuroit pendant ce tems-là que sa maîtresse étoit au lit, & qu'elle dormoit déjà tranquillement. Mais le seul bruit que nous faisions suffisoit pour la réveiller ;

nous entendîmes quelques mouvemens qui parurent augmenter l'impatience de ſon ennemie. Il fallut la ſuivre & traverſer l'antichambre. Théophé, après avoir appelé inutilement ſa femme de chambre, qui couchoit dans un cabinet voiſin, avoit ſuivi apparemment le mouvement de ſa crainte, au bruit qu'elle entendoit à ſa porte. Elle s'étoit levée, & dans le fond je fus étrangement ſurpris de la trouver elle-même, qui ſe préſenta pour nous ouvrir.

Son habillement n'avoit pas demandé un eſpace fort long. Elle n'étoit couverte que d'une robe fort légère ; & je n'étois pas étonné non plus de trouver ſa chambre éclairée, parce que je n'ignorois point que c'étoit ſon uſage. Mais je la voyois levée lorſqu'on venoit de m'aſſurer qu'elle étoit endormie. Je lui voyois un air de crainte & d'embarras, que je ne pouvois attribuer à la ſeule ſurpriſe qu'elle avoit de me voir. Enfin, l'imagination remplie de toutes les imputations de ſon accuſatrice, les moindres déſordres que je crus remarquer dans ſa chambre me parurent autant de traces de ſon amant, & de preuves du déréglement qu'on lui reprochoit. Elle me demanda en tremblant ce qui m'amenoit ſi tard. Rien, lui dis-je, d'un ton plus bruſque que je n'étois accoutumé de le prendre avec elle ; & jetant les yeux de tous côtés, je con-

tinuois de remarquer tout ce qui pouvoit ſervir à l'éclairciſſement de mes ſoupçons. La chambre étoit ſi dégagée, que rien ne pouvoit s'y dérober à mes regards. J'ouvris un cabinet, où il n'étoit pas plus aiſé de ſe cacher. Je me baiſſai pour obſerver le deſſous du lit. Enfin, n'ayant laiſſé aucun endroit à viſiter, je me retirai ſans avoir prononcé un ſeul mot, & ſans avoir penſé même à répondre à diverſes queſtions que l'étonnement de cette ſcène faiſoit faire à Théophé. Si c'étoit la honte & l'indignation qui avoient cauſé mon trouble en venant, je n'en reſſentis pas moins en ſortant, par la crainte de m'être rendu coupable d'une injuſtice. L'accuſatrice étoit demeurée comme en garde dans l'antichambre; venez, lui dis-je d'un ton altéré. J'appréhende bien que vous ne m'ayez engagé dans une démarche dont je ſens déjà toute l'infamie. Elle paroiſſoit auſſi agitée que moi, & ce ne fut qu'après être ſortie qu'elle me proteſta que le comte devoit s'être échappé, puiſqu'elle pouvoit me répondre que de ſes propres yeux, elle l'avoit vu monter l'eſcalier & s'introduire dans l'appartement.

J'avois ſi peu d'objection à faire & au témoignage d'une femme que je n'oſois ſoupçonner d'impoſture, & à celui de mes yeux qui ne m'avoient rien fait découvrir dans la chambre de

Théophé, que ne voyant que des ſujets d'épouvante & de confuſion dans cette aventure, je pris le parti de regagner promptement mon lit, pour me remettre de la cruelle agitation où j'étois. Cependant le ſouvenir préſent de celle où je venois de laiſſer Théophé, & mille ſentimens qui combattoient pour elle dans mon cœur, me portèrent à lui envoyer un de mes gens pour la prier d'être ſans inquiétude. Je me reprochois le ſilence auquel je m'étois obſtiné. Elle en avoit pu tirer des concluſions effrayantes; & quelle impreſſion ne devoient-elles pas faire ſur ſon eſprit & ſur ſon cœur s'il n'étoit pas vrai qu'elle fût coupable? On me rapporta qu'on l'avoit trouvée fondant en larmes, & qu'au compliment qu'on lui avoit fait de ma part, elle n'avoit répondu que par des ſoupirs & des plaintes de ſon ſort. J'en fus ſi touché, que ſi je n'euſſe écouté que le mouvement de ma compaſſion, je ſerois retourné chez elle pour la conſoler. Mais les doutes qui m'obſcurciſſoient l'eſprit, ou plutôt les raiſons preſqu'invincibles qui ſembloient m'ôter tout eſpoir de la trouver innocente, me retinrent malgré moi dans un accablement qui dura toute la nuit.

Ma réſolution étoit de la prévenir le lendemain par une viſite, autant pour ſoulager ſa confuſion, que pour tirer d'elle l'aveu du déſordre

dont on l'accusoit. Une longue habitude de vivre avec elle & de démêler ses dispositions, me faisoit espérer que la vérité ne m'échapperoit pas longtems; & si j'étois forcé de lui ôter mon estime, je pensois du moins à la sauver des railleries de son ennemie, en cachant à celle-ci ce que mes soins particuliers m'auroient fait découvrir. Il étoit entré la veille quelque chose de ce dessein dans le silence que j'avois gardé pendant mes recherches. Je ne voulois pas qu'on pût me reprocher de m'être aveuglé volontairement, & je n'aurois pas ménagé Théophé si j'avois eu le malheur de la surprendre avec le comte; mais un reste d'espérance ayant toujours balancé mes craintes, j'étois résolu de saisir les moindres prétextes pour faire revenir la gouvernante de ses imaginations; & rien ne m'avoit tant confondu que de l'entendre insister sur le témoignage de ses propres yeux, au moment que j'allois l'accuser de s'être prévenue trop légèrement.

Je me disposois donc à monter chez Théophé, lorsqu'on m'avertit qu'elle entroit dans mon appartement. Je lui sus bon gré de faire les premières démarches. Le soin qu'elle avoit eu de composer son visage, ne m'empêcha point d'y remarquer les traces de ses larmes. Elle avoit les yeux abattus, & pendant quelques momens elle n'osa les lever sur moi. Eh! quoi, Théophé,

lui dis-je en la prévenant, vous avez donc été capable d'oublier tous vos principes ? Vous n'êtes plus cette fille ſage & modeſte dont la vertu m'a toujours été bien plus chère que la beauté ? O dieu! des amans pendant la nuit ! Je n'ai pas eu le mortel chagrin de vous ſurprendre avec le comte de...; mais on l'a vu entrer dans votre chambre, & cette horrible aventure n'eſt pas la première. Je la regardois avec une vive attention, pour démêler juſqu'au moindre de ſes mouvemens. Elle pleura longtems, elle pouſſa des ſanglots, ſa voix en étoit comme étouffée; & n'appercevant rien encore qui pût aider mes jugemens, j'étois auſſi ému de mon impatience qu'elle paroiſſoit l'être du ſentiment qui l'agitoit. Enfin retrouvant la parole; on l'a vu entrer dans ma chambre, s'écria-t-elle! Qui l'a vu ? Qui oſe me charger d'une accuſation ſi cruelle! C'eſt madame de... ſans doute, ajouta-elle en nommant ſon ancienne gouvernante; mais ſi vous en croyez ſa haine, il eſt inutile que je penſe à ma juſtification.

Ce langage me cauſa quelque ſurpriſe. J'y fixai toute mon attention. Il me faiſoit juger non-ſeulement que Théophé étoit prévenue ſur le ſujet de mes plaintes, mais qu'elle connoiſſoit à cette femme une réſolution formée de lui nuire. Écoutez, répondis-je en l'interrompant, je ne vous

vous cacherai point que c'eſt madame de... qui a vu le comte. Ai-je pu me défier de ſon témoignage ? Mais ſi vous connoiſſez quelque choſe qui puiſſe l'affoiblir, je ne refuſe pas de vous entendre. Cet encouragement parut lui donner plus de hardieſſe. Elle me raconta que depuis le jour que cette dame avoit ceſſé de l'accompagner, M. de.... qui ne s'étoit plus embarraſſé de la voir, avoit répondu aſſez durement à quelques billets par leſquels elle lui avoit marqué qu'il pouvoit continuer de venir chez elle malgré quelques changemens qui ne la regardoient point. Il lui avoit déclaré que la comédie étoit au dénouement, & que les raiſons qu'il avoit eues de la jouer finiſſoient par le changement dont elle lui donnoit avis. Cette déclaration lui ayant ouvert les yeux ſur le rôle humiliant qu'elle avoit ſoutenu, elle s'étoit perſuadée que Théophé devoit être encore mieux avec ſon amant qu'elle ne croyoit être elle-même avec le ſien, & le déſir de ſe vanger lui avoit fait prendre toutes ſortes de voies pour en découvrir des preuves. Je n'ai point ignoré ſes artifices, me dit Théophé. Elle m'a fait ſuivre chaque fois que je ſuis ſortie, & s'imaginant à la fin que je recevois le comte pendant la nuit, elle a pouſſé la malignité juſqu'à faire examiner ſoigneuſement mon lit. Quelles offres n'a-t-elle pas faites à ma femme

de chambre ? Il n'y a pas deux jours qu'elle saisit à la porte une lettre que le comte m'écrivoit. Elle me l'apporta sur le champ toute ouverte; & piquée de n'y trouver que des expressions respectueuses, elle y donna tout le sens que la malignité peut inventer, en me menaçant de vous en avertir.

Je n'ai pas douté, ajouta Théophé, en vous voyant hier dans ma chambre avec elle, que ce ne fussent ses accusations qui vous y amenoient. Mais votre présence, ou plutôt le désespoir que je ressentis de vous voir prêter l'oreille à mon ennemie, me jeta dans la consternation que vous avez pu remarquer. Aujourd'hui je viens vous conjurer de me délivrer d'une persécution si cruelle. Là, redoublant tout d'un coup ses pleurs, & se réduisant à des humiliations grecques, dont elle devoit avoir perdu l'habitude en France, elle se jeta à genoux contre mon lit, pour me supplier de lui accorder ce que je lui avois refusé dans d'autres tems. Un couvent, me dit-elle, d'une voix étouffée par ses larmes, un couvent est le seul partage qui me reste, & le seul aussi que je désire.

J'ignore quelle auroit été ma réponse; car autant que j'étois attendri par ses larmes, & persuadé même par sa justification, autant sentois-je de répugnance à regarder son accusatrice

comme la plus méchante & la plus noire de toutes les femmes. Je demeurai quelques momens comme incertain, & toutes mes réflexions ne m'apportoient pas plus de lumières. Ma porte s'ouvre. Je vois paroître madame de..., c'est-à-dire, l'ennemie de Théophé, la mienne peut-être, & la source de toutes nos douleurs. Etoit-ce de l'éclairciſſement ou de nouvelles ténèbres que je devois attendre de sa visite? Je n'eus pas le tems de former ce doute. Elle n'avoit pu ignorer que Théophé étoit dans mon appartement, & c'étoit apparemment la crainte de lui voir prendre quelqu'ascendant sur ma confiance qui l'amenoit pour l'attaquer ou pour se défendre. Auſſi commença-t-elle par la traiter sans ménagement. Elle lui fit des reproches si durs; qu'innocente ou coupable, la triste Théophé ne put résister à ce torrent d'outrages. Elle tomba dans un profond évanouiſſement, dont le secours de mes gens fût longtems à la rappeler. Les accusations de la gouvernante ayant recommencé avec une nouvelle chaleur, je ne vis rien de plus clair dans cet affreux démêlé que l'obstination de l'une à prétendre qu'elle avoit vu le comte de... s'introduire dans le lieu où nous l'avions cherché, & la constance de Théophé à soutenir que c'étoit une horrible calomnie.

Je souffrois plus qu'elle d'un spectacle si vio-

lent. Enfin, partagé entre mille ſentimens qu'il m'auroit trop coûté d'éclaircir, ne pouvant perdre l'opinion que j'avois de l'honneur de madame de... ni me réſoudre à la haine & au mépris pour Théophé, je pris, avec plus d'un ſoupir, le parti de leur impoſer ſilence & de leur recommander également d'effacer juſqu'au ſouvenir d'une aventure dont la ſeule idée devoit leur cauſer autant d'horreur qu'à moi. Vous ne me quitterez point, dis-je à Théophé, & vous tiendrez une conduite qui puiſſe braver tous les ſoupçons. Vous, dis-je à madame de..., vous continuerez de vivre chez moi, & s'il vous arrive de renouveler des accuſations qui ne ſoient pas mieux prouvées, vous irez ſur le champ chercher un autre aſyle. J'étois en droit de lui faire cette menace, parce que c'étoit ma ſeule généroſité qui la faiſoit ſubſiſter.

J'ai continué depuis cette étrange aventure de jouir de la vue & du commerce de Théophé, ſans en prétendre d'autre ſatisfaction que celle de la voir & de l'entendre. La force de mon mal, & peut-être l'impreſſion qui m'étoit reſtée d'une ſi malheureuſe ſcène, m'ont guéri inſenſiblement de toutes les atteintes de l'amour. Si elle s'eſt livrée à quelques foibleſſes, c'eſt de ſes amans que le public en doit attendre l'hiſtoire. Elles n'ont pas pénétré juſqu'au ſéjour de mes infir-

mités. Je n'ai même appris ſa mort que pluſieurs mois après ce funeſte accident, par le ſoin que ma famille & tous les amis qui me voient dans ma ſolitude, ont eu de la déguiſer. C'eſt immédiatement après la première nouvelle qu'on m'en a donnée, que j'ai formé le deſſein de recueillir par écrit tout ce que j'ai eu de commun avec cette aimable étrangère, & de mettre le public en état de juger ſi j'avois mal placé mon eſtime & ma tendreſſe.

FIN.



